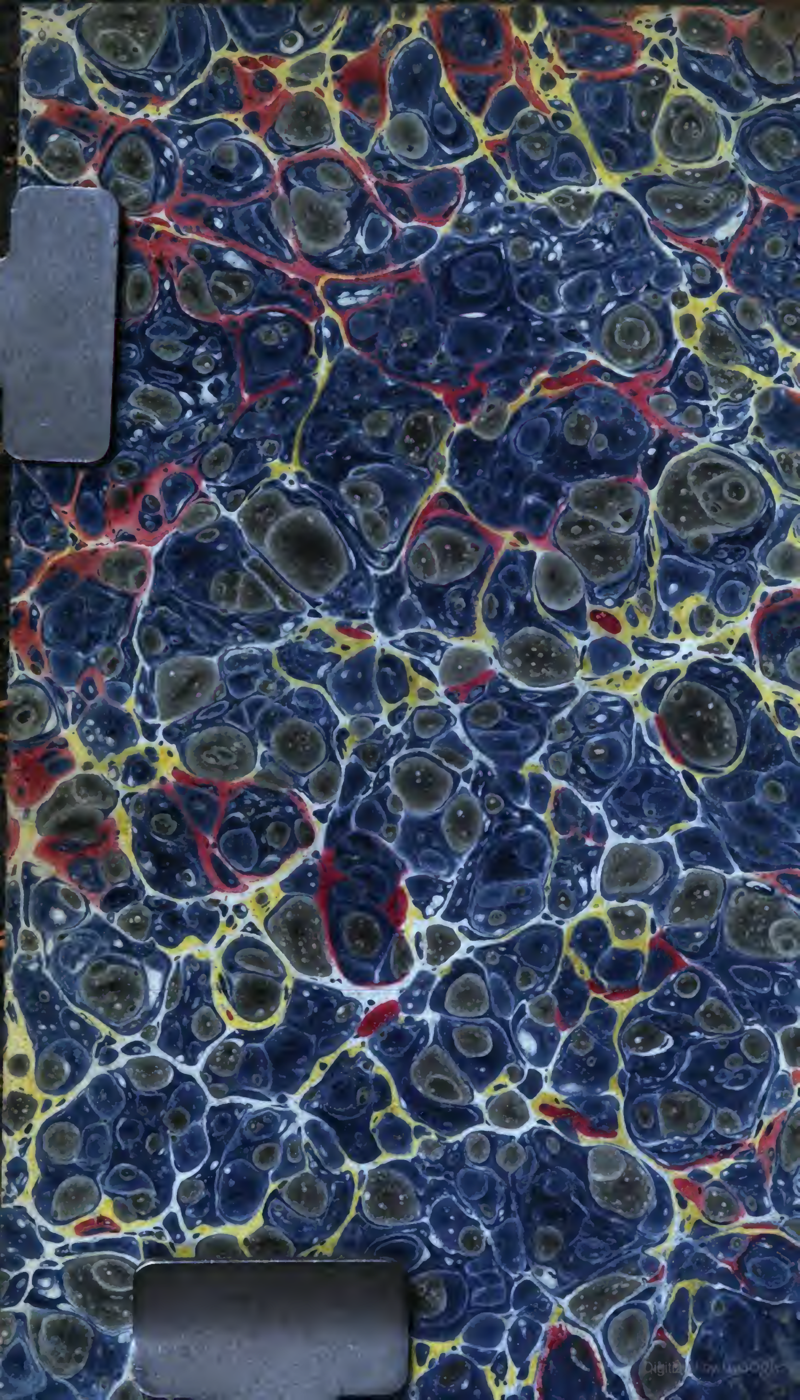
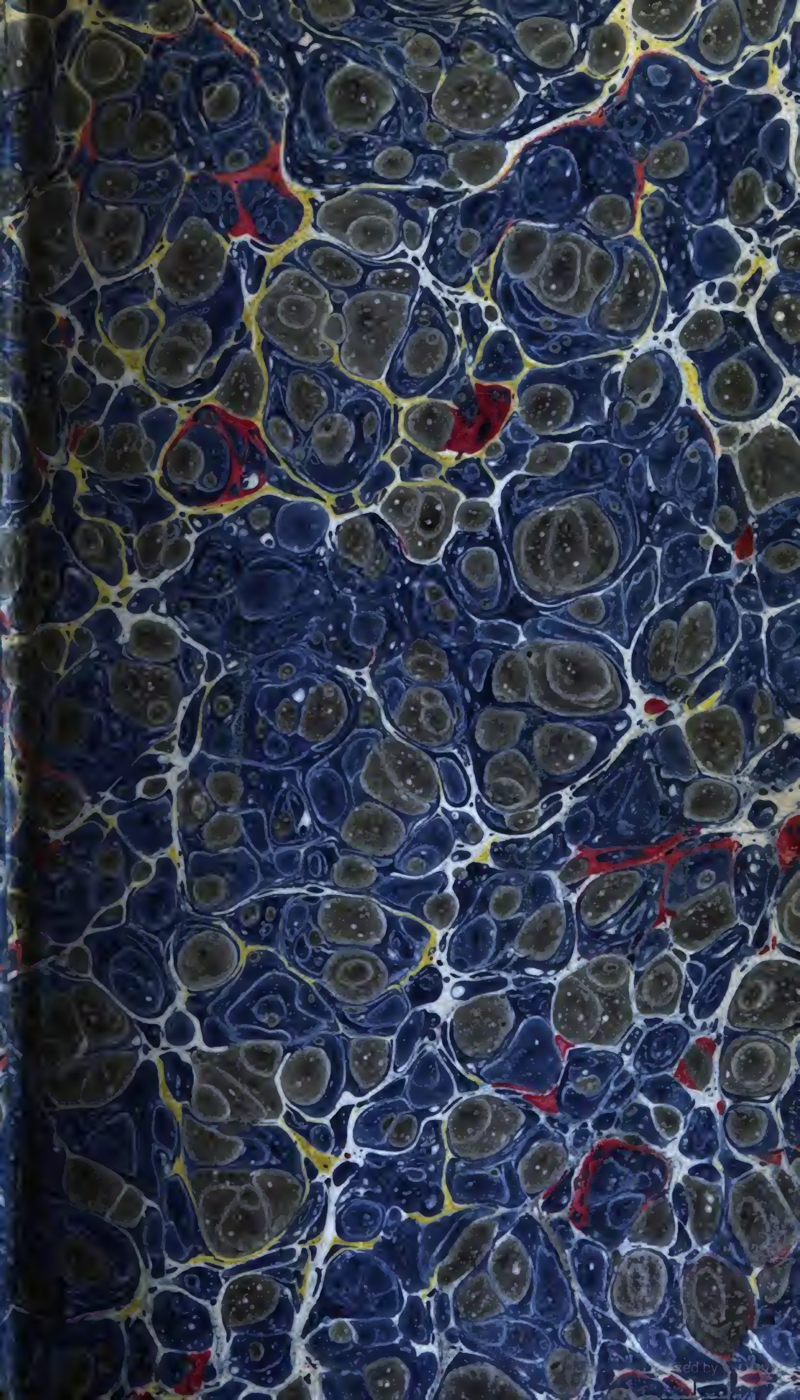

PALAIS DES A





HISTOIRE
DES ÉVÈNEMENTS
DES GUERRES MARITIMES
ENTRE
LA FRANCE
ET
L'ANGLETERRE,

DEPUIS 1778 JUSQU'EN 1796,

AN 4 DE LA RÉPUBLIQUE.



N. B. Kerguelen déclare qu'ayant travaillé à ces Notes dès l'année 1779, et qu'en ayant recueilli un grand nombre dans les bureaux de la Marine pendant son adjonction au ministè
il n'a conservé les vains titres de *Comte* e
Marquis que prenaient les officiers de la -devant marine royale, que dans la crainte de confondre les individus, et de dénaturer des évènements arrivés plus de sept ans avant la révolution.

RELATION

DES COMBATS ET DES ÉVÈNEMENTS DE LA GUERRE MARITIME DE 1778

ENTRE

LA FRANCE ET L'ANGLETERRE,

MÊLÉE DE RÉFLEXIONS SUR LES MANŒUVRES DES GÉNÉRAUX;

PRÉCÉDÉE

D'UNE ADRESSE AUX MARINS,

SUR LA DISPOSITION DES VAISSEAUX POUR LE COMBAT;

ET TERMINÉE

PAR UN PRÉCIS DE LA GUERRE PRÉSENTE,

DES CAUSES DE LA DESTRUCTION DE LA MARINE, ET DES MOYENS DE LA RÉTABLIR.

Par Y. J. Kerguelen, ancien Contr'amiral.

IMPRIMERIE DE PATRIS.
M. DCC. XCVI.

AU

DIRECTOIRE EXÉCUTIF.

CITOYENS DIRECTEURS,

J'ai été victime du pouvoir arbitraire sous l'ancien régime ; sacrifié à l'envie du Corps de la Marine par le ministre fourbe Sartine; *détenu enfin injustement dans un château, après des travaux utiles et glorieux, et après avoir découvert dans les mers australes une île d'environ deux cents lieues, que le célèbre capitaine* Cook *a nommée* Terre de Kerguelen. *La Convention m'a réintégré par un décret le 5 Février 1793,* (vieux style.) *N'ayant pu trouver l'occasion de prouver (comme je le désirais) ma reconnaissance en combattant les ennemis de ma patrie, je vous offre aujourd'hui, Citoyens Directeurs, mon hommage, en vous présentant la* Relation des Combats et des Evènements de la dernière

guerre maritime, *précédée d'une* Adresse aux Marins, sur les moyens de vaincre ; *et terminée par un* Précis des causes de la destruction de la Marine depuis la révolution, *et des* Moyens de la rétablir.

Je vous prie, Citoyens Directeurs, de recevoir cet ouvrage comme un faible tribut de mon zèle, comme un gage de mon attachement à la République, et comme un témoignage des vœux ardents que je ferai toujours pour le succès de ses armes et la multiplicité de ses victoires.

Je suis, Citoyens Directeurs,

Votre dévoué concitoyen,

YVES-JOSEPH KERGUELEN.

ADRESSE AUX MARINS.

C'EST pour vous, braves Marins, que je publie tous les faits de la dernière guerre. J'ai voulu mettre sous vos yeux le tableau des batailles navales et des combats particuliers, moins pour animer votre courage, qui n'a pas besoin d'élan, que pour vous tracer les fautes qui ont été faites, et ajouter à vos connaissances la sublime leçon de l'expérience. Ces motifs m'engagent donc à vous offrir ici quelques réflexions qui seront utiles aux jeunes républicains qui se livrent au métier de la mer, et s'élancent avec ardeur dans une carrière où ils peuvent se couvrir de gloire, et faire briller le pavillon national aux yeux de toute l'Europe, par l'éclat de leurs actions.

Les réflexions que j'ai à vous présenter regardent les dispositions des vaisseaux pour le combat ; et comme la victoire dépend des dispositions, j'ai lieu de croire qu'elles peuvent être infiniment utiles.

Sabords.

La pratique et mes voyages en Angleterre, pour examiner l'architecture navale, m'ont fait connaître que les sabords de nos vaisseaux n'ont pas tant de largeur que ceux des vaisseaux anglais. Cette plus grande largeur donne aux anglais la facilité de pouvoir pointer leurs canons plus en avant et plus en arrière, de manière que se tenant par le bossoir et par la hanche de nos vaisseaux, ils peuvent nous tirer six coups de canon, tandis que nous ne pouvons leur en tirer que trois ou quatre. Pour détruire cet avantage, les commandants des bâtiments français doivent avoir l'attention de tenir toujours du monde sur les bras des huniers et du perroquet de fougue, pour brasser à culer ou à porter, suivant les circonstances.

On pourrait dans les vaisseaux déjà construits, rendre les sabords plus propres à pointer en avant ou en arrière, sans augmenter leur largeur et sans toucher aux membres, en contretaillant le végrage tribord et bâbord de chaque sabord.

Egalité des Mâts supérieurs.

J'ai fait sentir dans mes *Mémoires sur la Marine* les avantages de faire les deux mâts de hune et les deux mâts de perroquets égaux. Cet établissement facilite les moyens de se réparer promptement après un combat ou une tempête. Il serait aussi très-économique, puisque les mêmes voiles, les mêmes poulies, les mêmes cordages, pourraient également servir en avant ou en arrière.

Perroquets.

Je conseillerais de placer les chuquets des perroquets de manière à pouvoir amener à la mer les mâts de perroquets en arrière des mâts de hune, soit pour tromper l'ennemi, soit pour

soulager les mâts de hune dans les mauvais temps. Les deux mâts de perroquets étant amenés, on peut porter un ris de plus dans les huniers dans une chasse, ou pour se relever d'une côte.

Service de nuit en rade.

L'usage dans les rades est de ne mettre la nuit de quart, que trois, quatre ou cinq plats de sept hommes, selon le rang des vaisseaux. Ce quart ou cette garde est ordinairement commandée par un officier marinier. Cet usage est très-dangereux. Un vaisseau est dans le cas d'être surpris et enlevé facilement.

Forbin, avec la chaloupe de sa frégate, a enlevé, dans le port de Venise, un vaisseau anglais de 50 canons, et l'a brûlé. Les anglais ont enlevé dans l'avant dernière guerre un vaisseau français de 64 canons (le Bienfaisant) dans la rade de Louisbourg. J'ai tenté en 1762 d'enlever avec deux chaloupes sur la côte de Gravelines une frégate anglaise, et sans le mauvais temps qui survint, je me flattais de réussir.

Je conseille donc de faire courir la demi-bordée dans les rades bien fermées, la bordée entière dans les rades foraines, et d'obliger un officier et un élève ou volontaire à rester toute la nuit sur le pont, dans les rades les mieux fermées.

Rôle de Combat.

Chaque lieutenant en pied établit les rôles de quart et de combat comme il lui plaît. Il est une façon d'établir les rôles de combat que l'on devrait suivre généralement pour l'artillerie, celle de distribuer le quart de tribord sur les canons pairs, 2, 4, 6, etc., et le quart de bâbord sur les canons impairs, 1, 3, 5, etc.; par ce moyen, le quart qui veille ou qui est de service sur le pont, peut armer la moitié des canons de chaque batterie, et on ne saurait être surpris. Par cet ordre, si l'on est obligé de combattre des deux bords, les bâtiments se trouvent armés sans confusion dans un instant, en criant tribord à tribord, et bâbord à bâbord. Cet établissement est encore

commode pour appareiller en présence de l'ennemi; car un quart étant sur le pont à la manœuvre, l'autre quart, qui est en bas, peut débarrasser les canons en cas de besoin. Il est encore certain que, par cet ordre, les matelots de chaque canon connaîtront, sans peine et en peu de temps, les canonniers de leur pièce, faisant le quart ensemble, et s'entendant nommer à tous les appels de quart. Enfin, on peut faire l'exercice du canon sans déranger le quart qui repose.

Servir les canons avec peu d'équipage.

Si l'équipage d'un vaisseau était infiniment diminué par les maladies ou les combats, on peut encore combattre et tromper l'ennemi par la vivacité de son feu, en ne mettant que 4 ou 5 hommes sur chaque pièce de canon pour la soigner, la charger et la tirer, et en établissant des pelotons de canonniers, qui se porteraient continuellement d'un bout du vaisseau à l'autre, pour palanquer et présenter aux sabords les canons qui seraient chargés.

Mitraille.

J'observerai ici que les canonniers ont un mauvais usage, c'est de mettre une charge de mitraille par-dessus le boulet. La mitraille, en sortant du canon, est écartée par le boulet, et ne fait aucun effet. Il faut mettre d'abord la charge de mitraille, et le boulet par-dessus. La mitraille sphérique est la meilleure. Nous devrions avoir des boulets enchaînés.

Calibre des Armes.

On est d'usage d'embarquer, selon le rang des vaisseaux, un certain nombre de fusils, de boucaniers, de mousquetons, et on ne donne pas des balles de calibre pour les différentes armes. Il n'est pas possible qu'une balle d'une once, mise dans un canon qui porte des balles de deux onces, puisse avoir une juste direction. On peut remédier à cet inconvénient, en ne donnant dans tous les vaisseaux que des fusils de même calibre et même qualité. Il s'ensuivra qu'un équipage apprendra plutôt à

tirer avec justesse en se servant du même fusil, et que les matelots rappelés au service, reprendront plus facilement le maniement d'une arme dont ils ont fait usage dans leurs campagnes précédentes.

Pistolets.

Les pistolets sont trop grands et trop pesants. Comme cette arme ne sert que pour l'abordage, il faut qu'elle soit légère, et que les batteries soient parfaitement travaillées et trempées.

Sabres.

On donne dans les vaisseaux des sabres de plusieurs façons, dont les lames sont longues et recourbées. Cela ne vaut rien du tout. Il faut, pour un vaisseau, des espèces de demi-espadons, des lames droites de 22 pouces de longueur, qui ayent le fil, et avec lesquelles on puisse pointer ou couper suivant les circonstances. Il faut encore avoir l'attention de monter toutes les armes de mer plutôt en cuivre qu'en fer, parce que

le premier métal se rouille moins vîte que le dernier.

Fanaux de combats.

Les fanaux de combats pourraient être perfectionnés. Je voudrais que les fanaux destinés à éclairer les batteries dans les combats de nuit, fussent faits à-peu-près en grand comme les fanaux sourds dont se servent les pilotes pour jeter le lock en temps de guerre. On pourrait éclipser toutes les lumières en un clin d'œil dans l'occasion, surprendre et attaquer à l'improviste un vaisseau ennemi, ou se retirer d'un combat désavantageux sans éteindre les feux, ce qu'il est très-dangereux de faire par la lenteur et la difficulté que l'on peut trouver à les faire rallumer.

Précautions pour les combats de nuit.

A propos de combat de nuit, il y a bien des précautions à prendre quand on prévoit que l'on combattra de nuit. Il faut, dans cette

circonstance, avoir soin de placer de bonne heure des sentinelles à l'entrée des écoutilles, pour empêcher que la lâcheté puisse trouver asyle. Ces précautions mettent dans la nécessité d'être braves. Le branlebas et toutes les dispositions nécessaires au combat doivent être faites avant la nuit.

Branlebas.

Notre branlebas est plus long que celui des Anglais par l'embarras des cuisines, offices, boucheries, multiplicités des bœufs, vaches, et autres choses, dont ils se privent et que nous devrions aussi retrancher. Mais le point le plus essentiel, et que nous négligeons le plus, est l'armement des hunes.

Armements des hunes.

Rien n'est si important que de bien armer les hunes. J'ose même assurer avec certitude qu'à force égale la meilleure disposition des hunes donnera l'avantage. Il faut placer dans les hunes, les hommes les plus connus, et qui

tirent le mieux un coup de fusil, des chasseurs, des aspirants ou volontaires intelligents : on distingue d'une hune les capitaines et les officiers ennemis. J'ai connu dix capitaines Français, qui ont été tués parce que les ennemis avaient leurs hunes mieux armées que les nôtres. D'ailleurs un malveillant, un traître, un lâche peut aussi de la hune tuer son capitaine impunément, dans l'espoir ou de faire prendre un vaisseau ou de faire finir le combat; mais la présence d'un élève ou d'un volontaire surveillant remédie à ces malheurs.

Bastingages.

Soit par paresse, soit par ignorance, soit enfin par un point d'honneur mal entendu, les Français ne se bastinguent pas, ou, s'ils le font, c'est d'une manière très-ridicule. Les Anglais et les Hollandais se bastinguent avec un soin infini; ils font leurs bastingages avec du feuillard, du liège, ou du cordage artistement entrelacé. Ils arrangent aussi leurs hamacs avec une adresse infinie dans les filets.

Abordage.

Les abordages si avantageux à la vivacité française sont devenus très-rares. La meilleure raison qu'on en puisse donner, est la rentrée des vaisseaux.

Pont pour aborder.

On peut remédier aux difficultés que présente la rentrée des vaisseaux pour aborder, en pratiquant à chaque côté des vaisseaux un pont adhérant par des charnières ou pentures de fer au vibord, lequel pont serait ordinairement élevé perpendiculairement au passe-avant dans la ligne des chandeliers de bastingage, et qu'on laisserait tomber au niveau du passe-avant pour l'abordage, soutenu par deux chaînes fixées aux extrémités de deux chandeliers plus élevés, plus forts que les autres chandeliers, et placés à-peu-près au milieu du vaisseau.

J'ai exécuté ce que je propose sur un corsaire et sur le vaisseau le *Redoutable*. Voilà

ce

ce qui regarde la disposition des vaisseaux pour le combat; mais il ne suffit pas de bien disposer son vaisseau, il faut aussi bien disposer les esprits, traiter son équipage avec fraternité, le soumettre à une exacte discipline, en agissant et en parlant toujours avec cordialité, l'exercer au fusil, à la manœuvre et au canon; enfin, faire brûler des amorces aux novices qui n'ont pas encore eu le bonheur de combattre pour la république.

Il me reste à dire que des républicains français doivent toujours combattre le plus près possible; et vous, jeunes républicains, qui êtes appelés à de hautes destinées, à commander un jour les armées navales de la république, ou à les diriger dans les places de représentants du peuple, rappelez-vous les avis d'un marin expérimenté qui aime sa patrie.

Position de Brest.

Considérez que l'heureuse position de Brest offre aux Français la domination des mers;

qu'elle donne 60 lieues ou 24 heures d'avance sur toute flotte ou sur toute armée navale, qui partirait au même instant des ports de Plymouth ou Postmouth, d'où l'on ne sort qu'avec les mêmes vents, qui permettent de sortir ou d'appareiller de Brest. Considérez que l'on ne saurait être bloqué à Brest ayant trois passes, le Ras, l'Yroise, et le Four, et que l'on peut, en partant de ce port au premier vent favorable, intercepter toutes les flottes qui sortent d'Angleterre; mais observez que, pour profiter de cet avantage, un général qui commande une escadre en rade doit, plusieurs jours avant de partir, consigner et les officiers et les équipages, à bord des vaisseaux, afin de profiter du premier vent favorable. Considérez encore que toutes les forces d'Angleterre ne peuvent vous empêcher de rentrer à Brest, sur-tout dans l'hiver ou dans la saison des coups de vent, qui règnent toujours du Nord-Ouest au Sud-Ouest. Les premiers forcent les armées ennemies, qui seraient en croisière sur Brest, de dériver dans le golphe; les

seconds d'entrer dans la Manche ; de manière que le passage est toujours ouvert après un gros vent.

Cours des vents.

Il n'est pas inutile d'ajouter que les vents en soufflant remontent toujours vers le pôle de l'hémisphère où l'on est. Si le vent commence à souffler au Sud-Ouest dans l'hémisphère Septentrional, il montera successivement à l'Ouest, au Nord-Ouest, et au Nord. Au contraire, dans l'hémisphère Méridional, les tempêtes commencent au Nord-Ouest, le vent passe ensuite à l'Ouest, au Sud-Ouest, et au Sud. Cette théorie est certaine, et doit guider dans les circonstances.

Nouvelle ligne de bataille.

Je ne dois pas omettre de dire que pour faciliter les prompts appareillages de la rade de Brest, il faut établir dans la rade une douzaine de corps morts ou d'ancres permanentes. Il en faudrait aussi trois entre

Camaret et Bertheaume pour faciliter à une division les moyens de sortir avec des vents contraires. Je regrète bien amèrement, que le projet que j'avais donné pour instruire en deux mois tous les officiers dans la théorie et la pratique des évolutions navales n'ait pas eu lieu. J'aurais desiré faire connaître une nouvelle ligne de combat, ou une manière nouvelle de combattre plus avantageuse que la ligne du plus près; je veux parler de la ligne perpendiculaire du vent. J'ose assurer d'avance à toute l'Europe, que lorsque l'on connaîtra les avantages de combattre sur la perpendiculaire du vent, toutes les nations abandonneront la ligne du plus près comme défavorable.

Manière de faire la guerre sur mer.

Quant à la manière de faire la guerre aux nations maritimes coalisées, il n'en est qu'une seule. Ma voix patriotique s'est fait entendre au milieu de la société populaire de Brest, et a été répétée par un député de cette société

au ministre de la marine Monge, quelques jours avant sa démission. J'ai dit, et je ne cesserai de le dire, que l'on ne fera jamais bien la guerre aux nations maritimes coalisées, qu'en détruisant leur commerce. Je suis si convaincu de cette vérité, que si la république n'avait aucun vaisseau de ligne, et qu'elle me chargeât de faire la guerre sur mer, je ne ferais construire aucun vaisseau de ligne, et au lieu de bâtir 60 gros vaisseaux, je ferais construire et équiper, pour le même prix, 400 bâtiments légers de vingt canons de 6, de douze canons de 12, ou de six canons de 24, tels que j'en ai fait construire vingt, étant adjoint du ministère; et je forcerais, sous un an, toutes les nations maritimes à demander la paix.

La république française ne veut point s'agrandir, elle ne veut opprimer que ses ennemis. Les armées navales qui coûtent des sommes prodigieuses, et qui se mesurent de loin avec toute la subtilité de la tactique, ne produisent d'autre effet que de ruiner

également les deux partis. Cette manière dispendieuse de faire la guerre ne convient pas à une république; il faut avoir quelques vaisseaux de ligne pour certains coups de mains, mais jamais, ou rarement, des armées navales de 40 vaisseaux de ligne, qui ne servent qu'à mettre la disette dans les départements qui les environnent. De plus, les armées navales coûtent aussi souvent beaucoup de monde par les maladies contagieuses. Si l'on avait suivi depuis le commencement de la guerre le projet que j'avais donné, dix mille vaisseaux ennemis seraient dans nos ports, l'abondance et l'opulence seraient dans toute la république; la misère, au contraire, le désespoir et la révolte seraient chez tous les ennemis. Tous les bois sont propres à construire des bâtiments légers pour la course, et à remplir l'objet que je propose. Il faut donner à ces bâtiments légers une marche supérieure. Cela est facile. Il ne s'agit que de rendre les lignes d'eau plus droites, en donnant quelques pieds de plus de longueur. Le parti

que j'indique ruinerait les ennemis, rendrait leurs vaisseaux inutiles, et paralyserait, pour ainsi dire, toute leur marine. Je conviens que les ennemis prendront plusieurs de nos petits bâtiments, mais les prises ne seront pour eux d'aucun avantage. Ces prises seront pour les ennemis des masses de bois propres à faire du feu, et chacune de ces masses, avant d'être prise, aura gagné dix fois sa valeur, ou dix fois le prix de sa construction. Enfin, cette manière d'opérer est d'autant plus certaine, que n'ayant, pour ainsi dire, aucun commerce, nous ne pouvons jamais perdre, et nous ne pouvons absolument que gagner.

Si douze petits corsaires Saletins, Algériens, ou Maroquins, mal équipés, forcent toutes les nations à faire la paix, quelle doit être donc la puissance de 400 bâtiments armés par des hommes libres, par des républicains français? En un mot, je suis persuadé qu'un décret qui ordonnerait la construction de 300 corvettes, ferait plus trembler l'Angleterre qu'un décret pour bâtir cent vaisseaux de ligne.

Réflexions philosophiques.

J'ai élevé ma faible voix pour énoncer la seule manière de faire la guerre aux tyrans; mais lorsque la république, après ses triomphes, accordera la paix, et aura fait le bonheur du monde, je serai le premier à solliciter du Sénat Français un décret, qui établisse la liberté de la navigation marchande entre les nations belligérantes : c'est-à-dire, je demanderai, pour le bien de l'humanité, que les bâtiments marchands des nations en guerre ayent la liberté de part et d'autre de passer librement sans être pris, pillés, ou molestés, bien entendu qu'ils ne porteraient jamais plus de deux canons pour faire des signaux de détresse, ou pour appeler un pilote à l'entrée d'un port; qu'ils n'auraient pour équipage que le nombre d'hommes absolument nécessaires pour conduire chaque bâtiment à sa destination, et qu'ils ne porteraient aucune munition de guerre. On pourrait fixer le nombre des hommes d'équipage

entre huit et dix par chaque centaine de tonneaux. Les armées de terre se battent entr'elles, prènent les citadelles et les forteresses, mais elles ne fusillent pas, ne pillent pas, et ne chargent point de fers les agriculteurs, qui habitent leur chaumière, ni les citoyens qui exploitent paisiblement les manufactures. De même les vaisseaux de guerre ou les armées navales pourront prendre les îles et les places maritimes, sans dépouiller et sans ruiner le pauvre marchand, qu'on rencontre dans une barque chargée du fruit de ses peines et de ses sueurs. J'annonce à l'Europe un jour éclairée sur ses intérêts par le génie de l'humanité, qu'un temps viendra où l'on aura la guerre sur mer sans que le commerce soit troublé, et que nous devrons encore cette grâce à la philosophie fille de la nature, qui lie et qui éclaire les humains, qui ne travaille qu'à les rendre meilleurs et plus heureux, et qui n'est occupée qu'à les guérir des erreurs et des vices qui font leurs calamités.

Braves Marins, puissent ces réflexions vous

être agréables et utiles, et me mériter votre estime !

Salut et fratérnité,

KERGUELEN.

RELATION
DES COMBATS ET DES ÉVÈNEMENTS
DE LA
GUERRE MARITIME DE 1778
ENTRE
LA FRANCE
ET L'ANGLETERRE.

LE 17 JUIN 1778.

LE signal des hostilités entre la France et l'Angleterre a été donné le 17 juin, par le combat de la Belle-Poule avec une frégate anglaise, et la prise de deux de nos frégates par l'escadre de l'amiral Keppel.

Combat de la Belle-Poule, frégate de 26 canons, avec l'Aréthuse, fregate anglaise de 28 canons.

Ce combat est le premier et un des plus brillants de la guerre. Le 17 juin, à 10 heures

du matin, M. de la Clocheterie, lieutenant de vaisseau, commandant la Belle-Poule, frégate de 26 canons de 12, eut connaissance, du haut des mâts, de plusieurs bâtiments; à 10 heures et demie, il soupçonna que ce pouvait être une escadre anglaise; peu après il en eut la certitude, et compta jusqu'à 20 bâtiments de guerre. Alors il fit virer de bord et prit chasse; une frégate et un sloop, qui avaient de l'avantage sur lui, le poursuivirent et l'atteignirent; il fut hélé en anglais, et ne répondit pas. A 6 heures et demie, la frégate française se trouva par le travers de la frégate ennemie à la portée du pistolet; le commandant de cette dernière frégate héla en français celui de la Belle-Poule, et lui dit qu'il fallait aller trouver son amiral. M. de la Clocheterie répondit que sa mission ne lui permettait pas de faire cette route; l'anglais insista, et fut refusé de nouveau : alors il envoya à la Belle-Poule toute sa bordée, et le combat s'engagea à six heures et demie du soir, dans un moment où la faiblesse du vent permettait à peine de gouverner. Il a duré jusqu'à onze heures et demie, toujours à la portée du pistolet. A cette époque, la frégate anglaise, qu'on a su depuis être l'Aréthuse de

28 canons de 12, trop maltraitée sans doute pour continuer le combat, profita du vent qui s'était élevé, arriva vent arrière, et se replia sur son escadre. Dans cette position, elle essuya sans riposter plus de 50 coups de canon. M. de la Clocheterie ne pouvait pas suivre son avantage sans courir le risque de tomber au milieu des ennemis. Il fut se réfugier dans des rochers près Plouâscat, pour y réparer son bâtiment.

M. Green de Saint-Marsault, lieutenant de vaisseau, a été, ainsi que 29 hommes de l'équipage, victime de cette glorieuse action.

M. de la Clocheterie y fut blessé; M. de la Roche-Kerandraon, enseigne de vaisseau, eut le bras cassé, après 2 heures de combat, se fit mettre un premier appareil, et reprit son poste; M. Bouvet, officier auxiliaire, blessé moins grièvement, ne quitta pas le sien. Il y eut 73 blessés parmi l'équipage. M[rs]. le chevalier de Capellis, cadet, enseigne de vaisseau, Damard et Sbirre, officiers auxiliaires, de Basterot et chevalier de la Galernerie, gardes de la marine, n'éprouvèrent pas le même sort, mais donnèrent à tout l'équipage, qui les imita, l'exemple du sang froid et de l'intrépidité.

Prise du Lougre français, le Coureur, de 8 canons de 6.

Ce Lougre, commandé par M. le chevalier de Rosily, cadet, lieutenant de vaisseau, accompagnait la Belle-Poule, et ne voulut pas s'en éloigner pendant le combat, quoi qu'il en eût le pouvoir. Il combattit lui-même contre un cutter infiniment plus fort et mieux bastingué que lui. M. de Rosily, voyant qu'il ne pouvait entamer l'ennemi, tenta de l'aborder, et il y parvint. Cet abordage ne lui donna pas malheureusement la facilité de faire sauter partie de son équipage à bord de l'anglais, auquel, après un combat de deux heures, il fut forcé de se rendre.

Prise de la Licorne et de la Pallas, frégates françaises.

Ces deux frégates, de 26 canons chacune, furent successivement rencontrées par l'escadre de l'amiral Keppel.

Différents vaisseaux de cette escadre hélèrent la Pallas, et ordonnèrent au capitaine de venir parler à leur amiral, qui n'avait d'autre projet, disaient-ils, que de s'assurer

s'il n'était point au service des Insurgents. On lui promit que, dans le cas contraire, il serait renvoyé à son bord. M. de Ransanne, commandant la Pallas, devait se défier de ces promesses; mais l'espoir de la fuite lui était interdit, il se trouvait au milieu des ennemis, et passa à leur bord, où on le retint prisonnier.

M. de Gouzillon Belizal, lieutenant de vaisseau, commandant la Licorne, ne fut pas, comme M. de Ransanne, dans le cas de douter du dessein des anglais; car ils tirèrent sur son bâtiment sur le refus qu'il fit de le quitter. Il n'avait pas plus de moyen de se sauver, et le rendit après avoir envoyé ses deux bordées aux anglais.

Le 6 Juillet 1778.

Combat rendu à la hauteur de la Martinique, par la frégate française l'Engageante, de 26 canons, commandée par M. le chevalier de Gras-Preville, cadet, capitaine de vaisseau, contre la frégate la Rose, qui a été brûlée.

Le 10 Juillet.

La frégate française l'Iphigénie, commandée par M. de Kersaint, chassant en

avant de l'armée aux ordres de M. le comte d'Orvilliers, joignit à la hauteur d'Ouessant, la frégate le Lively, de 22 canons. M. de Kersaint héla ce bâtiment, et dit au capitaine de venir parler au général. L'anglais refusa, et amena son pavillon aux premiers coups de canon qui furent tirés sur lui.

LE 27 JUILLET 1778.

Combat d'Ouessant, livré par l'armée navale aux ordres du comte d'Orvilliers, lieutenant général, à la flotte anglaise, commandée par l'amiral Keppel.

L'armée française était composée de 32 vaisseaux de ligne, divisés en 3 escadres. Le comte d'Orvilliers était à la tête de l'escadre blanche. Le comte Duchaffault, lieutenant général, commandait l'escadre blanche et bleue, et M. le duc de Chartres avait l'escadre bleue sous ses ordres.

Dès le 23 juillet, l'armée française eut connaissance des ennemis. Depuis cette époque on ne les perdit pas de vue jusqu'au 27, jour du combat.

Le 27, à quatre heures du matin, l'armée anglaise restait à l'Est Nord-Est, quart d'Est,

à

à deux lieues et demie le distance de l'armée du roi. Le comte d'Orvilliers fit le signal de se rallier dans l'ordre de bataille naturel. Les anglais tenaient, ainsi que nous, les amures à bâbord. Ils eurent le projet de tomber sur notre arrière-garde, et de prolonger leur ligne au même bord que nous. Pour s'opposer à ce dessein, le comte d'Orvilliers fit revirer toute l'armée ensemble, avec ordre de se former sur l'ordre de bataille renversé. Il prit sur l'armée ennemie, par cette manœuvre hardie, la position que son amiral voulait prendre sur l'armée du roi, qu'il fut forcé de prolonger en combattant à bord opposé. Le feu fut très-vif pendant trois heures. Il commença par l'escadre bleue, qui formait l'avant-garde, et continua successivement dans toute la ligne, de manière que chaque vaisseau français donna sa bordée à un anglais, et reçut la sienne.

Après cet engagement, l'armée du roi a continué de poursuivre celle d'Angleterre pendant tout le reste du jour, et lui a toujours présenté le combat dans le meilleur ordre; mais l'amiral anglais l'a constamment refusé, et a profité de l'obscurité de la nuit pour faire retraite, en cachant soigneusement ses feux.

Nous perdîmes dans cette journée M. Bessey de la Voute, capitaine de vaisseau ; le chevalier de Vincelles, enseigne ; le sieur Damart, auxiliaire ; de Molore, capitaine au régiment d'Auvergne, et 163 hommes d'équipage.

M. Duchaffault, lieutenant-général, qui commandait l'escadre blanche et bleue, fut blessé. M. d'Aymar et de Silans, capitaines de vaisseau, le furent aussi, ainsi que plusieurs autres officiers, et 517 hommes d'équipage, matelots ou soldats.

Il est très-vrai que le 23 juillet l'armée française eut connaissance de l'armée d'Angleterre ; mais il est aussi très-vrai que depuis le 23, jusqu'au 27, jour du combat, le général français fit forcer de voile à l'armée de France, pour se tenir au vent des ennemis, s'en éloigner et éviter le combat. Il est enfin très-vrai que le général français fit tant de voiles, qu'il se sépara de deux de ses vaisseaux, pensa se séparer d'une division entière, et que le combat n'eut lieu que parce qu'une variation de vent permit à l'amiral anglais de venir avec les quatre voiles majeures attaquer l'armée française. J'ajouterai qu'il est très-faux que l'armée française a continué de poursuivre l'armée ennemie, qui était

cependant en désordre et désemparée par la justesse et la vivacité du feu des français. Bien loin de poursuivre l'armée anglaise, le général français donna ordre à Chavagnac, commandant la Lunette, de prolonger la ligne française, pour avertir chaque vaisseau qu'au commencement de la nuit, on arriverait de deux quarts. Toute l'Europe a vu, dans la relation publiée par le général français, qu'il se croyait à 50 lieues d'Ouessant, et qu'il fut surpris de se trouver si près de cette île. Le général anglais écrivait, au contraire, à l'amirauté d'Angleterre, trois jours avant le combat : je suis à la poursuite de la flotte française. Je conclus que les français, dans cette journée, battirent les anglais, mais que le général anglais battit le général français.

COMBAT D'OUESSANT, RENDU LE 27 JUILLET 1778.

ESCADRE BLANCHE.

La Bretagne, 110 canons, comte d'Orvilliers, lieutenant-général.

La Ville de Paris, 100 canons, comte de Guichen, chef d'escadre.

L'Orient, 74 canons, Hector, capitaine de vaisseau.

Le Fendant, 74 canons, Marquis de Vaudreuil, *idem*.

Le Magnifique, 74 canons, de Brach, *idem*.

L'Actif, 74, Thomas d'Orves, *idem*.

Le Réfléchi, 64 canons, Cillart de Surville, *idem*.

L'Eveillé, 64 canons, chevalier de Bot-Deru, *idem*.

L'Artésien, 64 canons, des Touches.

L'Actionnaire, 64 canons, de Proissy.

ESCADRE BLANCHE ET BLEUE.

La Couronne, 80 canons, comte Duchaffault, lieutenant-général.

Le duc de Bourgogne, 80 canons, le vicomte de Rochechouart, chef d'escadre.

Le Glorieux, 74 canons, chevalier de Beaunes, capitaine de vaisseau.

Le Palmier, 74 canons, de Réals, *idem*.

Le Bien-Aimé, 74 canons, d'Aubenton, *idem*.

Le Dauphin-Royal, 70 canons, de Nieuil, *idem*.

Le Vengeur, 64 canons, comte d'Amblimont, capitaine de vaisseau.

L'Alexandre, 64 canons, de Tremignon.

L'Indien, 64 canons, de la Grandiere.

Le Saint-Michel, 60 canons, Mithon de Genouilly.

L'Amphion, 50 canons, de Trobriand.

ESCADRE BLEUE.

Le Saint-Esprit, 80 canons, le duc de Chartres, lieutenant-général.

Le Robuste, 74 canons, le comte de Grasse, capitaine de vaisseau.

Le Conquérant, 74 canons, chevalier de Monteil, *idem*.

L'Intrépide, 74 canons, de Beaumier, *idem*.

Le Zodiaque, 74 canons, de la Porte-Vezins, *idem*.

Le Diadême, 74 canons, la Cardonnie, capitaine de vaisseau.
Le Solitaire, 64 canons, de Bricqueville, *idem.*
Le Roland, 64 canons, de l'Archantel, *idem.*
Le Sphinx, 64 canons, comte de Soulanges, *id.*
Le Triton, 64 canons, comte de Ligondes, *id.*
Le Fier, 50 canons, comte de Turpin, *idem.*

Officiers tués.

Bessey de la Voute, capitaine de vaisseau.
De la Ferrière de Vincelles, enseigne.
Damard, officier auxiliaire.
Jambon, *id.*
157 hommes d'équipage.

Officiers blessés.

Comte Duchaffault, lieutenant-général.
Thomas d'Orves, capitaine de vaisseau.
D'Aymar, *id.*
De Silans, *id.*
Comte de la Croix, *id.*
Beaumanoir, lieutenant de vaisseau.
Gourdeau du Plessis, *id.*
Coiffier du Breuil, *id.*
Villelois de la Villéon, *id.*

D'Abbadie de Saint-Germain, enseigne.
Chevalier du Bouexic, *id.*
Desnos de la Haustière, *id.*
De Bussy, *id.*
De Boisguehenneuc, *id.*
Michel de Montuchon, *id.*

Officiers de terre.

Deveaux, capitaine au régiment de Chartres.
Château-Giron, lieutenant au régiment de Normandie.
De Rivière, *idem* au régiment Dauphin.
495 hommes d'équipage.

Le 10 Aoust 1778.

Combat rendu devant Pondichery contre le commodore Vernon, par M. de Tronjoly, capitaine de vaisseau, commandant le vaisseau le Brillant, de 64 canons, et 4 frégates françaises. M. le Noir de Pas-de-Loup, lieutenant de vaisseau, fut tué dans ce combat; et quelques jours après, une frégate de 26 canons, qui y avait assisté (*la Sartine*), commandée par M. du Duchayla, lieutenant de vaisseau, fut prise dans un engagement particulier.

LE 13 AOUST 1778.

Engagement près Rhode-Island du vaisseau le Marseillais, de 74 canons, commandé par M. de la Poype-Vertrieux, capitaine de vaisseau, contre le Preston, de 54 canons, monté par le commodore Ottham.

A la suite de cet engagement, le Marseillais battit, pendant cinq jours consécutifs, les batteries de Rhode-Island.

LE 16 AOUST.

Combat du vaisseau français le César, de 74 canons, contre l'Isis, de 58, près Rhode-Island, et à la vue de trois autres bâtiments anglais.

Le vaisseau le César, faisant partie de l'armée de M. le comte d'Estaing, en fut séparé par un coup de vent dans la nuit du 11 au 12 août. M. de Brovès, chef d'escadre, commandant ce vaisseau, cherchait à se rendre à Rhode-Island pour y rallier ce général; il avait déjà fait à ce sujet plusieurs tentatives, que la présence des anglais rendait inutiles,

lorsque le 16, à trois heures après midi, il apperçut dans un éclairci cinq bâtiments, dont deux lui restaient au vent, et les trois autres sous le vent, à environ deux lieues. Un des bâtiments du vent, l'Isis, de 58 canons, fit route sur le César. M. de Broves, s'appercevant que ce vaisseau voulait le croiser, hissa son pavillon, et l'assura d'un coup de canon. Peu après l'anglais hissa le sien, et répondit d'une partie de son artillerie. Les quatre autres bâtiments déployèrent aussi leur pavillon. Le César mit alors au même bord que l'Isis, s'en approcha à la petite portée du fusil, et combattit une demi-heure dans cette position; mais pour ne pas donner aux autres vaisseaux le temps de le joindre, M. de Broves tint le vent, approcha l'ennemi à la portée du pistolet, et le serra même de si près, que deux ou trois fois les bâtons de foc des deux bâtiments s'entremêlèrent. Cet engagement dura deux heures. Déjà le feu de l'anglais était presque éteint; on faisait jouer les pompes à son bord, et l'on touchait au moment de le voir réduit, lorsqu'un boulet vint démonter la roue du gouvernail du César, et l'Isis profita, pour nous échapper, du temps qu'il fallait pour réparer cet évènement.

Il y eut à notre bord 15 hommes de tués; M. de Foucaud, officier au régiment d'Hainault, fut du nombre. M. de Raimondis, capitaine de pavillon du César, eut le bras droit emporté. M. Julhand de Fonblanche, lieutenant de vaisseau, fut blessé, ainsi que 44 hommes de l'équipage.

Le 17 Aoust 1778.

La Guyanne, Gabarre française, de 20 canons, commandée par M. Nielly, capitaine de flute, se trouvant à une lieue à l'Ouest de l'Isle-de-Bas, essuya, sans se rendre, plus de 400 coups de canons de deux vaisseaux, de deux frégates, et d'un cutter ennemi, et fut se réfugier dans l'Isle-de-Siècle.

Le 22 Aoust.

La Concorde, frégate française, de 26 canons, s'empare de la frégate anglaise la Minerve, de 32 canons.

Le 22 août, la frégate la Concorde étant à la hauteur de 22 d. 56 m. par le travers du vieux Cap Français, M. le Gardeur de Tilly, capitaine de vaisseau qui la commandait, eut connaissance d'un bâtiment de

guerre sous le vent; il dirigea sa route de manière qu'il se trouva bientôt par le travers de ce bâtiment, qui était la frégate anglaise la Minerve, de 32 canons. Dans ce moment l'ennemi fit arborer son pavillon. M. de Tilly en fit autant, et assura le sien par toute sa volée. Le combat commença à neuf heures et demie, et fut soutenu pendant deux heures à la portée du mousquet, avec autant de fermeté de la part des anglais que de la nôtre; mais à onze heures et demie, sir John Stott, capitaine de la Minerve, étant trop maltraité dans ses manœuvres et sa mâture, pour tenter plus long-temps le sort des armes, fit signal qu'il se rendait. Son bâtiment fut amariné et conduit au Cap.

Le chevalier de Tilly, lieutenant de vaisseau, frère du commandant, reçut pendant le combat une balle dans la poitrine, qui lui donna la mort. Nous ne perdîmes aucun autre officier, et parmi l'équipage, il n'y eut que trois morts et onze blessés.

Le fils de M. de Tilly se distingua dans cette action, ainsi que MM. de Remond et de Répentigny, enseignes de vaisseau, Bergevin, Kerbiguet et Cordier, officiers auxiliaires.

Le 30 Aoust 1778.

Prise de Newport par les américains.

Le 8 Septembre.

Prise de l'île de la Dominique par les français, aux ordres de M. le marquis de Bouillé, maréchal de camp.

Le 6 septembre, le marquis de Bouillé partit de la Martinique, et s'embarqua avec 1800 hommes sur plusieurs bâtiments, escortés par les frégates françaises la Tourterelle, la Diligente, l'Amphitrite, et la corvette l'Etourdie, commandées par MM. le chevalier de la Laurencie, le vicomte du Chilleau, de Jassaud, et le marquis de Montbas, lieutenant de vaisseau. Ces frégates et leur convoi mirent à la voile à sept heures du soir, et firent route pour la Dominique pendant la nuit. Le marquis de Bouillé se proposait d'y arriver au point du jour. Il avait disposé deux attaques principales avec toutes les troupes entre la ville du Roseau et le fort de Cachacrou. Deux cents flibustiers qu'il avait sous ses ordres devaient faire une fausse

attaque; cinquante d'entr'eux étaient destinés à surprendre la garnison du fort de Cachacrou, et à s'emparer de ce fort. La batterie de Loubière, située au nord du lieu du débarquement, et qui enfilait toute la plage, pouvait nuire beaucoup au succès de l'expédition. Le vicomte de Damas, colonel du régiment d'Auxerrois, eut la commission importante de la faire enlever par un détachement de ses chasseurs. Le marquis du Chilleau, colonel du régiment de Viennois, devait débarquer après lui, et le soutenir. Notre petite flotte fut contrariée par les vents, et le débarquement ne put s'effectuer qu'entre sept et huit heures. Les ennemis eurent le temps de se préparer à se défendre, et n'éprouvèrent pas la terreur et le désordre inséparables d'une surprise; mais les dispositions de M. le marquis de Bouillé étaient si bien concertées, qu'elles eurent leur effet malgré la contrariété qu'elles éprouvèrent. Le fort de Cachacrou fut enlevé, partie de la garnison fut tuée, partie fut prisonnière. M. de Fontaneau dirigea cette attaque, et arbora sur les murs du fort le pavillon du roi. Le vicomte de Damas avait détaché trente chasseurs de son régiment, sous les ordres de

M. de la Chaise, leur capitaine. Ces braves gens coururent à la batterie de Loubiere, à travers le feu qui en sortait. Cette batterie, exactement fermée, n'était accessible que par les embrâsures du canon; ils s'y jetèrent, et s'en rendirent les maîtres.

Pendant ce temps, le vicomte de Damas s'emparait des hauteurs qui dominent la ville et le fort du Roseau. Le marquis de Bouillé et le marquis du Chilleau, suivi de ses grenadiers, n'étaient plus qu'à 300 pas du fort. Tout était prêt pour l'assaut; on allait le donner, lorsque les ennemis, étonnés de la vivacité de l'attaque et de la rapidité de la marche de nos troupes, arborèrent le pavillon blanc, et demandèrent à capituler.

La capitulation fut signée à cinq heures du soir. Le gouverneur Stuard, commandant en chef à la Dominique, la remit en notre pouvoir. A six heures, les troupes anglaises mirent bas les armes au nombre de 500 hommes, et celles du roi entrèrent dans le fort.

M. Geoffroi, ingénieur en chef; baron d'Arbaud, marquis de Rostaing, colonels; de Ponteveau de Turmel, lieutenant-colonel; comte de Tilly, commandant la fausse attaque; Léé, lieutenant-colonel, employé à

la suite des troupes, se distinguèrent dans cette expédition, exécutée avec autant de bravoure et de précision par les officiers et les soldats, qu'elle était bien calculée par le général.

Le 11 Septembre 1778.

La Junon, frégate de 26 canons, s'empare de la frégate anglaise le Fox, de 28.

Le vicomte de Beaumont, commandant la frégate française la Junon, étant dans le S. S. O. d'Ouessant, à la distance d'environ 40 lieues de cette île, apperçut un bâtiment de guerre et le chassa. Ce bâtiment manœuvra pour se laisser approcher, et le vicomte de Beaumont reconnut bientôt qu'il avait affaire à une frégate anglaise (le Fox, de 28 canons.) Après plusieurs manœuvres, par lesquelles les deux capitaines cherchaient à se procurer réciproquement une position avantageuse sur leur ennemi, le combat s'engagea en courant à bord opposé. Les premières bordées furent encore suivies de quelques nouveaux mouvements, qui mirent les deux frégates par le travers l'une de l'autre à la portée du mousquet, alors le feu devint très-vif. Le vicomte

de Beaumont, en fit un plus lent, mais mieux dirigé que celui de l'ennemi, qui eut sa grande vergue coupée au bout d'une heure et demie de combat, et perdit peu après son grand et son petit mât de hune. Une autre volée abattit son grand mât et son mât d'artimon. La chûte de ce dernier entraîna celle du pavillon, et le capitaine Windsor, commandant le Fox, après 3 heures et demie de combat, étant démâté de tous ses mâts, ayant à son bord onze hommes tués et 38 blessés, l'étant lui-même grièvement au bras, se rendit, et n'ayant plus de pavillon qu'il pût faire amener devant les Français, il leur fit signe avec son chapeau, qu'il leur abandonnait sa frégate et cédait la victoire.

Nous perdîmes dans ce combat, M. d'Islé de la Mothe, lieutenant de vaisseau; M. de Chavagnac, aussi lieutenant de vaisseau; Roquefeuil, enseigne. Duclos, Boursiv et Mongis, auxiliaires, se conduisirent avec la plus grande distinction.

Plus heureux sous tous les rapports que ne le fut l'anglais, nous n'eûmes que 4 hommes tués et 15 blessés.

LE

LE 14 SEPTEMBRE 1778.

Prise des Iles Françaises de Saint-Pierre et Miguelon, par l'escadre anglaise aux ordres de John Ewan.

LE 28 SEPTEMBRE.

Le vaisseau le Vengeur, de 64 canons, s'empare d'un Corsaire.

Dans la nuit du 27 au 28 septembre, M. le comte d'Amblimont, commandant le Vengeur, entendit une vingtaine de coups de canon; il fit gouverner sur le point d'où partait ce bruit, et découvrit, le 28 à la pointe du jour, le corsaire le Saint-Pierre de Liverpool, armé de 22 canons, qui s'était emparé d'un bâtiment de commerce de 800 tonneaux richement chargé, arrivant de l'Inde. M. le comte d'Amblimont s'empara du corsaire, et escorta le navire jusqu'à l'Orient, lieu de sa destination.

OCTOBRE.

Les vaisseaux le Neptune et le Glorieux commandés par M. de la Touche Tréville, et

chevalier de Beausset, s'emparent de la frégate corsaire l'Hercule, de 30 canons, et 12 pierriers.

Le 18 Octobre 1778.

Prise de Pondichery par les troupes de la Compagnie des Indes Anglaises, réunies aux forces navales commandées par le Commodore Vernon.

M. de Bellecombe, gouverneur de la place, soutint 18 jours de tranchée ouverte ; mais privé des secours que pouvait lui fournir l'escadre française aux ordres de M. de Tronjoly, il fut forcé de se rendre.

Le 20 Octobre.

Combat du vaisseau le Triton contre un vaisseau et une frégate anglaise.

Le vaisseau le Triton croisait depuis 22 jours sur le Cap Finistère avec le vaisseau le Saint-Michel et la corvette l'Ecureuil. Le 20 octobre au point du jour, il apperçut deux bâtiments, qui couraient vent arrière sur lui. Le comte de Ligondes, capitaine

de vaisseau, commandant le Triton, les attendit pour les bien reconnaître, et quoiqu'il soupçonnât que ce pouvait être un vaisseau et une frégate, il prit la résolution de leur livrer le combat. Il voulut s'assurer d'abord de la position de son vaisseau par rapport aux différents points de la côte. Cette précaution prise, il revira de bord, et fut au-devant des bâtiments, qui continuaient à le chasser. Peu de minutes après, il eut effectivement par son travers de bâbord un vaisseau de ligne à petite portée de canon. Il était alors 5 heures et un quart. La nuit était presque tombée; le combat commença entre ce vaisseau et le Triton; à peine l'action était-elle engagée, que la frégate, qui accompagnait le vaisseau anglais, voulut canonner le Triton par la hanche de tribord. M. le comte de Ligondes s'y opposa par ses manœuvres, en présentant son travers sur le même bord au vaisseau et à la frégate; il les combattit tous deux. Après une heure et demie de combat, il eut le pouce de la main droite emporté, et reçut une balle dans le bras gauche. Ces deux blessures le forcèrent à remettre son commandement à M. de Roquart, lieutenant de vaisseau, son second, qui suivit son exemple

Une heure et demie après cet évènement, la frégate abandonna la partie, et profita de l'obscurité de la nuit pour se soustraire au feu. Le vaisseau anglais continua le sien encore une heure; pendant ce temps, il parut plier trois fois; il finit enfin par prendre la fuite, en cachant soigneusement tous ses feux. M. de Roquart tenta de le poursuivre; mais il le perdit bientôt de vue.

Il y eut à bord du Triton 13 hommes tués et environ 20 blessés. MM. le Veneur de Beauvais, Mehérenc de Saint-Pierre, lieutenants de vaisseau; de Coataudon de Kergues, chevalier de Maupeau, enseignes; Beaudoin, aîné et cadet, et Lamarre, auxiliaires; de Puymartin et d'Ausillon, officiers du régiment de Condé, se distinguèrent dans ce combat.

Le 26 Octobre 1778.

Léger combat de la corvette l'Expédition, commandée par M. de la Jaille, lieutenant de vaisseau, et portant 16 canons, contre un corsaire de sa force.

Le 16 Novembre.

Le brigantin le Victor, commandé par

M. Trogoff de Kerlessy, a enlevé à l'abordage un bateau corsaire, de 10 canons et 6 pierriers.

Le 17 Novembre 1778.

Prise de l'Ile Française de Sainte-Lucie par 10 régiments anglais, commandés par le général Grant, sous la protection de l'amiral Barrington, ayant 7 vaisseaux de ligne à ses ordres.

Le 18 Décembre.

Expédition sans succès pour reprendre Saint-Lucie.

Le comte d'Estaing, ayant appris que les anglais s'étaient emparés de Sainte-Lucie, fit embarquer sur son escadre 4,500 hommes de troupes, environ 1,000 volontaires, et appareilla du Fort-Royal, pour aller attaquer l'ennemi. Il arriva le 15 novembre à Sainte-Lucie, et trouva l'escadre anglaise embossée dans le grand cul-de-sac de l'île. Le comte d'Estaing avait 19 vaisseaux de ligne, 5 frégates, et 4 corvettes sous ses ordres, mais la position des Anglais était si avantageuse, leurs vaisseaux étaient si efficacement protégés par des batteries, qu'ils avaient eu soin

d'établir à terre, qu'il ne fut pas possible de les combattre avec avantage. On ne renonça cependant pas au projet de conquérir l'île. Le 18 novembre, il y eut deux actions très-vives entre les troupes du roi et les troupes anglaises. Le succès ne répondit pas à la valeur des nôtres ; une pluie continuelle, qui avait rendu leur marche pénible et qui avait entièrement mouillé leurs munitions, les empêcha de tirer avantage d'une redoute dont elles s'étaient emparées. Leur retraite se fit dans le meilleur ordre.

Nous perdîmes dans cette affaire 5 officiers et 167 bas-officiers et soldats. Il y eût 32 officiers et 442 soldats blessés.

Au retour de l'escadre, la frégate l'Iphigénie, commandée par M. le comte de Kersaint, lieutenant de vaisseau, s'empara de la corvette la Cérès, de 18 canons.

LE 24 DÉCEMBRE 1778.

La frégate la Dédaigneuse, de 32 canons, commandée par M. Keroullas de Cohars, lieutenant de vaisseau, s'empare sur le môle Saint-Nicolas, île S.-Domingue, de la frégate anglaise l'Active, de 28 canons, commandée par sir Williams Williams.

ANNÉE 1779.

LE 8 JANVIER 1779.

Prise du Berkoort, de 20 canons, par la Minerve, de 32.

MONSIEUR le chevalier de Grimouard, lieutenant de vaisseau, commandant la frégate la Minerve, de 32 canons, rencontra le 8 janvier, le bâtiment anglais le Belkoort, de 20 canons. Ce navire allait d'Hallifax à la Jamaïque, et avait à bord 6,000 guinées. Le combat fut très-opiniâtre, et le Berkoort fut si maltraité par le canon de la frégate, qu'il était ouvert de toute part, et qu'indubitablement il aurait coulé bas; mais le feu ayant pris à bord, l'arrière sauta, et le bâtiment fut incendié. On n'en a sauvé que 33 personnes.

La Minerve a perdu 4 hommes dans cette action, et en a eu 26 de blessés.

Le 22 Janvier 1779.

La frégate française la Boudeuse s'empare de la frégate ennemie la Wealze, de 16 canons.

Après avoir convoyé hors du débouquement de Sombrero une flotte de bâtiments de commerce destinés pour l'Europe, le chevalier de Grenier, lieutenant de vaisseau, commandant la frégate française la Boudeuse, croisait à la hauteur de Saint-Eustache, lorsqu'il reconnut sous le vent à lui une frégate ennemie, qui faisait route pour le même débouquement que le convoi, dans l'intention sans doute de s'emparer de quelques-uns des bâtiments traîneurs. La Boudeuse força de voiles pour atteindre cette frégate, et ne la joignit qu'après l'avoir poursuivie depuis 9 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir; s'en trouvant alors à la demi-portée du canon, le combat allait s'engager, et le chevalier de Grenier avait déjà envoyé quelques boulets à la frégate ennemie, lorsqu'on la vit amener son pavillon.

Elle se nommait la Wealze, était percée

pour 20 canons, quoiqu'elle n'en portât que 16 et, commandée par le capitaine Roberson.

Le 24 Janvier 1779.

La frégate la Sensible, de 26 canons, s'empare du corsaire la Marquise de Gramby, de 18 canons.

La frégate la Sensible, commandée par M. le chevalier de Kergariou-Rosconette, s'étant séparée le 22 janvier de l'armée de M. le comte de Grasse, et cherchant à rentrer dans les caps, eut connaissance, le 24 au point du jour, d'un bâtiment ennemi. M. de Kergariou présuma que ce pouvait être un corsaire, et fit courir sur lui. Ce bâtiment l'attendit d'abord; mais après l'avoir mieux reconnu, il prit chasse. Voyant ensuite qu'il ne marchait pas assez vîte pour s'échapper, il cargua ses voiles et se prépara au combat. A huit heures et demie, M. de Kergariou le combattit bord à bord pendant deux heures. Les deux bâtiments se dégréèrent réciproquement, et le combat fut interrompu; mais sur les onze heures, la frégate du roi le recommença avec plus de vivacité, et l'ennemi fut forcé d'amener.

Il y eut à bord de la Sensible 5 hommes tués et 1) blessés.

Le 30 Janvier 1779.

Prise du Sénégal par l'escadre française, aux ordres de M. le marquis de Vaudreuil.

Cette escadre, composée de 2 vaisseaux, 2 frégates et 3 corvettes, arriva le 28 janvier à la hauteur de l'embouchure du Sénégal. Le vaisseau le Fendant, monté par M. le marquis de Vaudreuil, qui commandait l'expédition, mouilla le 30 devant le fort Saint-Louis. Ce fort répondit par quelques coups de canon à une volée qui lui fut envoyée par le vaisseau, et se rendit sans résister davantage.

Si nous n'eussions pas obtenu aussi facilement la victoire, le duc de Lauzun aurait effectué le projet formé de descendre à l'île Saint-Louis et de marcher à la conquête du fort. Des détachements de plusieurs régiments étaient destinés à l'entreprendre sous ses ordres. Mais dès que la descente fut effectuée, le duc de Lauzun n'eut qu'à recevoir la capitulation que lui présenta sir Robert Stormont, gouverneur du fort.

Le 31 Janvier 1779.

Prise de la frégate française l'Oiseau, de 26 canons, par l'Appollo, frégate de 32.

M. de Tarade, capitaine de vaisseau, commandant la frégate l'Oiseau, convoyait plusieurs bâtiments de commerce de Brest à Saint-Malo; le 31 janvier, étant en vue de l'île de Brehat, il fut approché à midi et demi par la frégate l'Apollo, qui ne portait que 32 canons, mais dont les sabords étaient percés de manière qu'elle pouvait combattre avec les forces d'une frégate de 38. Le premier soin de M. de Tarade fut de mettre son convoi en sûreté, en le faisant relâcher à Brehat, sous la conduite du cutter l'Expédition, commandé par M. de la Jaille, lieutenant de vaisseau. Il se présenta ensuite au combat qui s'engagea à la portée du pistolet; les deux frégates tenant les mêmes amures, M. de Tarade éprouva bientôt les effets de la supériorité de son ennemi. Il perdit beaucoup de monde; ses manœuvres étaient hâchées, tous ses mâts étaient hors de service; il ne lui restait plus d'espoir que dans un

abordage, qu'il eût tenté si la faiblesse de son équipage ne l'en avait détourné. Un boulet avait coupé la drisse de son pavillon; ce fut en vain qu'il donna l'ordre d'en hisser un autre et de continuer le feu. Ses batteries étaient presqu'entièrement désarmées. Le capitaine Pownell, commandant l'Apollo, voyant la frégate l'Oiseau dans cet état de détresse, envoya à son bord et la fit amariner.

M. de Tarade ne perdit pas son bâtiment sans recevoir plusieurs blessures. Le capitaine anglais en reçut une dans la poitrine, dont il faillit périr. M. de Buor, enseigne de vaisseau; Hulcoq, Damier, Lelidec, auxiliaires, et les gardes de la marine, tinrent une conduite digne d'éloges pendant tout le combat.

Le 7 Février 1779.

Combat de la frégate la Minerve, de 32 canons, contre deux vaisseaux et deux frégates anglaises.

Le chevalier de Grimouard, commandant la frégate la Minerve, en sortant de la baye des Baradaires, le 7 février, apperçut au point du jour deux bâtiments ennemis sous

le vent à lui ; ces bâtiments étaient le Ruby, vaisseau de 64 canons, et la frégate le Lowestowe ; il ne balança pas à envoyer toute sa bordée au vaisseau qui se trouvait alors par son travers, et qui lui riposta par toute la sienne, haute et basse. Le Ruby continua sa route, en tirant sur la Minerve, pour venir virer dans ses eaux. Le chevalier de Grimouard eut connaissance en ce moment du Bristol, de 50 canons, et de la frégate l'Œolus, qui cherchaient à l'envelopper. Il attaqua la frégate, et après trois quarts d'heures de combat, elle fut forcée à l'abandonner. Le calme vint quelque temps après, et dura jusqu'à une heure. Lorsque la brise s'éleva du nord nord-ouest, les vaisseaux qui l'entouraient commencèrent à le chasser ; mais il fit force de voiles, et la nuit tomba sans qu'ils pussent l'atteindre. Il en profita pour faire fausse route et se soustraire à leur poursuite.

Le 8 Février 1779.

La Minerve s'empare du corsaire la Providence, de 24 canons.

Le 8, au jour, le chevalier de Grimouard

n'appercevant plus aucun des vaisseaux contre lesquels il avait combattu la veille, prit le parti de remonter jusqu'à la hauteur d'Inague, dans l'espoir de trouver quelques corsaires dans ces parages. Il rencontra, en effet, la frégate corsaire la Providence, de 24 canons, lui livra le combat et s'en empara.

M. de Grimouard eut le bonheur de ne pas perdre un seul homme dans ces deux affaires.

Le 12 Février 1779.

Expédition contre les forts de James et de Bense, dans les rivières de Gambie et de Sierra-Leona, par une division aux ordres du chevalier de Pontevez, capitaine de vaisseau.

Le chevalier de Pontevez-Gien, commandant deux frégates, une corvette et une goëlette, fut détaché de l'escadre du marquis de Vaudreuil, le 3 février, pour aller attaquer les forts James et Bense, situés dans les rivières de Gambie et Sierra-Leona. Cette division se présenta le 11 devant le premier de ces forts, qui se rendit sans se défendre. La goëlette la Gorée, commandée par M. Allary,

remonta la rivière de Gambie, jusqu'à la distance de 30 lieues au-dessus du fort James, et s'empara de tous les comptoirs et magasins anglais établis sur ses rives. Le chevalier de Pontevez détruisit lui-même un comptoir qu'ils avaient dans les îles de Los, sur lesquelles il se porta avec sa division.

Le 12 février il entra dans la rivière de Sierra-Leona, et chargea le comte de Capellis, commandant la corvette l'Epervier, de détruire une batterie de 12 pièces de canons, placée par les anglais sur l'île de Tasso. Les français mirent pied à terre et culbutèrent cette batterie.

Pendant ce temps les ennemis en élevaient une autre sur l'île de Bense. Les frégates la Résolue, que commandait le chevalier de Pontevez, et la Nimphe qui était commandée par le chevalier de Sainneville, forcèrent quatre bâtiments qui protégeaient cette batterie, à s'échouer dans la rivière, et vinrent ensuite s'embosser devant le fort de Bense. Après un quart d'heure de canonnade, le fort amena son pavillon.

Le chevalier de Pontevez en prit possession, s'empara de dix à douze bâtiments qui étaient dans la rivière, et envoya des

goëlettes pour détruire tous les établissements adjacents appartenants à nos ennemis.

Le sieur de Barras-la-Vilette, lieutenant de vaisseau, périt dans cette expédition, par l'imprudence d'un canonnier qui fit jouer trop tôt une mine sous laquelle il fut lui-même enseveli.

Il y eut sur l'Epervier et la Junon, un homme tué et 14 blessés.

Le 16 Février 1779.

Combats de la frégate la Concorde, de 26 canons.

Cette frégate, commandée par M. le Gardeur-de-Tilly, capitaine de vaisseau, partit de Saint-Domingue le 11 janvier, pour escorter un convoi de 33 bâtiments qui revenait en France. Elle en fut séparée le 5 février par un violent coup de vent, dans la nuit du 6 au 7. Le tonnerre tomba à bord, et mit la frégate à deux doigts de sa perte. M. de Tilly fut obligé de faire jeter 12 canons à la mer pour la soutenir sur l'eau. Il rencontra le 16 un corsaire de 14 canons, et s'en empara.

Le 18 Février 1779.

Le 18, à six heures du matin, il eut connaissance de la frégate anglaise le Congres, qui s'apperçut bientôt de son délabrement. M. de Tilly tenta de chercher son salut dans sa marche, mais se voyant sensiblement gagné, il attendit l'ennemi. Se trouvant par son travers à neuf heures et demie, il commença le combat en lui envoyant toute sa volée. Les deux frégates se sont battues pendant trois heures et demie, après lesquelles l'anglais se couvrit de voiles, et laissa M. de Tilly maître du champ de bataille.

Il fut blessé après deux heures de combat, et remit le commandement à M. de Linieres, son second.

Le 27 Février.

Le corsaire le Phénix, capitaine Fabre, de 12 canons de 12 liv. de balles, se bat contre dix corsaires ennemis, et ne se rend qu'au moment de couler bas.

Le 27 Février.

La frégate la Courageuse, commandée par

M. de la Rigaudière, amène à l'île d'Aix le corsaire le Vaillant, de Bristol, dont elle s'était emparé. Ce corsaire portait 24 canons.

Le 6 Mars 1779.

La corvette la comtesse de Brionne, de 20 canons, se trouve dans un temps brumeux à demi-portée de canon d'un vaisseau anglais de 74, qui la poursuit pendant trente lieues, la canonne, et elle lui échappe.

M. de Kerguelen, victime infortunée de la jalousie de l'ancien corps de la marine, après des travaux également glorieux et utiles à l'état, sort du château de Saumur, où il avait été détenu pendant trois ans par le ministre Sartine, et employe les premiers moments de sa liberté à équiper un corsaire de 20 canons, nommé la Comtesse de Brionne, qui était à Rochefort. Parti de la rade de l'île d'Aix le 4 mars, il se trouve le 6, par un temps brumeux, à neuf heures du matin, à une demi-portée de canon d'un vaisseau de 74, qui était à la cape sous le vent à lui, par un très-gros vent d'est, à 60 lieues

dans l'ouest de l'île d'Ouessant. M. Kerguelen le reconnaît pour ennemi supérieur force, de voile au plus près pour s'éloigner. Le vaisseau anglais met aussi toutes les voiles qu'il peut porter; la grosseur de la mer lui donne de l'avantage sur le petit corsaire français qu'il approche insensiblement. M. de Kerguelen fait jeter deux ancres à la mer, pour soulager son bâtiment qui, à chaque tangage, était couvert de l'avant à l'arrière par la lame. Le vaisseau ennemi le canonnait de sa seconde batterie, l'écoute de sa misaine, la draile du grand foc, et un cale-baubant furent coupés et aussi-tôt réparés. A 6 heures, le vaisseau anglais approchait toujours. M. de Kerguelen voyant son petit hunier percé par les boulets de l'ennemi, ordonne de jeter six canons à la mer. Cette manœuvre rend son bâtiment plus léger, il s'éloigne du vaisseau, et va croiser dans les mers du nord, où il s'empare de sept bâtiments ennemis, dont un fut pris et rançonné trois fois par le même corsaire, dans la même croisière, ce qui paraît sans-exemple.

Le 10 Mars 1779.

Le vaisseau le Solitaire, commandé par M. de Montecler, s'empare du corsaire le lord Lardif, de 20 canons, de Bristol.

Le 12 Mars.

La frégate la Surveillante, de 26 canons, commandée par M. du Couedic, lieutenant de vaisseau, après un combat très-vif contre le corsaire la Vieille Angleterre, de 18 canons, s'en empare et le coule bas.

Le 18 Mars.

L'Aigrette, frégate de 26 canons, commandée par M. de la Bretonnière, lieutenant de vaisseau, combat contre la frégate anglaise l'Aréthuse, et la force à s'échouer sur l'île Molêne.

Le 15 Avril.

Le vaisseau le Bizarre, de 64 canons, reprend, sur les anglais, le corsaire le Guerrier, de 12 canons.

Le 19 Avril 1779.

La Surveillante s'empare du corsaire le Crachefeu, de 18 canons.

Le 24 Avril.

Engagement, à la hauteur des Açores, de la Pintade, gabarre de 20 canons, commandée par M. de la Mugny Tromelin, lieutenant de vaisseau, contre un cutter anglais de 14 canons.

Le 4 Mai.

La gabarre la Dorade, de 14 canons, commandée par le sieur Blanchard, officier auxiliaire, étant à environ 10 lieues de la rivière de Bordeaux, rencontra un corsaire anglais de 18 canons, qui la chassa et l'atteignit. Le combat s'engagea à deux heures, et ne se termina qu'à cinq. Il fut opiniâtre et sanglant; les deux bâtiments s'abordèrent et se séparèrent sans pouvoir se rendre maîtres l'un de l'autre. Le sieur Blanchard fut tué au bout d'une heure de combat. Le sieur Renaudin, son second, lui succéda dans le commandement, et contraignit l'ennemi à l'abandonner.

Il y eut 4 hommes tués et 18 blessés à bord de la Dorade.

LE 4 MAI 1779.

Les vaisseaux la Bourgogne et la Victoire, commandés par MM. de Marin et d'Albert-Saint-Hypolite, s'emparent, à l'entrée du détroit de Gibraltar, de la frégate anglaise le Montréal, et mettent dans le plus mauvais état la Thétis, autre frégate ennemie.

LE 7 MAI.

La frégate la Gentille, commandée par M. le baron de la Hage, lieutenant de vaisseau, s'empare du corsaire le Marquis de la Fayette, de 22 canons.

LE 8 MAI.

Une frégate française, commandée par le chevalier de Villages, s'empare du corsaire le Hawke, de 16 canons, sur les côtes de la Calabre.

LE 8 MAI.

Expédition des anglais dans la baye de la

Chesapeak. Ils y prirent une frégate américaine, dont ils mirent à mort le capitaine et l'équipage après qu'ils se furent rendus.

Le 8 Mai 1779.

Prise de l'île française de Gorée.

Le 13 Mai.

Prise de la frégate française la Danaé, de 26 canons, commandée par M. le chevalier de Kergariou, lieutenant de vaisseau.

La Danaé convoyait une gabarre et quelques bâtiments marchands destinés pour le Hâvre. Le 13 mai au matin, M. le chevalier de Kergariou n'était qu'à deux lieues de Saint-Malo, lorsqu'il apperçut sept bâtiments de guerre ennemis, presqu'à l'entrée de ce port. Il fit signal au convoi de relâcher et fit route lui-même pour se réfugier à Cancale, où il espérait que les batteries de la côte le protégeraient contre des forces aussi supérieures. Il y fut suivi par les ennemis qui l'approchèrent à midi et demi, à la demi-portée du canon. Quoiqu'il pût à peine se défendre, l'espoir d'être secouru lui fit essuyer,

pendant quelque temps, le feu d'un vaisseau de 50 canons et de 3 frégates. Mais ne voyant pas qu'on se mît en devoir de le protéger, ayant déjà 10 hommes tués et 20 blessés, il fit descendre à terre la plus grande partie de son équipage, et abandonna à trois heures et demie sa frégate, où il ne laissa que les malades et les blessés.

Le 21 Mai 1779.

Combat de la frégate française la Blanche, de 50 canons, contre le Jupiter, vaisseau de 50.

M. de la Galissonière, commandant la frégate la Blanche, convoyait le navire l'Hébé; il avait donné à ce bâtiment un grelin en remorque et le traînait à la suite. Ce grelin cassa, et la Blanche marchait avec une telle vivacité, qu'elle était à deux milles du navire lorsqu'elle s'en apperçut. Alors elle diminua de voiles et chercha à le rallier. Sur ces entrefaites, une voile ennemie fondit sur l'Hébé, et dès qu'elle en fut à portée de la voix, lui cria d'amener, en la menaçant de sa bordée si elle ne le faisait pas. L'Hébé compta 50

canons au bâtiment qui lui parlait ainsi, et forcée d'obéir, elle le faisait le plus lentement possible, pour donner à M. de la Galissoniere le temps d'engager le combat. Le capitaine du Jupiter s'en apperçut, et envoya précipitamment 12 hommes et deux officiers pour amariner l'Hébé. Ils en étaient revenus lorsque la Blanche envoya au Jupiter ses premières bordées. Le capitaine anglais venait d'être dangereusement blessé lorsqu'on distingua deux gros vaisseaux du haut des mâts. Il fit serrer le vent et prit chasse. Sa prise le suivit; mais M. de la Galissonière donna chasse à la prise et s'en rendit maître sous la volée de l'anglais.

Le 24 Mai 1779.

Prise du fort anglais de Succondée, sur la côte d'Afrique, par M. le chevalier de Pontevez, commandant la frégate la Résolue.

Le 29 Mai.

Prises faites par la frégate l'Hermione, de 26 canons, commandée par M. le comte de la Touche, lieutenant de vaisseau.

M. le comte de la Touche, après avoir poursuivi pendant 45 heures un corsaire qui, à la

faveur d'un calme plat, lui échappa au moment où il allait s'en emparer, se trouvant à 80 lieues dans l'ouest de l'Ile-Dieu, résolut d'y établir sa croisière. Le 28 mai au soir, il eut connaissance d'un bâtiment à trois mâts qui courait sur lui à toutes voiles, et qui lui fit des signaux qui lui prouvèrent qu'il était ennemi. Le comte de la Touche profita de l'erreur où ce bâtiment paraissait être, et prit chasse au soleil conchant. Il régla sa marche pendant la nuit, de manière à laisser à l'anglais l'espoir de l'atteindre au jour, et lui laissant voir de temps en temps des feux qu'il avait l'air de vouloir cacher, il lui donna la facilité de le suivre. L'anglais, dupe de cette ruse, se trouva le 29 au point du jour, à portée de canon de l'Hermione, qui revira sur lui. Il prit chasse à son tour; mais deux volées de canon le contraignirent à amener. C'était un corsaire de Falmouth, nommé la Défiance, percé pour 20 canons, mais n'en ayant que 18.

LE 30 MAI 1779.

Le lendemain à quatre heures après midi, l'Hermione fut poursuivie par un autre corsaire. Celui-ci portait encore 18 canons; il

se nommait la Résolution des Dames de Londres. Il voulut, comme la Défiance, s'éloigner dès qu'il connut bien le bâtiment auquel il avait donné chasse; mais il fut, comme elle, forcé de se rendre aux premiers coups de canon qu'il essuya.

Le comte de la Touche ayant alors 189 prisonniers, fut obligé d'interrompre sa croisière, et rentra à la Rochelle.

Le 2 Juin 1779.

Prise de la frégate française la Prudente, de 32 canons, par le vaisseau le Rubis, de 66, la frégate l'Œolus de 32, et un brick de 18.

Le vicomte d'Escars, commandant la Prudente, courant à l'ouest nord-ouest à trois lieues du cap Saint-Marc, eut connaissance à minuit de trois voiles qui couraient la bordée du nord-est. Il prit chasse aussi-tôt au plus près du vent; mais il trouva du calme en arrivant près de terre, et les ennemis, à qui la brise n'avait pas encore manqué, l'approchèrent assez pour que l'un d'eux, qui se trouvait dans sa hanche, lui envoyât toute sa bordée. Le vicomte d'Escars n'y riposta pas;

mais bientôt après il en envoya lui-même plusieurs consécutives à un des vaisseaux anglais, qui courant sa bordée jusque dans les eaux de la Prudente, se trouvait par son travers. Le vent avait un peu pris faveur, et le vicomte d'Escars commençait à dépasser ce bâtiment, lorsque le calme recommença de nouveau. A trois heures et demie, la brise se leva de la partie du sud, et le Rubis qui la ressentit avant la Prudente, et qui avait changé ses amures, fut presque sur elle lorsqu'elle put mettre au même bord que lui. Elle força de voiles dans l'espoir de pouvoir aller s'échouer sur terre, et déjà elle touchait au moment de lui échapper, lorsque les vents passèrent subitement de l'avant. Ce fut leur inconstance qui causa la perte du vicomte d'Escars. Il fut obligé de combattre à la portée du pistolet le vaisseau le Rubis, de 66 canons, qui le mit bientôt hors d'état de défense. Le vicomte d'Escars voulut cependant reculer le moment de sa défaite pour l'honneur du pavillon, et n'amena le sien qu'après trois quarts d'heure de ce combat inégal.

Le 16 Juin 1779.

Prise de l'île anglaise de Saint-Vincent.

Le comte d'Estaing ayant fait dans les premiers jours de juin toutes les dispositions nécessaires pour la conquête de cette île, chargea M. Trolong Durumain, lieutenant de vaisseau, de leur exécution.

Cet officier appareilla de la Caze-navire dans la nuit du 9 au 10 juin. Il commandait la frégate le Lively, et avait à ses ordres les corvettes l'Elire, la Wealze, le Brik le Représal et une Goëlette. Cette division fut contrariée par les vents et ne put mouiller que le 16 dans la baye de Young Island, île Saint-Vincent.

Le chevalier du Rumain fit débarquer les troupes qui étaient composées de détachements des régiments de Champagne, de Viennois, de la Martinique, et suivi de M. de Canonge, qui commandait les volontaires des Antilles, il marcha vers King's Town, à la tête de 300 hommes.

A peine était-on parvenu au Morne Hartley, à peine avait-on formé la résolution d'attaquer le fort de King's Town, que l'on vit

paraître sur les hauteurs les Caraïbes, en grand nombre, qui se préparaient à fondre sur les ennemis.

Dans ce moment, le fort se rendit et demanda à capituler. Pendant qu'on réglait les articles de cette capitulation, le chevalier du Rumain apperçut deux bâtiments anglais qui venaient dans la baye à toutes voiles. Il courut aussi-tôt se rembarquer, les atteignit, et s'en rendit maître.

Cette expédition ne nous coûta pas un seul homme.

Le 18 Juin 1779.

Dans cette journée, deux corvettes françaises, l'Epervier et la Junon, de 16 et 14 canons, commandées par MM. de Capellis, lieutenant de vaisseau, et Condé, officier auxiliaire, soutinrent trois différents combats contre un corsaire, un lougre et deux bâtiments anglais.

Le 21 Juin.

Combat du cutter le Cerf, de 18 canons, contre deux corsaires de 16 canons chacun.

Le Cerf eut connaissance, au coucher du soleil, le 21 juin, de deux voiles qui lui

restaient au vent, et qui couraient sur lui. M. Varage, enseigne de vaisseau et de port, qui le commandait, ne changea rien à sa route. A huit heures trois quarts, il fut atteint par l'un de ces bâtiments qui portait 16 canons, et avec lequel il engagea le combat. Ce bâtiment ne tarda pas à être soutenu par celui qu'on avait apperçu avec lui, et qui était d'une force égale à la sienne. L'action devint très-vive. Le Cerf eut le bonheur d'éloigner les deux ennemis, et de les mettre hors de combat; il ne put pas pousser plus loin l'avantage qu'il avait sur eux, étant trop dégréé pour les suivre lorsqu'ils prirent la fuite.

Il y eut à bord du Cerf, 12 blessés, dont 6 le furent mortellement.

Le 22 Juin 1779.

Prise de l'Hélène, frégate française, de 26 canons, par l'Embuscade, de 32.

Le vicomte de Montguyot, commandant l'Hélène, étant à cinq lieues dans le nord-ouest d'Ouessant, et donnant chasse à un lougre qu'il avait rencontré, apperçut plusieurs bâtiments dans l'ouest-sud ouest. Il

abandonna la poursuite du lougre, pour reconnaître ces bâtiments ; dès qu'il fut assuré que c'était une flotte ennemie, il fit force de voiles pour s'éloigner ; mais sa marche ne répondant pas à ses desirs, il fut bientôt joint par la frégate l'Embuscade, de 32 canons, à laquelle il se rendit après un très-léger combat.

Le 29 Juin 1779.

Le Renard, chebeck français, de 20 canons, prend le paquebot le Comte de Bersborough, de 18.

Ce paquebot naviguait au milieu de plusieurs bâtiments de nation neutre, qui passaient à la vue de M. de la Roque-Dourdan, lieutenant de vaisseau, commandant le Renard, et il eût échappé à sa poursuite, si le soin avec lequel il serrait le vent, et se maintenait loin du chebeck, ne l'eût rendu suspect. M. de la Roque, qui prolongeait sa bordée sur la côte de l'île d'Elbe, prit le parti de courir sur lui. Il l'atteignit à dix heures du soir, et le héla pour savoir de quelle nation il était. Il répondit en italien *Raguzeze*. Si

Si vous êtes Raguzais, dit M. de la Roque, envoyez votre canot à bord. Alors on lui cria du bâtiment : *si signor, adesso lei va essere servito*, et cette politesse fut suivie d'une volée a laquelle le Renard répondit par toute sa bordée. Le combat fut très-vif; une brume qui s'éleva pendant la nuit, déroba l'anglais à la poursuite du Renard, mais on le revit le lendemain au point du jour, et après un nouvel engagement, on le contraignit à se rendre.

LE 1er. JUILLET 1779.

Combat de l'Epervier et de la Junon, commandées par MM. de Capellis et Condé, contre un senaut corsaire.

LE 2 JUILLET.

Autre combat de ces mêmes bâtiments, contre un cutter corsaire, de 22 canons.

LE 2 JUILLET.

La frégate française, la Gentille, commandée par M. le baron de la Hage, lieutenant de vaisseau, prend le Fox, corsaire de 14 canons.

Le 4 Juillet 1779.

Prise de l'île anglaise de la Grenade, par l'armée aux ordres de M. le comte d'Estaing.

L'escadre française, composée de 24 vaisseaux de ligne, commandée par le comte d'Estaing, lieutenant-général, parut le 2 juillet au matin, à la vue de la Grenade. Elle mouilla le soir devant l'anse Molenier, et mit tout de suite à terre 1300 hommes de troupes qui occupèrent les hauteurs voisines, sous le commandement du comte de Dillon, le plus ancien des colonels qui se trouvaient à cette expédition.

La journée du 3 fut employée à examiner la position de l'ennemi, et à concerter le plan de l'attaque. Le comte d'Estaing, à la tête des grenadiers, fit une marche très-longue pour tourner le Morne de l'hôpital où les anglais avaient réuni leurs richesses et leurs forces.

Si quelque chose pouvait les rassurer, c'était en effet la position de ce Morne, dont la pente extrêmement roide et embarrassée de gros quartiers de pierre amoncelés, était

fortifiée d'une palissade au bas, et de trois retranchements l'un sur l'autre.

C'était-là le poste qu'il fallait emporter de vive force. Les français n'avaient point de canon, et il eût été trop long d'en attendre. En conséquence le général donna ses ordres pour que, dans la nuit du 3 au 4, l'armée française, divisée en trois colonnes, attaquât la partie de l'est de ce Morne formidable. Il eut soin de disposer une fausse attaque du côté de la rivière Saint-Jean.

Lorsqu'il eut donné ses derniers ordres, il fit sommer le lord Macartney, gouverneur de la Grenade, de se rendre. Il répondit qu'il était prêt à se défendre.

Les trois colonnes se préparèrent donc à l'attaquer.

Celle de la droite était commandée par le vicomte de Noailles.

Le comte Edouard de Dillon donnait des ordres à celle du centre.

Et le comte Arthur de Dillon, son frère, marchait à la tête de celle de la gauche.

Le comte d'Estaing précédait les grenadiers de cette colonne, et leur donnait l'exemple de l'audace et de l'intrépidité.

La fausse attaque, commandée par le comte

6.

de Pondevaux, eut lieu à deux heures après minuit. Au même instant les trois colonnes débouchèrent, chacune par le chemin qui leur était tracé, et marchèrent au Morne de l'hôpital.

La nature du terrein rapprocha bientôt la colonne de la gauche et celle du centre; malgré le feu des ennemis, elles gravirent ensemble ce roc escarpé, les hommes se portant et se poussant les uns les autres. Toujours à leur tête, le général sauta dans les retranchements avec les premiers grenadiers. Il y fut joint par le vicomte de Noailles, qui avait suppléé à la longueur de la marche que sa colonne avait à faire, par le courage et la vivacité avec lesquels il avait franchi tous les obstacles. En moins d'une heure, nous fûmes maîtres du Morne, d'où l'ennemi fut entièrement chassé.

Dès que le jour vint éclairer nos succès, on tourna une pièce de 24 sur le fort que le Morne domine de fort près. A peine eut-elle fait feu pour la première fois, que le gouverneur demanda à capituler.

Il fit d'abord des propositions qui furent rejetées, et fut forcé de se rendre à discrétion.

On fit 700 prisonniers, et l'on prit sur les

ennemis trois drapeaux, 102 pièces de canon et 16 mortiers.

Le général, les principaux officiers, les officiers subalternes, les soldats, tous se conduisirent, dans cette journée, avec cette intrépidité vive et brillante qui caractérise le français.

COMBAT DE LA GRENADE,

RENDU LE 6 JUILLET 1779.

Armée française aux ordres de M. le comte d'Estaing.

Le Languedoc, 80 canons, comte d'Estaing, vice-amiral, commandant.

Le Tonnant, 80 canons, le comte de Breugnon, chef d'escadre.

Le César, 74 canons, de Broves, *idem.*

Le Zélé, 74 canons, de Barras, *idem.*

L'Hector, 74 canons, de Mories, *idem.*

Le Guerrier, 74 canons, de Bougainville capitaine de vaisseau.

Le Marseillais, 74 canons, la Poype-Vertrieux, capitaine de vaisseau.

Le Protecteur, 74 canons, chevalier d'Apchon, *idem.*

Le Vaillant, 64 canons, marquis de Chabert, *idem.*

La Provence, 64 canons, Desmichels-Champorcins, *idem.*

Le Fantasque, 64 canons, commandeur de Suffren, *idem.*

Le Sagittaire, 50 canons, d'Albert-de-Rions, *idem.*

Le Robuste, 74 canons, le comte de Grasse, chef d'escadre.

Le Magnifique, 74 canons, chevalier de Brach, capitaine de vaisseau.

Le Dauphin-Royal, 70 canons, Mithon-de-Genouilly, *idem.*

Le Vengeur, 64 canons, chevalier de Retz, *idem.*

L'Annibal, 74 canons, de la Motte-Piquet, chef d'escadre.

Le Diadême, 74 canons, commandeur de Dampierre, capitaine de vaisseau.

L'Artésien, 64 canons, chevalier de Peynier, *idem.*

Le Réfléchi, 64 canons, Cillart de Suville, *id.*

L'Amphion, 50 canons, Ferron du Quengo, capitaine de vaisseau.

Le Fendant, 74 canons, marquis de Vaudreuil, chef d'escadre.

Le Sphinx, 64 canons, comte de Soulanges, capitaine de vaisseau.

Le Fier, 50 canons, chevalier de Turpin, *id.*

Le Fier-Rodrigue, vaisseau particulier, 50 canons, Montault, capitaine de bataillon pour la campagne.

OFFICIERS TUÉS.

Desmichels-Champorcins, capitaine de vaisseau.

Ferron du Quengo, *idem.*

Chevalier de Campudon, lieutenant de vaisseau.

De Marguery, *idem.*

De Gotho, aîné, *idem.*

De Gotho, cadet, *idem.*

Chevalier de Jacquetot, *idem.*

Montault, capitaine de bataillon.

Tuffin de Druis, général de la Martinique.

Bernard de la Tromelière, *idem.*

Officiers de terre.

De Frémont, capitaine au régiment de Foix.
De Clerin, lieutenant au régiment d'Auxerrois.
63 hommes d'équipage.

Officiers blessés.

Commandeur de Dampierre, capitaine de vaisseau.
Chevalier de Retz, *idem.*
Cillart de Suville, *idem.*
Castellet, *idem.*
D'Eskleraux, lieutenant de vaisseau.
Le Normand de Victot, *idem.*
Vassal, *idem.*
Carné de Carnavalet, *idem.*
Massilhan de Sanilhac, *idem.*
Chevalier de Cœtodo, *idem.*
Reynier de Seguin, enseigne de vaisseau.
De Biarges, *idem.*
Barras Mellan, *idem.*
Boulouvard, officier auxiliaire.
De Barentin, *idem.*
La Martinière, *idem.*
Le Roy, *idem.*

Froissard, officier auxiliaire.
Buisson, *idem.*
Jugot, *idem.*

Officiers de terre.

De Rafin, capitaine d'Auxerrois.
Mary, sous-lieutenant, *idem.*
Plaquet, lieutenant de la Martinique.
Chevalier de Perlongue, officier d'artillerie.
Chevalier de Lameth, capitaine de cavalerie.
199 hommes d'équipage.

Le 6 Juillet 1779.

Combat rendu devant la Grenade, par l'armée navale aux ordres du comte d'Estaing, contre l'amiral Byron.

Nous nous félicitions de notre conquête, lorsque le lendemain 5 juillet, on eut avis que l'escadre anglaise avait été apperçue de l'île Saint-Vincent, faisant route au sud.

Le comte d'Estaing fit aussi-tôt signal à son armée de se préparer à appareiller et à combattre.

Le 6, à trois heures et demie du matin,

on signala l'armée anglaise. Elle ignorait probablement que la Grenade était prise, et quoiqu'elle ne fût composée que de 19 vaisseaux, elle se croyait supérieure en forces à la nôtre. Le comte d'Estaing avait été forcé d'ordonner qu'on se formât en ligne le plus promptement possible, sans avoir égard au poste des vaisseaux. Les anglais nous trouvèrent dans cette position, à sept heures et demie, lorsque le combat commença. Ils prolongèrent notre ligne, qui par sa formation leur présentait moins de vaisseaux à combattre qu'ils n'en avaient, et qui cependant leur fit essuyer un feu au moins égal au leur. A dix heures, une partie de l'armée ennemie, maltraitée sans doute par notre feu, s'efforçait déjà de s'en éloigner. A midi un quart, le combat cessa tout-à-fait; cinq vaisseaux anglais souffrirent beaucoup dans leurs agrès et leurs mâtures; trois de leur arrière-garde furent séparés des autres. Le comte d'Estaing manœuvra de manière à éloigner ces trois vaisseaux de leur armée, et il se serait sûrement emparé de l'un d'eux, s'il n'eût craint de retomber, en lui donnant chasse, sous le vent de la Grenade. Il préféra d'y retourner, et se contenta d'avoir fait abandonner le

champ de bataille à l'amiral Byron, et de s'être rendu maître d'un transport chargé de 150 soldats.

Nous avons perdu dans cette affaire Messieurs Desmichels-Champorcins, Ferron du Quengo, capitaines de vaisseau, et dix autres officiers, ainsi que 63 soldats ou matelots. MM. le commandeur de Dampierre, chevalier de Retz, Cillart de Suville, de Castellet, capitaines de vaisseau, furent blessés, 17 officiers le furent aussi, et 199 hommes d'équipage.

MM. le comte de Breugnon, de Broves et de Barras, chefs d'escadre, commandaient dans cette action les vaisseaux le Tonnant, le Brave et le *Zélé*, de 80 et 74 canons.

N. B. Si d'Estaing, voyant approcher l'escadre de l'amiral Byron, après la prise de la Grenade, avait ordonné de laisser flotter le pavillon anglais sur tous les forts de cette île, l'escadre anglaise serait venue indubitablement mouiller sous les forts, et se serait trouvée entre deux feux, par conséquent battue, défaite et prise par les français.

Le 13 Juillet 1779.

Combat de la corvette la Junon, de 16

canons, commandée par le sieur Condé, lieutenant de frégate, contre un corsaire de 32 canons.

LE 29 JUILLET 1779.

La Concorde, frégate française, de 26 canons, s'empare du Kings Georges, de 26 canons.

La Concorde avait été détachée de l'armée de M. le comte d'Orvilliers, pour rallier des vaisseaux français et espagnols qui en étaient séparés depuis plusieurs jours, lorsque M. le chevalier de Cardaillac apperçut le 29 juillet, à dix heures, un bâtiment à trois mâts qui courait sur lui, toutes voiles dehors. Lorsqu'il fut à portée, la Concorde lui tira un coup de canon, auquel il répondit par toute sa volée. Le chevalier de Cardaillac lui envoya la sienne, après l'avoir approché à petite portée de fusil, et le fit chauffer de manière qu'au bout de 45 minutes de combat, il cria qu'il se rendait. M. de Cardaillac le fit amariner, et sut qu'il se nommait le Kings Georges, corsaire de 26 canons, et qu'il avait 132 hommes d'équipage.

LE 1er. AOUT 1779.

Le Serpent et la Levrette, cutters français, s'emparent de quatre brigantins ennemis.

Les cutters le Serpent et la Levrette, commandés par MM. Amé de la Laune et chevalier de la Bourdonnaye, enseignes de vaisseau, rencontrèrent, en croisant, ces quatre brigantins ennemis. La Levrette les attaqua la première, et la canonnade commença à midi et demi. Une heure après, le Serpent vint se mettre au milieu d'eux, à la portée du pistolet, et les canonna des deux bords, jusqu'à trois heures un quart qu'ils se rendirent.

LE 2 AOUT.

La frégate française l'Aurore s'empare de quatre corsaires anglais.

M. de Flotte, capitaine de vaisseau, commandant l'Aurore, étant à Alger, fut averti le premier août, à sept heures du matin, qu'on avait vu au large quatre bâtiments de guerre. Le vent était contraire et la mer fort élevée;

malgré ces obstacles, et au péril de sa vie, il s'embarqua pour rejoindre sa frégate, mouillée à une lieue et demie de la ville. Dès qu'il fut à bord, il poursuivit ces quatre bâtiments qu'on avait perdus de vue, et qu'il ne put retrouver qu'à sept heures du soir. Il les dépassa pendant la nuit; mais le 2 août, au point du jour, il revira sur eux, et après les avoir attaqués, il les soumit tous quatre. Deux de ces corsaires étaient armés de 20 canons chacun, le troisième en avait 16, et le quatrième 8; ils se rendaient de Livourne à Londres.

Le 15 Aout 1779.

L'Attalante, frégate française de 26 canons, s'empare d'un Lougre de 16 canons et de deux chasse-marées.

Le 15 août, à sept heures du matin, le baron de Durfort, capitaine de vaisseau, commandant l'Attalante, étant à une lieue et demie à l'ouest d'Ouessant, apperçut 3 petites voiles entre cette île et les bâtiments qu'il convoyait. Il reconnut que la plus forte était un lougre corsaire de 16 canons, qui s'était emparé de deux chasse-marées. Le

calme plat dans lequel se trouvait le baron de Durfort l'empêchait de courir sur ce bâtiment qui en profitait pour s'éloigner à force de rames. Il prit le parti de détacher son canot et sa chaloupe sous le commandement de MM. Gerard, lieutenant de vaisseau, et Saint-Georges, enseigne. Le canot d'une frégate espagnole se joignit à eux, sous les ordres d'un officier de cette nation. Les français et les espagnols s'approchèrent du lougre malgré la vivacité de son feu, l'enlevèrent à l'abordage et reprirent les deux chasse-marées.

Le 17 Aout 1779.

Prise du Vaisseau anglais l'Ardent, de 64 canons, par les frégates la Junon et Gentille.

La première de ces frégates, commandée par M. le chevalier Bernard de Marigny, capitaine de vaisseau, découvrit, le 17 août, à huit heures du matin, sur la pointe de Good Stard, deux bâtiments, dont l'un donnait chasse à l'autre, et le visitait après l'avoir atteint. Le chevalier de Marigny reconnut que le bâtiment visité était un danois, et que l'autre

était un vaisseau de ligne anglais. Il en fit aussi-tôt signal à l'escadre dont il faisait partie, et qui était aux ordres du comte de la Touche-Tréville. Ce général marqua qu'il entendait le signal, et fit en même temps à son escadre celui de forcer de voiles.

La Junon avait profité du temps que l'anglais avait employé à visiter le bâtiment danois pour courir un bord et s'élever dans le vent, et elle était parvenue à se mettre dans les eaux de l'ennemi, qui chercha vainement à lui échapper, en essayant différentes allures.

Lorsque le chevalier de Marigny en fut à la petite portée du canon, il arbora la flamme et le pavillon français, et l'assura d'un coup de canon.

L'ennemi fit alors ouvrir les sabords de sa première batterie du côté qu'il présentait à la Junon, mais sans arborer le sien. Le chevalier de Marigny ne doutant plus que ce ne fût un anglais, et revenant sur stribord par une évolution rapide, envoya deux volées à ce vaisseau, qui lui présentait la hanche. Jugeant ensuite qu'il pouvait n'être préparé au combat que d'un seul bord, il l'abandonna du côté de bâbord, et dirigea son attaque du côté de tribord,

tribord. En exécutant cette manœuvre, il lui envoya deux nouvelles bordées dans la hanche et dans la poupe.

En ce moment, la frégate la Gentille, commandée par le baron de Mengaud de la Hage, lieutenant de vaisseau, arriva à portée de combattre, et fit le feu le plus vif. Le vaisseau anglais commença alors à tirer sur les frégates et leur envoya deux bordées. Il ne leur fit aucun mal, et après cette courte défense, vaincu plutôt par les habiles manœuvres que par les armes des français, le capitaine amena son pavillon et nous laissa maîtres du vaisseau l'Ardent, de 64 canons, destiné à augmenter l'armée de l'amiral Hardy.

Le 18 Aout 1779.

Le Mutin, cutter français de 18 canons, commandé par M. le chevalier de Roquefeuil, lieutenant de vaisseau, détaché par M. le comte de la Touche-Tréville, pour porter des paquets à l'armée de M. d'Orvilliers, fit rencontre, à onze heures du matin, d'un cutter ennemi, qui ne répondit à ses signaux qu'en arrivant sur lui. Le chevalier de Roquefeuil l'attendit, l'aborda et s'en rendit

maître; il se nommait l'Active et portait 12 canons.

Le 20 Aout 1779.

Engagement de la frégate française l'Alcmène, de 26 canons, commandée par M. de Bonneval, lieutenant de vaisseau, contre un corsaire de 28 canons, qui s'est sauvé à la faveur de sa marche.

Le 27 Aout.

Léger combat du Cerf, cutter de 18 canons, commandé par M. Varage, enseigne de vaisseau et de port, contre un cutter anglais.

Le 30 Aout.

Prise du Compas, Flûte Française de 20 canons.

Le sieur Dubois, officier auxiliaire, commandait cette Flûte, et revenait du Fort-Royal en France, en convoyant plusieurs bâtiments. Le 29 août, il fut poursuivi par la frégate anglaise le Boréas, de 32 canons, qui, après quelques heures de chasse, se trouva dans ses eaux, lui tira quelques volées qui lui

tuèrent quatre hommes, en blessèrent six autres, et le mirent hors de toute défense. Le sieur Dubois se rendit après avoir tué huit hommes aux ennemis et leur en avoir blessé dix-sept.

Le 9 Septembre 1779.

L'Amphitrite, frégate française de 32 canons, s'empare de la frégate le Sphinx, de 22, et d'un brigantin.

M. le marquis de Bouillé, ayant appris qu'une frégate anglaise devait sortir de Sainte-Lucie, avec une bombarde et un bâtiment chargé de poudre et de bombes, donna ordre à M. de Langan, capitaine de vaisseau, commandant la frégate l'Amphitrite, arrivée depuis peu à la Martinique, de sortir pour les intercepter. M. de Langan reconnut d'abord ces bâtiments; mais ayant été contrarié par les vents, il les perdit de vue dans le canal, et ne les retrouva qu'à deux lieues de la Barbade. Le 9 septembre, à huit heures du matin, il était à deux lieues de cette île, dans l'ouest nord-ouest, lorsqu'il commença à leur donner chasse, sous pavillon anglais. La frégate qui avait mis en panne pour attendre ses

transports, voyant venir de la Barbade à elle, un bâtiment portant ses couleurs, le prit pour un anglais, et ne fut désabusée que lorsque le chevalier de Langan l'eut approchée à la demi-portée de canon. Alors elle arriva, et l'Amphitrite, ayant arboré pavillon français, commença à faire feu sur elle. Pendant que les français se battaient d'un bord avec la frégate ennemie, ils furent assaillis de l'autre par un brigantin de sa nation. Il était onze heures lorsque le combat commença; à midi un quart, le brigantin fut désemparé et amena. La frégate se défendit encore quelque temps, mais elle fut bientôt forcée de se rendre; tous ses mâts chancelaient, et son grand mât de hune était déjà tombé. Le second bâtiment qu'elle avait sous son escorte échappa à M. de Langan, qui ne crut pas devoir exposer ses prises et son bâtiment pour courir sur lui.

M. Desnos, enseigne de vaisseau, fut grièvement blessé dans ce combat. M. de Mallevault, qui servait en second à bord de l'Amphitrite, s'y distingua, ainsi que les autres officiers.

Le 24 Septembre 1779.

Après un combat opiniâtre et sanglant entre la frégate de 40 canons, le Bonhomme Richard, commandée par Paul Jones, et le vaisseau anglais le Sérapis, de 44 canons, capitaine Pearson, le commodore américain, voyant que son bâtiment était sur le point de couler bas, a enlevé celui de l'ennemi à l'abordage, au moment que le sien était englouti sous les flots.

Le 24 Septembre.

La Pallas, frégate particulière de 30 canons, s'empare, sous les ordres du sieur Cottineau de Kerloguen, capitaine de brûlot, de la comtesse de Scarborough, corsaire de 20 canons.

Le 24 Septembre.

Le Sagittaire, vaisseau de 50 canons, commandé par M. d'Albert de Rioms, capitaine de vaisseau, s'est rendu maître, à la hauteur de Savannah, du vaisseau anglais l'Expériment, de pareille force. Ce vaisseau était chargé de 650,000 liv. d'argent monnoyé.

LE 2 OCTOBRE 1779.

Le Pilote et le Mutin, cutters français, commandés par MM. de Closnard et chevalier de Roquefeuil, lieutenants de vaisseau, naviguaient de conserve à quinze lieues environ dans le nord d'Ouessant, lorsqu'ils furent apperçus par une division anglaise, composée du Jupiter, vaisseau de 50 canons, de l'Apollo et du Croissant, frégates de 32 et de 28 canons. Ces bâtiments étaient trop fins voiliers, pour que les cutters pussent leur échapper, quelques efforts qu'ils fissent. Après avoir essuyé plusieurs bordées et s'être fait totalement dégréer, le chevalier de Roquefeuil se rendit le premier. M. de Closnard résista plus long-temps; il épuisa toutes les ressources de l'art pour se sauver; mais ni ses talents, ni son courage ne purent le mettre à l'abri de tomber au pouvoir de l'ennemi, devant lequel il amena son pavillon après la défense la plus généreuse.

LE 7 OCTOBRE.

Combat de la Surveillante, frégate française de 26 canons, contre le Quebec de 32.

La frégate la Surveillante, de 26 canons,

commandée par M. du Couedic, lieutenant de vaisseau, croisait à la hauteur de l'île d'Ouessant avec le cutter l'Expédition, commandé par le vicomte de Roquefeuil. On découvrit le 7 octobre, à la pointe du jour, une frégate et un cutter qui furent soupçonnés ennemis. M. du Couedic fit signal à l'Expédition de se préparer au combat, força de voiles, et serra le vent pour s'approcher des anglais. Dès qu'il en fut parvenu à la demi-portée de canon, il arbora son pavillon, et l'assura d'un coup de canon à boulet. Les bâtiments ennemis mirent en panne sans arborer leurs couleurs, et ayant reçu dans cette position la bordée de la frégate française, ils arrivèrent en déployant le pavillon anglais. La Surveillante revira aussi-tôt pour se mettre au même bord que la frégate, et l'attaquer tandis que le vicomte de Roquefeuil combattrait le cutter.

L'action s'engagea bord à bord à dix heures et demie. Elle fut soutenue de part et d'autre avec la même vivacité et le même courage. A une heure après-midi, la Surveillante fut démâtée de tous ses mâts, et peu de minutes après, la mâture de la frégate anglaise éprouva le même sort. Ces deux bâtiments, privés de tous leurs

mâts, et hors d'état de manœuvrer, continuèrent à combattre avec la même chaleur. M. du Couedic, quoique blessé très-grièvement, n'abandonna point le gaillard de sa frégate. Lorsqu'il vit que les deux bâtiments étaient assez rapprochés pour tenter l'abordage, il ordonna à son équipage de sauter à bord. Déjà le beaupré de la Surveillante était engagé dans les débris des mâts de son ennemi, lorsqu'on vit tout le gaillard de la frégate anglaise en feu. L'incendie se communiqua rapidement au beaupré de la Surveillante. M. du Couedic manœuvra assez habilement et avec assez de vivacité pour, à l'aide de quelques avirons, s'éloigner du bâtiment enflammé. Il parvint à éteindre le feu de son beaupré, et dès-lors il ne s'occupa qu'à sauver quelques anglais qui s'étaient jetés à la mer. Quarante-trois seulement purent gagner son bord, et à quatre heures, la frégate anglaise sauta en l'air. On apprit par eux qu'elle se nommait le Quebec, qu'elle portait 32 canons, et était commandée par le capitaine Farmer.

M. le vicomte de Roquefeuil, voyant que le Quebec était devenu la proie des flammes, et que la Surveillante avait besoin des plus prompts secours, abandonna le cutter qu'il

combattait, et vint la prendre à la remorque. Il avait déjà 30 hommes hors de combat.

Il y en eut 30 de tués et 85 de blessés sur la Surveillante. M. du Couedic fut du nombre des derniers; il reçut trois blessures pendant le combat, dont deux très-dangereuses. M. Penquer, officier auxiliaire, fut tué. MM. de la Bentinaye, chevalier de Lostange, Vautier, furent blessés. Le sieur Dufresneau, officier auxiliaire, fut le seul qui sortit de ce combat sain et sauf.

Jamais plus beau combat ne pourra illustrer l'histoire de la marine française. Jamais on n'en examinera les détails sans payer, à la mémoire de ceux qui l'ont soutenu, le tribut d'admiration et de respect qni leur est dû; mais nous aurions bien plus à nous féliciter des succès que nous y avons obtenus, si la mort de M. du Couedic n'eût suivi de près ses blessures et son triomphe.

Le 7 Octobre 1779.

L'Amazone, frégate française de 26 canons, commandée par M. de la Peyrouse, lieutenant de vaisseau, s'empare, sur la côte de Géorgie, de la frégate l'Ariel, de 26 canons.

Le 9 Octobre 1779.

Les français assiègent Savannah sans succès.

Le comte d'Estaing, vice-amiral de France, croisait, avec l'escadre qu'il commandait, sur les côtes du continent de l'Amérique. Le 2 septembre, étant au mouillage devant Savannah, il essuya un coup de vent terrible, qui désempara plusieurs de ses vaisseaux ; cinq d'entr'eux eurent leur gouvernail brisé. Les réparations que cette tempête rendait nécessaires, exigeaient un temps considérable, et cette circonstance décida le comte d'Estaing à entreprendre le siège de Savannah avec les troupes qu'il avait sur ses vaisseaux, auxquelles se joignirent 2000 américains, sous les ordres du général Lincoln.

Les anglais avaient dans Savannah 7165 hommes, et la totalité des troupes des assiégeants était de 5524. Ces troupes étaient composées de divers détachements tirés des régiments d'Armagnac, Champagne, Auxerrois, Agenois, Gatinois, Cambresis, Haynault, Foix, Dillon, Walsh, le Cap, la

Guadeloupe, la Martinique et le Port-au-Prince : on y joignit un détachement du corps royal d'artillerie, un autre du corps royal de la marine, des dragons et des volontaires.

Le 15 septembre, le général anglais fut sommé de rendre la place, et sur son refus, le siège fut entrepris; mais l'impossibilité de le continuer en règle contre des forces supérieures, décida le comte d'Estaing à ordonner, le 9 octobre, l'attaque des retranchements.

Les troupes françaises et américaines les attaquèrent avec la plus grande vigueur, et revinrent jusqu'à trois fois à la charge. Leur persévérance et leur valeur les eussent faits triompher sans doute, si l'ennemi, qui connaissait le plan de l'attaque, n'eût réuni toutes ses forces pour défendre le côté que l'on croyait surprendre.

Cet échec ne découragea pas nos troupes, et le comte d'Estaing n'eût pas renoncé à ses projets, si la saison, trop avancée, ne l'eût pas forcé à lever le siège de Savannah, et à éloigner son escadre des côtes de la Géorgie, où il était à craindre qu'elle n'éprouvât bientôt des coups de vent pareils à celui qui l'avait déjà si fort maltraitée.

La retraite se fit dans le meilleur ordre, et les troupes du roi se rembarquèrent le 20 octobre.

Le comte de Dillon, le vicomte de Noailles, le marquis de Pont levaux, le baron de Steding, le vicomte de Fontanges, colonels, et le sieur O-Dunne, lieutenant-colonel, se sont particulièrement distingués dans cette expédition, et ont soutenu les fatigues du siège avec autant de constance, qu'ils s'exposèrent avec courage au feu de l'ennemi.

Le comte d'Estaing reçut une blessure dangereuse à la jambe, et une autre au bras droit; le vicomte de Fontanges fut aussi blessé.

15 officiers et 168 bas-officiers ou soldats furent tués.

Il y eut 43 officiers blessés, ainsi que 411 bas-officiers ou soldats.

Le 20 Octobre 1779.

Prise de la frégate française l'Alcmène, de 26 canons, par l'escadre de l'amiral Parker.

L'Alcmène, commandée par M. le chevalier de Bonneval, capitaine de vaisseau, était partie de Saint-Domingue le 16 août, avec

plusieurs autres bâtiments du roi. Elle en fut séparée, dans la nuit du 16 au 17, par un coup de vent très-violent, qui la mit dans le plus grand danger. On avait été forcé de jeter deux canons et tous les boulets à la mer, pour soulager la frégate, qui, malgré cette opération, faisait tant d'eau, que l'équipage suffisait à peine à l'épuiser. Dans cet état de détresse, l'Alcmène, démâtée d'un mât, et dégréée de tous les autres, fut rencontrée par une division de l'escadre de l'amiral Parker; et M. le chevalier de Bonneval, n'ayant ni les moyens de combattre, ni ceux d'échapper, se rendit aux anglais.

Le 24 Octobre 1779.

Les anglais s'emparent de la ville espagnole d'Omoa, dans la Baye de Honduras.

Le 15 Novembre.

Tentative infructueuse faite par le vaisseau le Héros, de 74 canons, commandé par M. le Roi de la Grange, capitaine de vaisseau, pour reprendre l'île de Gorée.

Le 29 Novembre.

Prise de la frégate française le Sphinx, de

22 canons, commandée par M. de Mallevault, lieutenant de vaisseau, par la frégate ennemie la Proserpine, de 32 canons

Le 8 Décembre 1779.

L'Amazone, frégate française de 26 canons, commandée par M. de la Peyrouse, lieutenant de vaisseau, s'empare du corsaire le Tigre, de 22 canons.

Le 18 Décembre.

Une division de trois vaisseaux, commandée par M. de la Motte-Piquet, combat contre une escadre anglaise de 14 vaisseaux.

Un convoi de 26 navires, destiné pour les Iles-du-Vent, et parti de Toulon sous l'escorte de la frégate l'Aurore, que commandait M. de Flotte, était sur le point d'entrer au Fort-Royal, lorsqu'on apperçut 14 vaisseaux ennemis, qui lui donnaient chasse. M. de Flotte fit serrer le vent et la côte à son convoi. Il espérait pouvoir le faire entrer dans le port du Fort-Royal, avant que l'ennemi fût à portée de l'intercepter. Mais le vent manquant à la côte, tandis que les vaisseaux anglais en avaient encore au large, un d'eux, l'Elisabeth, de 74 canons,

fut bientôt à portée de l'Aurore, qui fit feu de ses canons de retraite, pour protéger les bâtiments de la tête du convoi.

A deux heures après-midi, on vit du Fort-Royal le combat inégal que l'Aurore était obligée de soutenir. Aussi-tôt M. de la Motte-Piquet, chef d'escadre, commandant les forces navales du roi à la Martinique, appareilla avec le vaisseau l'Annibal, de 74 canons, pour aller au secours de la frégate et du convoi. Il fut bientôt suivi des deux vaisseaux de 64 le Vengeur, commandé par M. le chevalier de Retz, et le Réfléchi, par M. Cillart de Suville, capitaine de vaisseau. M. de la Motte-Piquet se présenta d'abord seul au combat contre trois vaisseaux ennemis qui avaient coupé le convoi : il dégagea la frégate l'Aurore, et avec elle huit des navires marchands, qui eussent été infailliblement pris sans cette manœuvre aussi hardie que bien exécutée.

Lorsque les deux autres vaisseaux français eurent joint l'Annibal, ils engagèrent un combat des plus vifs contre 7 vaisseaux ennemis; mais, malgré tous leurs efforts, ils ne purent empêcher que ceux des vaisseaux anglais qui restaient sans combattre, ne s'emparassent de plusieurs bâtiments de notre convoi.

La nuit, d'ailleurs, mit un terme au combat, et M. de la Motte-Piquet, voyant que ceux des navires du convoi qui ne s'étaient pas échoués à la côte étaient déjà amarinés derrière l'escadre anglaise, se détermina à rentrer au Fort-Royal.

Le 22 Décembre 1779.

Prise des frégates françaises la Blanche et la Fortunée, de 26 canons, commandées par MM. Bernard de Marrigny, capitaine de vaisseau, et de la Galissonnière, lieutenant, par une escadre anglaise.

ANNÉE 1780.

Le 8 Janvier 1780.

La frégate corsaire la marquise de Seignelay, de 20 canons de huit, commandée par le capitaine Cottin, sortie du Havre le 3 janvier, rencontra le 8, à 9 heures du matin, le bâtiment anglais le Harpooner ayant 20 canons de 12 en batterie, et 12 obusiers. Le capitaine Cottin, voyant qu'il pourrait être victime de la supériorité de l'artillerie de ce corsaire, s'il le combattait à portée du canon, fondit sur lui et l'enleva à l'abordage ; il fut blessé d'un coup de lance dans ce combat.

Le 11 Janvier.

La frégate française la Sérieuse, de 26 canons, s'empare d'un cutter corsaire de 24 canons.

Le 10 janvier, au point du jour, M. le chevalier de Clavel, Lieutenant de vaisseau, commandant la Sérieuse, et convoyant plusieurs bâtiments de commerce sur les côtes de l'île

de Candie, apperçut à la distance d'une demi-lieue, un bâtiment ennemi qui se trouvait au vent à lui. M. de Clavel l'approcha à la petite portée du canon, et profitant de l'impossibilité où la grosse mer mettait ce bâtiment de faire usage de sa batterie, il commença à faire feu sur lui. L'ennemi, ne pouvant lui riposter, fit de la voile, et ayant une marche supérieure à celle de la Sérieuse au plus près du vent, il se mit bientôt hors de la portée du canon. M. de Clavel le poursuivit jusqu'à midi; mais désespérant de le joindre, il se replia sur son convoi pour le rallier. Au même instant l'ennemi vira de bord, et courut sur la Sérieuse à son tour. La nuit vint, et mit fin aux hostilités pour cette journée. Le lendemain, dès que le jour parut, on vit l'anglais à une lieue sous le vent. La position avantageuse qu'avait alors M. de Clavel, le détermina à l'attaquer de nouveau; il fit signal à son convoi de le suivre; et comme le vent, qui avait faibli depuis la veille, lui permettait de faire de la voile, il gagna le corsaire anglais de vîtesse, et l'atteignit à 9 heures et demie. L'action s'engagea, et le combat fut soutenu avec la plus grande vivacité jusqu'à 11 heures que l'ennemi démâté amena son pavillon.

La Sérieuse perdit deux hommes dans ce combat, et en eut cinq autres blessés.

Le 18 Janvier 1780.

Combat près le cap Sainte-Marie, entre l'armée espagnole aux ordres de don Juan de Langara, lieutenant-général, et l'armée anglaise, commandée par l'amiral Rodney.

Le 8 Février.

Le cutter français le Cerf, commandé par M. Varage, enseigne de vaisseau et de port, chargé d'une mission pour Saint-Domingue, fit rencontre en s'y rendant d'un corsaire anglais de 24 canons; et malgré sa supériorité, le combattit si valeureusement pendant une heure et demie, qu'il le força à l'abandonner.

Le 23 Février.

Prise du vaisseau le Prothée, commandé par M. Duchilleau de la Roche, capitaine de vaisseau, par une division anglaise, composée de 5 vaisseaux aux ordres de l'amiral Digby.

Les 20, 21 et 22 Mars 1780.

Combats rendus près la Grange, île Saint-Domingue, par une division de quatre vaisseaux français aux ordres de M. de la Motte-Piquet, contre l'escadre anglaise commandée par l'amiral Piter Parker.

Les vaisseaux l'Annibal et le Diadême, de 74 canons, le Réfléchi, de 64, et l'Amphion, de 50, réunis sous les ordres de M. de la Motte-Piquet, escortaient un convoi considérable, qui se rendait du Cap à Saint-Domingue. Ils n'étaient plus qu'à sept lieues de cette île, à la hauteur de la Grange, lorsqu'on eut connaissance de trois bâtiments dans la partie du nord-ouest. Les vaisseaux français reçurent l'ordre de leur donner chasse en se préparant au combat, et le convoi celui de forcer de voiles. On distingua clairement le 20, au point du jour, trois vaisseaux de ligne et deux corvettes. Ils ne purent être joints qu'à 5 heures du soir, et par le seul vaisseau l'Annibal que montait M. de la Motte-Piquet, ce vaisseau ayant une marche supérieure aux trois autres, qui étaient commandés par MM. le commandeur de Dampierre, Cillart de Suville et de

Saint-Cezaire. Dès que l'Annibal fut à portée de tirer sur les ennemis, il commença son feu, et le soutenant toujours avec vigueur, il les combattit seul tous les trois jusqu à onze heures du soir, que le Diadême et le Réfléchi le rejoignirent, et tirèrent quelques volées aux anglais. L'Amphion ne put se réunir à sa division que pendant la nuit, pendant laquelle les ennemis furent hors de la portée du canon; mais le 21, à quatre heures du matin, l'action se rengagea de nouveau. Les français combattirent si vaillamment, que leurs armes eussent été sûrement victorieuses, si le calme et les courants ne se fussent opposés à toute évolution. Ils mirent même l'Annibal dans le cas d'être enveloppé par l'escadre anglaise; mais les efforts qu'il fit pour rallier sa division, qui s'approchait pour le couvrir, le sortirent bientôt de cette position désavantageuse. Les français rassemblés recommencèrent à faire feu sur les anglais, qui de nouveau prirent chasse, et le calme qui survint ne permit pas de les poursuivre.

M. de la Motte-Piquet reçut dans cette journée une blessure à la poitrine; il se fit mettre, sur le pont, le premier appareil, et n'en continua pas moins à présider à l'action.

Son dessein même était de la renouveler le lendemain 22 ; et en effet, voyant au point du jour qu'il n'était plus qu'à une portée et demie de canon de l'escadre ennemie, il se préparait à lui donner chasse ; mais ayant reconnu qu'elle allait s'accroître de quatre autres bâtiments de guerre, dont trois étaient des vaisseaux de ligne qui accouraient toutes voiles dehors, il fit à son escadre le signal de tenir le vent, et rentra dans la journée, dans le port du Cap Français.

LE 17 AVRIL 1780.

Combat rendu près de la Martinique, par l'armée française aux ordres de M. le comte de Guichen, contre l'armée ennemie commandée par l'amiral Rodney.

L'armée navale du roi, composée de 22 vaisseaux aux ordres du comte de Guichen, lieutenant-général, sortit le 18 avril de la baye du Fort-Royal, pour couvrir le passage d'une flotte nombreuse destinée pour Saint-Domingue, qui avait appareillé, le 12 au soir, sous l'escorte du vaisseau le Fier, commandé par le chevalier de Turpin, capitaine de vaisseau, et de la frégate la Boudeuse.

L'armée anglaise, mouillée à Sainte-Lucie, était à-peu-près égale en nombre à la nôtre; mais deux vaisseaux à trois ponts, et une plus grande quantité de vaisseaux de 74, lui donnait sur nous une supériorité de forces décidée. Elle obéissait à l'amiral Rodney, qui ne fit aucun mouvement pour s'opposer au passage du convoi de Saint-Domingue.

Notre armée manœuvrait pour gagner le canal de la Dominique, et plusieurs vaisseaux étaient déjà parvenus à s'y élever, lorsque le 16, à sept heures du matin, on signala la vue de l'escadre anglaise. Immédiatement après, le général français fit celui de ralliement et celui d'ordre de bataille. Il employa toutes les manœuvres qu'il jugea nécessaires pour approcher les ennemis qui avaient l'avantage du vent, ce qui leur donnait la facilité d'avancer ou de reculer le moment du combat. Ils en profitèrent pour l'éviter toute cette journée, et ce ne fut que le 17 que l'amiral Rodney se décida enfin à l'accepter, en portant sur notre ligne à une heure un quart après-midi.

L'action s'engagea à l'avant-garde et à l'arrière-garde. Le comte de Sades, chef d'escadre, commandait la première, et le

comte de Grasse, aussi chef d'escadre, la seconde. Le marquis de Vaudreuil, autre officier-général, était au centre avec le comte de Guichen.

L'avant et l'arrière-gardes se battaient depuis une demi-heure, lorsque le général français, qui montait le vaisseau la Couronne, tira ses premiers coups de canon. Il se flattait que l'amiral Rodney le chercherait dans la ligne; mais il se tint toujours de l'arrière de la Couronne, ce qui fit juger au comte de Guichen, que son projet était de couper et d'attaquer l'arrière-garde française. Rodney ne tarda pas à manœuvrer de manière à le confirmer dans son opinion : alors l'armée du roi reçut l'ordre de revirer de bord, vent arrière, et arriva dans le même instant pour couper elle-même la ligne anglaise. L'amiral Rodney ne lui en laissa pas le temps, et se pressa de reprendre ses amures. Les français reprirent aussi-tôt les leurs, et le signal de virer de bord fut annullé.

Les deux armées se trouvant alors sur les mêmes amures, le comte de Guichen espérait que l'amiral anglais voudrait enfin se mesurer avec lui; mais cet amiral s'y refusa constamment.

Les vaisseaux le Sphinx et l'Artésien, de 64 canons, commandés par MM. le comte de Soulanges et le chevalier de Peynier, soutinrent, pendant plus d'une heure, le feu des plus gros vaisseaux de la ligne ennemie. Au bout de ce temps, le Robuste, vaisseau de 74, commandé par M. le comte de Grasse, vint à leur secours et les dégagea.

Tous les efforts des français ne purent pas rendre cette action plus décisive. L'ennemi profita du pouvoir que le vent lui donnait, de rallentir l'action, et la termina tout-à-fait, en prenant chasse à quatre heures et demie.

Peu de temps après, on vit tomber le petit mât de hune du vaisseau le Sandwik, que montait l'amiral Rodney, et l'on crut s'appercevoir que le délabrement de ce vaisseau l'avait forcé à porter son pavillon sur un autre.

Sept officiers, et 115 hommes d'équipage perdirent la vie dans cette action. M. le comte de Seguin, colonel du régiment de la Martinique, fut du nombre des premiers.

Dix-huit officiers furent blessés, ainsi que 610 hommes d'équipage, tant matelots que soldats.

PREMIER COMBAT DE M. LE COMTE DE GUICHEN, RENDU LE 17 AVRIL 1780.

ESCADRE BLANCHE ET BLEUE.

Le Destin, 74 canons, Dumaits de Goimpy, capitaine de vaisseau.

Le Vengeur, 64 canons, chevalier de Retz. *id.*

Le Saint-Michel, 60 canons, d'Aymar, *idem.*

Le Pluton, 74 canons, de la Marthonie, *idem.*

Le Triomphant, 80 canons, comte de Sades, chef d'escadre.

Le Souverain, 74 canons, de Glandeves, capitaine de vaisseau.

Le Solitaire, 64 canons, comte de Cicé-Champion, *idem.*

Le Citoyen, 74 canons, marquis de Nieuil, *id.*

ESCADRE BLANCHE.

Le Caton, 74 canons, comte de Framond, capitaine de vaisseau.

La Victoire, 74 canons, chevalier d'Albert Saint-Hyppolite.

Le Fendant, 74 canons, marquis de Vaudreuil, chef d'escadre.

La Couronne, 80 canons, comte de Guichen, lieutenant-général-commandant.

Le Palmier, 74 canons, chevalier de Monteil, chef d'escadre.

L'Indien, 64 canons, chevalier de Balleroy, capitaine de vaisseau.

L'Actionnaire, 64 canons, l'Archantel, *idem.*

ESCADRE BLEUE.

L'Intrépide, 74 canons, du Plessis Parscau, capitaine de vaisseau.

Le Triton, 64 canons, de Boades, *idem.*

Le Magnifique, 74 canons, chevalier de Brach, *idem.*

Le Robuste, 74 canons, comte de Grasse, chef d'escadre.

Le Sphinx, 64 canons, comte de Soulanges, capitaine de vaisseau.

Le Dauphin-Royal, 70 canons, Mithon de Génouilly, *idem.* N'était pas au combat.

L'Artésien, 64 canons, chevalier de Peynier, *idem.*

L'Hercule, 74 canons, comte d'Amblimont, *idem.*

Officiers tués.

Cœtivy le Borgne, lieutenant de vaisseau.
Cheffontaine, enseigne de vaisseau.
Audibert de Ramatuelle, *idem*.
De Gazan, officier auxiliaire.
Comte de Seguins, colonel de la Martinique.

Officiers de terre.

De Moncourier, capitaine de la Sarre.
D'Aiguisy, lieutenant d'Enghien.
115 hommes d'équipage.

Officiers blessés.

D'Aymard, capitaine de vaisseau.
Dumaitz de Goimpy, *idem*.
Dupas de la Mancelìere, lieutenant de vaisseau.
Hurault de la Ville-Luisant, *idem*.
Lambour, enseigne de vaisseau.
De Rieux, *idem*.
De Chambelle, *idem*.
Chevalier de Dienne, officier auxiliaire.
Ogier, *idem*.
Du Cellier, *idem*.
Vaillant, *idem*.

Kersalaun.
Du Buisson d'Ombret, général de la Martinique.
De Bérulle, général de la Martinique.
De Chaumareix, *idem.*

OFFICIERS DE TERRE.

La Folie, capitaine au régiment de Poitou.
De Kerhouarts, lieutenant d'Auxerrois.
De Beaulieu, officier de la Martinique.
610 hommes d'équipage.

LE 27 AVRIL 1780.

La Mignone, frégate française, de 26 canons, commandée par M. le chevalier d'Entrecasteaux, capitaine de vaisseau, combat et éloigne deux cutters ennemis qui cherchaient à intercepter, aux approches de Smyrne, un convoi qu'elle avait sous son escorte.

LE 30 AVRIL.

Le capitaine Royer, commandant la frégate corsaire le Rohan-Soubise, de 28 canons, et en ayant deux autres de pareille force sous ses ordres, rencontra, le 30 février, à la hauteur du cap Flamborough,

une flotte anglaise à laquelle il donna chasse; au même instant, il vit arriver sur lui quatre frégates de 30 à 36 canons chacune, et malgré l'infériorité de ses forces, n'hésita pas de les attaquer. Il se présenta devant celle qui était la plus avancée, et lui fit essuyer, à la demi-portée du canon, un feu si vif, qu'elle était en déroute et sur le point d'amener, lorsque les trois autres frégates arrivèrent pour la secourir. Le capitaine Royer reçut alors toutes leurs bordées, et y riposta, avec la plus grande audace, secondé par les frégates le Robecq et le Calonne. Ces trois bâtiments combattirent ensemble, avec tant de vigueur et d'acharnement, que les ennemis maltraités et fatigués de leur défense opiniâtre, furent obligés de les abandonner. Le capitaine Royer reçut, dans cette action, une balle de pierrier, qui lui fracassa la cuisse, et ce brave homme ne survécut pas à son brillant combat.

LE 15 MAI 1780.

Second combat de l'armée navale aux ordres du comte de Guichen, lieutenant-général, contre l'amiral Rodney.

Depuis la journée du 17 avril, l'armée du

roi s'était accrue de cinq frégates de 32 canons, et d'une corvette. Cette escadre légère précédait l'armée du roi, qui faisait route pour se trouver le 8 mai, à la pointe du jour, à l'ouvert du canal de Sainte-Lucie. L'intention du comte de Guichen était de passer par ce canal, et de prendre poste au gros Islet; mais dans la même journée, on découvrit l'armée ennemie qui y était déjà mouillée. Alors le général français renonça à son projet, et se disposa à combattre. L'armée du roi louvoya devant les ennemis, pour les engager à sortir du canal, et leur livrer combat; mais l'amiral Rodney ne s'y décida pas. Le général français, jugeant qu'il ne pourrait pas l'y déterminer, fit arriver l'armée du roi sur l'escadre anglaise, et la poursuivit, vent arrière, pendant trois jours. Les armées se trouvaient alors dans le sud de Sainte-Lucie.

Le comte de Guichen prit la bordée du nord avec les vents à l'est; mais ils tombèrent les jours suivants au sud-est, et sud-sud-est. Ce changement donna à l'ennemi l'avantage du vent, sans lequel il paraissait bien déterminé à ne pas accepter le combat.

Cette position ayant porté, le 15, l'avant-garde ennemie au vent de l'avant-garde

française, que commandait le comte de Sades, chef d'escadre, le feu commença dans cette partie. Le comte de Guichen laissa l'action s'engager, et quoique la nuit s'approchât, il fit virer de bord à son armée, dans la vue de couper l'avant-garde ennemie ou au moins de la faire plier. Cette manœuvre réussit, et une partie des deux armées combattit à bord opposé.

L'action n'ayant commencé qu'à sept heures du soir, il était trop tard lorsque les vaisseaux qui étaient engagés, ne furent plus à portée de combattre, pour faire revirer l'armée. La proximité des deux lignes rendait cette manœuvre trop délicate, par la confusion qui pouvait en être la suite, pour que ni l'une ni l'autre des deux armées dût s'y exposer.

Nous eûmes dans cette journée deux officiers tués, ainsi que 14 hommes d'équipage.

MM. Keroulas de Cohars, et d'Aymar, capitaines de vaisseaux, furent blessés, six autres officiers, et 62 hommes d'équipage eurent le même sort.

SECOND

SECOND COMBAT DE M. LE COMTE DE GUICHEN, RENDU LE 15 MAI 1780.

L'armée française était composée des mêmes vaisseaux et dans le même ordre qu'au premier combat de M. le comte de Guichen, du 17 avril. (Voy. pag. 122.)

Il y avait de plus cinq frégates de 32 canons.

OFFICIERS TUÉS.

Vassal, officier auxiliaire.
Sarrazin, capitaine au régiment de Touraine.
14 hommes d'équipage.

OFFICIERS BLESSÉS.

Keroulas de Cohars, capitaine de vaisseau.
D'Aymar, *idem.*
Vassal, lieutenant de vaisseau.
Blois de la Calande, enseigne de vaisseau.
Colomb, officier auxiliaire.
Brummer, officier suédois.

De la Balme, aide de camp de M. de Bouillé.
De la Grande-Seigne, officier au régiment d'Enghien.
62 hommes d'équipage.

Le 19 Mai 1780.

Troisième combat de l'armée aux ordres de M. le comte de Guichen.

Depuis la journée du 15, le comte de Guichen fut toujours à portée d'observer les mouvements de l'armée ennemie. Il continua la bordée du nord pour s'élever au vent de la Martinique, et s'entretint sur ce bord jusqu'au 19 mai.

Ce jour, au matin, les anglais restaient au sud-ouest quart d'ouest, et à environ quatre à cinq lieues de distance dans les eaux de notre armée. Ils parurent alors vouloir gagner le vent et vinrent à toutes voiles. L'armée du roi n'en augmenta pas, pour leur donner l'espoir de passer au vent, et les laisser ainsi s'engager, puisqu'ils évitaient constamment de combattre sous le vent.

A deux heures et demie, le comte de Guichen, voyant que les ennemis ne pouvaient plus refuser le combat qu'en pliant tout à

fait, ordonna aux vaisseaux de la tête de gouverner de manière à passer de l'avant du chef de la ligne anglaise, de porter leurs efforts sur l'avant-garde et d'engager le combat. A trois heures et demie, le feu commença entre les deux chefs de file, les anglais étant forcés d'arriver et de passer sous le vent. L'action devint successivement générale entre les deux lignes à bords opposés; mais à quatre heures et demie, les vaisseaux de tête de la ligne française ayant beaucoup largué pour combattre de plus près, et les autres ayant suivi dans les eaux des premiers, le général fit signal de se rallier en tenant le vent, afin qu'en revirant tous ensemble, la ligne se trouvât formée au vent des ennemis, s'ils avaient le projet de revirer sur notre arrière-garde.

A quatre heures trois quarts, plusieurs vaisseaux anglais ayant reviré et venant à toutes voiles sur les derniers vaisseaux de la ligne française, qui combattaient encore, le comte de Guichen fit revirer l'escadre blanche, tout à-la-fois, vent devant. Il fit ensuite le même signal à l'escadre bleue, et laissa continuer la route à l'escadre blanche et bleue, dont les derniers vaisseaux étaient encore engagés

9.

dans l'action. Ce mouvement fut à peine exécuté par l'escadre blanche, que les anglais, qui venaient au nombre de neuf vaisseaux, revirèrent aussi-tôt de bord et se rallièrent à leurs escadres.

A cinq heures et demie, l'armée du roi se présenta de nouveau dans le meilleur ordre, et les ennemis, en se repliant sur leurs vaisseaux de dessous le vent, se remirent à la fin en bataille.

Les deux armées se trouvèrent à six heures un quart rangées sur deux lignes à-peu-près paralèlles, à la distance de deux portées de canon; mais la nuit vint, les anglais, suivant leur usage, en profitèrent pour courir largue, et le 20, au point du jour, ils étaient à deux lieues sous le vent. Ils continuèrent à s'éloigner, et à trois heures et demie après-midi, on ne les appercevait plus que du haut des mâts. Le 21 mai, ils étaient totalement perdus de vue, et le comte de Guichen, jugeant qu'ils s'étaient retirés à la Barbade ou à Sainte-Lucie, fit route pour la Martinique.

L'avant-garde des ennemis a paru fort maltraitée. Des avis venus de Sainte-Lucie ont appris que quatre vaisseaux y étaient arrivés dans un délabrement complet, et

qu'un autre était absolument hors de service; le reste de l'armée anglaise s'est retiré à la Barbade. Celle du roi a mouillé le 22 au Fort-Royal.

M. de Guichen, lieutenant de vaisseau, fils du général, perdit la vie dans cette action, ainsi que M. de Douville, officier des troupes de terre, et 29 hommes d'équipage.

Quatre officiers, un garde de la marine, et 168 matelots ou soldats furent blessés.

TROISIÈME COMBAT DE M. LE COMTE DE GUICHEN, RENDU LE 19 MAI 1780.

L'armée française était la même qu'au premier combat, rendu par le comte de Guichen, le 17 avril.

Il y avait de plus cinq frégates. (Voyez pag. 122.)

Nota. Le commandement du Saint-Michel

était passé de M. D'Aymar à M. de Santo-Dominguo.

Officiers tués.

De Guichen, lieutenant de vaisseau, fils du général.

De Douville, lieutenant au régiment d'Armagnac.

29 hommes d'équipage.

Officiers blessés.

Bernard de Vigier, garde marine.

De Kerhue, capitaine au régiment de Viennois.

De Vosselle, *idem.*

De Malleville, capitaine d'Enghien.

D'Audiffredy, sous-lieutenant de la Martinique.

143 hommes d'équipage.

Le 2 Juin 1780.

L'Officieuse, flûte particulière de 26 canons, a combattu vaillamment pendant deux heures sous le commandement du sieur Fautrel,

officier auxiliaire, contre un corsaire anglais de 28 canons, qu'elle a éloigné.

Le ... Juin 1780.

M. de Bavre, capitaine de vaisseau, commandant la frégate française la Gloire, ayant sous ses ordres le cutter le Hussard, commandé par M. le chevalier de Langle, s'empare, près Ouessant, d'un cutter anglais de 12 canons et 8 pierriers.

Le 7 Juin.

Combat de l'Hermionne, frégate de 26 canons, commandée par M. le comte de la Touche, lieutenant de vaisseau, contre la frégate anglaise l'Iris, de 32 canons.

Le comte de la Touche, lieutenant de vaisseau, commandant l'Hermionne, appareilla le 30 mai du port de Boston, et M. le chevalier de la Luzerne lui ayant dit qu'il était maître de différer jusqu'au 20 de juin de se rendre dans la Delaware, il résolut d'établir une croisière de quelques semaines sur Long-Island et à l'entrée de Newyork, dans l'intention d'intercepter les bâtiments destinés

pour cette place, venants d'Europe ou de la Caroline du sud. Il s'était déjà emparé d'un brigantin et d'un bateau chargé de sel, lorsque dans la journée du 7 juin, se trouvant à cinq lieues dans le sud quart sud-est de la pointe Montuk de Long-Island, les vents de la partie du sud-ouest bon frais, il eut connaissance de quatre voiles au vent à lui. La principale était la frégate l'Iris, de 32 canons; un sloop de guerre, un schooner et un senaut formaient les trois autres. Le comte de la Touche, après avoir fait toutes ses dispositions pour le combat, vira sur la frégate ennemie qui arriva en dépendant, pour lui éviter la moitié du chemin. Les deux frégates se trouvant alors par le travers l'une de l'autre, hissèrent chacune leur pavillon, et l'Hermionne assura le sien par toute sa bordée de tribord qu'elle envoya à l'Iris en la dépassant. Elle ne riposta que par quelques coups de canon, ce qui fit juger au comte de la Touche que le dessein du capitaine anglais était d'arriver pour lui envoyer alors toute sa bordée; il manœuvra pour s'y opposer et se remettre par son travers. Dès que les deux frégates furent dans cette position, et à demi-portée de fusil l'une de l'autre, le feu devint très-vif des deux

côtés. Le commandant de l'Hermionne s'apperçut, après une demi-heure de combat, que celui de l'Iris cherchait à se laisser culer, afin de le prendre par la hanche. La supériorité de la marche de l'Hermionne et son dégrayement donnèrent à la frégate ennemie des facilités pour exécuter ce mouvement; mais le comte de la Touche parvint à se mettre à portée de la battre avec tous ses canons de l'avant à l'arrière, tandis qu'elle le battait de l'arrière à l'avant. On continua le feu dans cette position, avec la plus grande chaleur, pendant l'espace d'une heure; mais l'Hermionne surpassant, par la vivacité du sien, la frégate anglaise, elle profita du moment où elle était dépassée, mit son petit hunier à culer et tint le vent. Le comte de la Touche était trop maltraité dans son gréement pour pouvoir la suivre ; il se rabattit sur le schooner qu'elle avait en sa compagnie, et mit toutes les voiles qui lui restaient pour l'atteindre ; il le poursuivit à la vue de l'Iris , trop maltraitée pour le défendre , jusque sous la pointe Montuk. Alors n'ayant plus six brasses d'eau, et craignant de compromettre la frégate du roi, il fut forcé de l'abandonner.

La durée totale du combat fut d'une heure et demie ; mais il fut si chaud, que l'Hermionne eut dix hommes tués raides, et 37 de blessés. La perte de l'ennemi a dû être plus considérable, le comte de la Touche ayant fait diriger tous ses coups dans le corps du bâtiment. M. de la Villemarais, officier auxiliaire, eut la cuisse fracassée à côté de lui, et il fut blessé lui-même au milieu du combat, par une balle, au bras gauche.

LE 7 JUIN 1780.

Combat de la Levrette, cutter français, de 18 canons de 6, contre un cutter ennemi, de 20 canons de 9.

M. le chevalier de la Bourdonnaye, lieutenant de vaisseau, commandant la Levrette, et étant parti du Férol, le 5 juin, pour aller reconnaître des bâtiments anglais qui bloquaient un convoi espagnol, au port Saint-Andève, fit arriver sur un cutter ennemi qu'il apperçut à sept heures du matin, dans le sud-est. Ce bâtiment venant à sa rencontre, il le joignit bientôt. L'action s'engagea entre eux à huit heures. Les premières volées des français dégréèrent l'ennemi, et le chevalier

de la Bourdonnaye en profita pour le canonner, par sa hanche, pendant près d'une heure. Il parvint cependant à se régréer : alors la Levrette manœuvra pour gagner son travers et le combattre de nouveau ; mais quoique l'artillerie de l'anglais fût plus forte et plus nombreuse que la nôtre, il profita, pour nous échapper, de la supériorité de marche qu'il avait sur nous.

Il y eut quatre hommes tués et 14 blessés à bord de la Levrette.

Le 13 Juin 1780.

Les frégates françaises la Magicienne et l'Etourdie, commandées par MM. de la Bouchetierre et de Blachon, lieutenants de vaisseaux, rencontrèrent, à dix heures du matin, en sortant de Belle-Ile, le corsaire la Vengeance, de Liverpool, portant 22 canons, qui leur donna chasse, les prenant pour des bâtiments marchands. Il reconnut son erreur trop tard pour pouvoir se sauver, et ne se rendit qu'après s'être bravement défendu pendant une demi-heure.

Le 14 Juin 1780.

La frégate française la Vénus, de 26 canons, commandée par M. de Gouzillon Belizal, s'empare, en atterrant à Groix, d'un corsaire de Liverpool, de 16 canons, nommé le lord Amherst.

Le 15 Juin.

Le Stanislas, navire particulier, de 24 canons, commandé par le sieur Motard, lieutenant de frégate, rencontre, à la hauteur d'Ostende, une frégate ennemie, de 36 canons, et lui livre le combat avec tant de vigueur et de fermeté, qu'il la force à s'éloigner.

Le 26 Juin.

Prise du cutter français le Sans-Pareil, par un vaisseau et deux frégates anglaises.

M. le marquis de Bouillé avait expédié le 23 juin, le cutter le Sans-Pareil, commandé par le chevalier de Sercey, lieutenant de vaisseau, pour aller joindre M. de la Motte-Piquet à Saint-Domingue. Il fut rencontré et chassé dans la journée du 26, par le vaisseau le Phénix, de 52 canons, et les frégates le

Lowestowe et la Pomone, de 32 canons. Le chevalier de Sercey fit jeter, pour leur échapper, ses canons à la mer; mais malgré cette ressource, il fut joint par les ennemis, qui le dégréèrent et le prirent.

Le ... Juin 1780.

La frégate française l'Aimable, commandée par M. le chevalier de Suzannet, s'est emparée d'un corsaire ennemi, de 16 canons.

Le 5 Juillet.

Prise de la Capricieuse, frégate française, de 26 canons, par deux frégates ennemies.

La frégate la Capricieuse, commandée par M. le Breton de Ranzanne, lieutenant de vaisseau, étant, le 4 juillet, par les 44 degrés de latitude, et 9 degrés de longitude, méridien de Paris, eut connaissance de deux bâtiments, au point du jour. On soupçonna que c'étaient deux frégates; mais le calme qui régna pendant toute la journée, empêcha de s'en assurer. Ce ne fut que vers les dix heures du soir, qu'à la faveur d'un petit vent qui s'éleva et rapprocha ces deux bâtiments de la Capricieuse, on reconnut les deux frégates

anglaises, la Prudente, de 28 canons, et la Licorne, de 26. M. de Ranzanne engagea le combat à onze heures et demie, avec la Prudente. Une grande heure après, au moment où on était le plus acharné, la Licorne arriva sur la Capricieuse, la canonna par la hanche, et lui fit le plus grand mal. On redoubla de zèle et de courage à bord de la Capricieuse, et cètte frégate se battant bord à bord avec la Prudente, se vengeait sur elle du mal que lui faisait son autre ennemie. Déjà quatre heures de ce combat terrible s'étaient écoulées, et l'ennemi, malgré ses forces, ne pouvait encore se vanter d'aucun avantage, lorsque M. de Ranzanne et M. de Chapelle-Fontaine, son second, perdirent la vie. La frégate du roi fut alors commandée par M. de Cherval, lieutenant de frégate, qui, secondé par un équipage aussi brave que les officiers qu'il venait de perdre, et voulant venger leur mort, continua le feu avec encore plus de fureur. Enfin, tous les mâts étant criblés et prêts à tomber, la frégate percée à l'eau, de treize boulets, les canons, presque tous démontés, et la moitié des français tués ou blessés, le chevalier de Cherval fut forcé de faire amener le pavillon; mais

il reçut, avant de rendre la frégate du roi aux ennemis, trois blessures, dont une dangereuse. Ils ne recueillirent aucun profit de cette sanglante victoire. La Capricieuse était en si mauvais état, qu'ils se hâtèrent d'en tirer les français, et à peine cette frégate fut-elle abandonnée, qu'elle devint la proie des flammes.

Le 5 Juillet 1780.

Prise de la corvette française le Hussard, par le vaisseau le Nonsuch, de 64 canons.

Cette corvette, commandée par M. le chevalier de Langle, lieutenant de vaisseau, se trouvant, le 5 juillet au matin, à deux lieues et demie dans le nord-ouest d'Ouessant, apperçut un vaisseau anglais à deux batteries, qui faisait des efforts pour arriver sur elle. La corvette exécuta différentes manœuvres pour lui échapper, et s'en était déjà sensiblement éloignée, à l'aide de ses avirons; mais le vent ayant fraîchi, ne lui permit plus d'en faire usage. L'ennemi l'approcha à la portée du pistolet, et lui ayant déjà envoyé quelques boulets, se préparait à la combattre plus sérieusement, lorsque le chevalier de Langle,

voyant que la résistance était inutile, amena son pavillon devant le Nonsuch, de 64 canons, commandé par sir Jean Wallace.

Le 11 Juillet 1780.

Prise de la corvette la Perle, de 18 canons de six, par un vaisseau ennemi de 64 canons.

La corvette française, la Perle, commandée par le chevalier du Breignou, lieutenant de vaisseau, ayant été jointe, après une chasse de cinq heures, par le vaisseau de guerre anglais le Rommney, qui réunissait à l'avantage que sa force lui donnait sur elle, celui d'être un des meilleurs voiliers de l'Angleterre, se rendit après lui avoir envoyé une bordée, pour l'honneur du pavillon.

Le 16 Juillet.

Prise de la frégate francaise la Belle-Poule, de 26 canons, par le vaisseau le Nonsuch, de 64 canons.

Le 15 juillet, à cinq heures de l'après-midi, la corvette le Rossignol, commandée par le chevalier d'Orléans, se trouvant avec la

la frégate la Belle-Poule, qu'elle accompagnait, à quatre lieues de distance du Croisic, dans le sud-sud-ouest, apperçut un vaisseau de guerre ennemi, de 70 à 72 canons, et fit aussi-tôt signal de forces supérieures au chevalier de Kergariou, lieutenant de vaisseau, commandant la Belle-Poule, qui lui donna l'ordre de prendre chasse, et de se réfugier dans le premier port.

A six heures, le vaisseau ennemi que la Belle-Poule appercevait alors elle-même bien distinctement, arrivait sur elle, n'en était déjà plus qu'à trois lieues de distance, et l'approchait sensiblement.

Le chevalier de Kergariou s'appercevant que ce bâtiment avait une supériorité de marche décidée sur sa frégate, fit jeter le bastingage à la mer, et tout ce qui pouvait en alléger le poids. Toutes ses tentatives furent inutiles; à onze heures et demie du soir, le bâtiment chasseur le joignit à portée de canon, et tira sur lui un coup de chasse. Le capitaine français en essuya encore un autre, avant de riposter; mais à onze heures quarante minutes, il donna ordre de tirer des canons de retraite haut et bas, et de se tenir prêt à envoyer la bordée de la batterie

et des gaillards, aussi-tôt que l'on trouverait un moment favorable, ce qui a été exécuté avec beaucoup de succès. Trois volées bien dirigées, et envoyées à l'ennemi avec la plus grande promptitude, l'obligèrent, en le dégréant, à culer un instant. Ce fut alors qu'en se rapprochant il fit jouer une mousqueterie très-forte, et d'autant plus dangereuse pour la frégate du roi, que son bastingage ayant été jeté à la mer, il y eut bientôt une grande partie de l'équipage hors de combat.

L'ennemi manœuvrait cependant pour se remettre par notre travers, et dès qu'il y fut parvenu, il nous envoya plusieurs volées qui désemparèrent totalement la frégate, et la mirent hors d'état de faire aucune manœuvre.

Le chevalier de Kergariou prit alors le parti d'envoyer à la batterie tout ce qui restait de monde sur les gaillards. Malgré la position cruelle dans laquelle se trouvait la Belle-Poule, l'équipage continua à montrer autant d'audace que de fermeté, et lorsque le capitaine leur répétait, pour entretenir leur ardeur, *courage, enfants, courage*, ils lui répondaient en redoublant de zèle, et par des cris de *vive le roi!*

Le chevalier de Kergariou s'applaudissait de se voir si bien secondé, quand il fut blessé mortellement; il était alors deux heures un quart, il voulait mourir sur le gaillard, mais on crut devoir le transporter au poste du chirurgien, où il expira un moment après.

M. de la Motte-Tabourel, officier auxiliaire, prit alors le commandement de la frégate. Les français étaient plus acharnés que jamais, et voulaient tous périr les armes à la main. L'ennemi de son côté, irrité de leur vaine résistance, redoublait son feu, et ne tirait plus qu'à couler bas; il les en écrasa encore pendant trois quarts d'heure, et ils continuaient à le soutenir.

Tout-à-coup ces cris redoublés s'élevèrent de la cale, *nous coulons bas*, *nous coulons bas*. Les chirurgiens, et ceux des blessés qui l'étaient le moins, étaient déjà remontés dans l'entrepont et dans la batterie, l'eau entrait à flots; il y en avait six pieds dans la cale, lorsque M. de la Motte-Tabourel, guidé par l'humanité, ne voulant pas sacrifier plus long-temps la vie des braves gens qui existaient encore à bord de la Belle-Poule, rendit aux ennemis la frégate qu'ils avaient si vaillamment défendue.

Le sieur Hurault de la Ville-Luisant, garde du pavillon, fut tué dans ce combat.

Tous les officiers qui y furent blessés, ou ne quittèrent point leur poste, ou le reprirent après s'être fait mettre un premier appareil.

Vingt-un hommes de l'équipage, tant matelots que soldats, y perdirent la vie; il y en eut 3) de blessés. M. de la Motte-Tabourel avait été de ce nombre dès le commencement du combat.

Le 19 Juillet 1780.

Combatde la frégate française la Nymphe, de 26 canons, contre le vaisseau le Bienfaisant, de 64.

Le chevalier du Rumain, lieutenant de vaisseau, commandant la Nymphe, appareilla le 18 juillet, de la rade de Bertheaume, pour reconnaître des voiles que la côte avait signalées. Il joignit, à six heures du soir, un bâtiment hollandais, qui lui rapporta qu'il avait été visité dans la même journée par un corsaire anglais, de 24 canons. On voyait alors un vaisseau du haut des mâts, qui fut jugé à sa manœuvre être le bâtiment désigné.

Ce bâtiment se rapprocha beaucoup de la Nymphe pendant son colloque avec le hollandais. Le chevalier du Rumain ne voulant pas avoir l'air de s'en occuper, attendit la nuit pour se couvrir de voiles et le chasser; il courut différents bords dans la nuit pour lui gagner au vent, et à 2 heures et demie du matin il fit porter sur ce bâtiment qui avait mis au même bord que lui et qui paraissait vouloir l'éviter. Il ne tarda pas à le joindre, et lui fit alors tirer un coup de canon des gaillards, en arborant son pavillon. Dans ce moment, le chevalier du Rumain commença à s'appercevoir que ce bâtiment qui avait aussi arboré le sien, était plus fort qu'il ne l'avait soupçonné, et bientôt il lui reconnut distinctement deux batteries. Il ordonna cependant de faire feu dessus; mais en même temps il tint le plus près du vent et fit de la voile pour s'éloigner. L'ennemi riposta sur-le-champ de ses deux batteries, et poursuivit la Nymphe en continuant toujours de faire feu sur elle; mais les bordées de cette derniere frégate furent assez bien dirigées pour l'obliger à ralentir sa poursuite. Le chevalier du Rumain en profita pour s'écarter, et au bout de trois quarts-d'heure il se mit hors de portée. Il fit ensuite

virer de bord, et porter, pour engager l'ennemi à se mettre dans ses eaux et à lui laisser libre l'entrée de l'Iroise. Cette manœuvre lui réussit, le vaisseau vira après lui, tint le vent, et lui laissa par-là les moyens de faire route pour Brest, où il mouilla à trois heures et demie après-midi.

Le 30 Juillet 1780.

Combat de la Montréal, frégate française de 26 canons, contre deux frégates et trois corsaires ennemis.

La frégate du roi la Montréal, commandée par M. de Vialis de Fontbelle, capitaine de vaisseau, escortant un convoi de six bâtiments destinés pour Alger, se trouvait le 30 juillet a cinq heures et demie du matin, entre la tour de Cachique et le cap Caxine, à la distance de quatre lieues, lorsqu'elle apperçut de l'arrière au vent quatre bâtiments qui lui donnaient chasse. Elle tenait alors le plus près du vent qui soufflait de l'est-nord-est, et courait la bordée à terre, avec tout le convoi. M. de Vialis-Fontbelle lui fit aussitôt le signal de ralliement, et arriva sur

un des bâtiments chasseurs, qui dérivait beaucoup.

A six heures, il reconnut ces bâtiments pour ennemis, et en découvrit même un cinquième. Il fit alors signal à son convoi d'arriver, pour aller mouiller sous la tour de Cachique, dépendante de la régence d'Alger, afin de le mettre en sûreté sous la protection d'une puissance neutre.

La division anglaise, composée de deux frégates, deux brigantins portant flamme, et d'un petit corsaire, fit la même route que la frégate du roi, et continua la chasse toutes voiles dehors. Le vent, toujours de la même partie, nous manquait à mesure que nous approchions de la terre, tandis que les ennemis en avaient encore assez pour nous joindre. Dès qu'ils furent à portée de leurs canons, ils commencèrent à tirer sur un des bâtiments du convoi qui restait de l'arrière; celui-ci et les autres vinrent se placer entre la terre et la frégate du roi, à la faveur du peu d'air qui leur restait. Ils reçurent l'ordre d'y mouiller.

A six heures un quart, la Montréal se trouvant en calme plat et ayant de la peine à gouverner, les deux frégates ennemies la

canonnèrent par la hanche, et les deux brigantins par l'arrière, sans qu'elle pût leur riposter.

Peu de temps après, une risée de vent lui ayant permis de leur présenter le travers, elle leur envoya sa premiere bordée de stribord, ils étaient pour lors en ligne à la grande portée du fusil. Le feu devint très-vif de part et d'autre; mais M. de Vialis voyant que les deux brigantins voulaient enlever son convoi, tandis qu'il étoit occupé à combattre les deux frégates, se mit devant lui et laissa tomber l'ancre dans l'anse formée par le cap Caxine et la tour de Cachique, sans discontinuer son feu.

Dès le commencement de l'action, il avait été mortellement blessé; il ne put pas résister plus long-temps à ses douleurs, et succomba.

M. de la Porte Yssertieux, lieutenant de vaisseau, prit le commandement de la frégate; il continua de la défendre avec le même courage, et eut la satisfaction de voir que deux des bâtiments ennemis étaient très-maltraités.

A neuf heures et demie, les anglais prirent le bord au large, le combat cessa, et nous allions lever l'ancre pour prendre le meilleur

mouillage, lorsque les deux frégates revirèrent de bord, ce qui nous obligea de couper le cable, pour pouvoir accélérer notre manœuvre, et présenter le travers aux ennemis, s'ils revenaient à la charge; mais peu après ils revirèrent au large, au moment qu'on appercevait trois autres bâtiments de leur nation sur le cap Caxine, et à onze heures nous les perdîmes de vue.

La témérité avec laquelle ils nous avaient attaqués sur un territoire neutre ne fut suivie d'aucun succès, et les six bâtiments escortés par la frégate du roi mouillèrent sains et saufs dans la baye d'Alger.

Il y eut à bord de la Montréal quatre hommes qui moururent des suites de leurs blessures.

LE 9 AOUT 1780.

L'armée combinée de France et d'Espagne, aux ordres de D. Louis de Cordova, lieutenant-général, s'empare d'un convoi de 55 navires anglais.

Ce convoi, composé de 64 bâtiments destinés pour l'Amérique, ou pour l'Inde, et tous richement chargés, se trouvait à la hauteur du cap Saint-Vincent, lorsque le 9 août

au point du jour, il se trouva environné des forces réunies de la France et de l'Espagne. Deux bâtiments furent les seuls qui s'échappèrent, et les 62 autres furent amarinés dans la journée. L'escadre légère de l'armée combinée, aux ordres du chevalier de Beausset, chef d'escadre français, poursuivit sans pouvoir les atteindre, trois bâtiments de guerre qui escortaient ce convoi, le Ramillies, de 74 canons, et les frégates la Thétis et le Southampton, de 36. Le chevalier de Beausset ne chassa ni avec activité, ni avec opiniâtreté.

Le nombre des prisonniers anglais s'est monté à 3,144.

Le 10 Aout 1780.

Prise de la frégate française la Nymphe, de 32 canons, par la frégate la Flore, de 44 canons.

La frégate la Nymphe, commandée par M. le chevalier du Rumain, capitaine de vaisseau, se trouvant le 10 août, à quatre heures et demie après-midi, à quatre lieues environ dans l'ouest-sud-ouest de l'île d'Ouessant, apperçut une voile au vent qui portait sur elle. On ne tarda pas à reconnaître que

c'était une frégate anglaise, et le chevalier du Rumain fit carguer ses basses voiles pour l'attendre et lui livrer combat. L'action s'engagea à six heures moins un quart. Une demi-heure après, le chevalier du Rumain, atteint de quatre balles de fusil, perdit la vie.

Un instant après les deux frégates s'abordèrent. M. Penandref de Keranstret, enseigne de vaisseau, qui succédait à M. du Rumain, dans le commandement de la frégate, ordonna de sauter à bord, y sauta lui-même et fut tué. M. du Couedic, autre enseigne de vaisseau, fut écrasé entre les deux bâtiments; M. Taillard, lieutenant de frégate, qui combattait sur le passe-avant de la frégate ennemie, fut frappé d'un coup de hache d'armes à la tête, d'une balle de pistolet à l'épaule, et tomba sur un canon entre les deux frégates. Il eut le courage et la force de se relever, et il se traînait sur le passe-avant de la Nymphe, pour y rallier l'équipage, dont il était devenu le commandant, lorsqu'une nouvelle blessure le renversa et lui fit perdre toute connaissance.

M. de la Fond et Courson de Villehelio, officiers auxiliaires, reçurent aussi plusieurs blessures, et furent mis hors de combat.

M. Dudrezit, garde de la marine, eut le genou fracassé.

Ce qui restait de l'équipage, après s'être si bravement défendu, se voyant environné de morts et de mourants, et sans nulle espèce d'espoir, mit bas les armes.

Lorsque MM. de Taillard et de Villehelio reprirent leurs sens, ils eurent la douleur d'apprendre que la Nymphe était au pouvoir du capitaine Williams, commandant la frégate anglaise, la Flora, de 44 canons.

Le feu prit deux fois à bord de la Nymphe, et fit sauter une caisse de cartouches. Il y eut sur cette frégate 55 hommes tués et 70 blessés.

Le 13 Aout 1780.

Prise du vaisseau particulier le Comte d'Artois, de 64 canons, par deux vaisseaux de ligne ennemis.

Le vaisseau le Comte d'Artois, commandé par le chevalier de Closnard, lieutenant de vaisseau, se trouva le 13 août, au point du jour, au milieu d'une flotte anglaise, composée de près de 100 voiles; il en fit amener deux, et se préparait à leur demander des

renseignements sur les bâtiments qui les escortaient, lorsqu'il vit venir à lui deux vaisseaux à deux batteries. Cette découverte l'obligea à abandonner les deux bâtiments qui s'étaient rendus, et à prendre chasse.

A sept heures du matin, il s'apperçut qu'il était gagné d'une manière sensible, par ces vaisseaux fins voiliers et doublés en cuivre. Voyant qu'il ne lui restait d'autre ressource que celle de combattre, le chevalier de Closnard se proposa d'aborder le plus gros des bâtiments ennemis, qui se nommait le Bienfaisant, et portait 74 canons. Il manœuvra pour exécuter ce projet, mais le capitaine anglais sut pénétrer son dessein et s'y opposer.

Les deux vaisseaux se trouvèrent alors dans les eaux l'un de l'autre; le chevalier de Closnard poursuivait l'ennemi qui forçait de voiles pour l'éviter. Dans cette position, les deux bâtiments ne pouvant faire aucun usage de leurs canons, le combat s'engagea à la mousqueterie. L'action continua de la sorte pendant près d'une demi-heure, mais bientôt l'autre vaisseau anglais le Charon, de 52 canons, fut à portée de canonner le Comte d'Artois. Les ennemis le mirent alors entre

deux feux, et tandis qu'il se battait avec l'un par son travers, l'autre le tenait en hanche et l'enfilait par ses bordées.

Enfin, après avoir soutenu pendant deux heures un quart, avec toute la vigueur et toute la fermeté possibles, ce combat inégal, le commandant du Comte d'Artois voyant qu'il était entièrement désemparé, et que les frégates la Licorne et le Hussard de 32 et 28 canons, venaient encore ajouter à la supériorité de ses ennemis, leur rendit son vaisseau, et fit amener son pavillon.

Il perdit 21 hommes dans ce combat, et en eut 31 de blessés.

LE 14 SEPTEMBRE 1780.

Le cutter français, le Serpent, de 18 canons, commandé par M. Amé de la Laune, lieutenant de vaiseau, s'empare, en croisant sur la Jamaïque, du corsaire le Rodney de 14 canons.

LE . . . . SEPTEMBRE.

La frégate française la Galathée, commandée par M. Hoquart de Saint-Michel, lieutenant de vaisseau, s'empare en croisant

à 40 lieues du Férol ; d'un cutter anglais, de 24 canons de 9, qu'elle y a conduit.

LE 20 SEPTEMBRE 1780.

La frégate française, la Cybèle, de 26 canons, commandée par M. le baron de Clugny, lieutenant de vaisseau, ayant sous son convoi 18 bâtiments de commerce, a combattu et éloigné sept corsaires ennemis.

LE 25 SEPTEMBRE.

Le cutter français le Serpent, de 18 canons, commandé par M. Amé de la Laune, lieutenant de vaisseau, s'empare, en revenant de sa croisiere sur la Jamaïque, à Saint-Domingue, après une chasse de six heures et un combat très-vif, du brick anglais la Levrette, de 14 canons.

Le capitaine de ce brick a été tué. M. Amé de la Laune fut grièvement blessé.

LE .... SEPTEMBRE.

Dans le courant de ce mois, ou à la fin du précédent, l'escadre française, commandée par le chevalier de Monteil, s'est emparée de

l'Unicorn, frégate de 28 canons, et du Gayton, de 18.

Le 3 Octobre 1780.

La frégate française, l'Iphigénie, commandée par le comte de Kersaint, capitaine de vaisseau, expédiée le 25 septembre de la Martinique par M. le marquis de Bouillé, pour apporter des dépêches en France, étant le 3 octobre par 24 degrés 45 minutes de latitude, et 61 degrés 40 minutes de longitude, méridien de Paris, eut connaissance de 21 bâtiments qu'elle jugea être l'escadre aux ordres de l'amiral Rodney. Elle fut chassée par plusieurs bâtiments de cette escadre, mais elle ne fut jointe que par une frégate que M. de Kersaint combattit à plusieurs reprises avec tant d'avantage, qu'il s'en serait certainement emparé, si elle n'eût profité d'un instant où le manque de quelques manœuvres arrêta les évolutions de l'Iphigénie pour s'éloigner de dessous son feu.

L'action avait duré deux heures, presque toujours à la portée du pistolet. Il y eut à bord de la frégate française cinq hommes tués et six blessés, dont deux très-dangereusement.

Le 6 Octobre 1780.

Les felouqnes du roi la Légère et le Tartare, commandées par les sieurs Mauric et Martin, n'ayant que 4 canons chacune, ont combattu avec la plus grande fermeté près d'Antibes, un corsaire anglais nommé le général Murray, portant 18 canons, qui désolait le commerce de la côte, et qu'elles n'ont abandonné que lorsque l'une d'elles fut sur le point de couler bas d'eau.

Le sieur Mauric fut blessé dans cette occasion. Les deux felouques françaises ont eu 4 hommes qui ont reçu des blessures dangereuses, et en ont perdu un autre.

Le .... Octobre.

Les frégates françaises l'Aimable et la Diligente, commandées par MM. le chevalier de Suzannet et le vicomte de Mortemart, se sont emparées, en escortant un petit convoi de l'île d'Aix à Bayonne, des cutters l'Allert, le Tartare et le Jersey; le premier de 18, et les deux autres de 12 canons.

Le 19 Octobre 1780.

La frégate française la Sybile, portant 26 canons, commandée par M. Dufretay, capitaine de vaisseau, s'empare, sur Belle-Isle, du corsaire anglais le Triumph, de 14 canons et 6 pierriers.

Le 2 Novembre.

La corvette française le Sénégal, ayant 16 canons, commandée par le sieur Allary, lieutenant de frégate, est prise par le sloop ennemi le Zéphir.

Le 17 Décembre.

Expédition tentée sans succès par les Anglais contre l'île de Saint-Vincent.

L'amiral Rodney étant arrivé de l'Amérique septentrionale avec environ 1500 hommes, prit un pareil nombre de troupes à Sainte-Lucie, et avec dix vaisseaux et quelques frégates, il crut pouvoir former une entreprise contre Saint-Vincent, où il mit à terre 4000 hommes, y compris 1000 hommes des troupes de la marine, commandés en

chef par le général Vaughan. Il débarqua toutes ses troupes dans la matinée du 16, et attaqua Saint-Vincent dans la nuit du 16 au 17; mais quoiqu'il n'y eût dans l'île que 800 hommes de troupes réglées et 300 hommes de milice, les Anglais furent repoussés avec perte et obligés de se rembarquer. M. de Blanchelandé, lieutenant-colonel du régiment de Viennois, qui depuis deux jours était venu prendre le commandement de l'île de Saint-Vincent, sut, par ses bonnes dispositions et sa présence d'esprit, conserver cette île aux français et en chasser les ennemis malgré leur force et leur nombre.

Le 17 Décembre 1780.

Le cutter le Chevreuil, commandé par le marquis de la Jaille, lieutenant de vaisseau, expédié de la Martinique en France par M. le marquis de Bouillé, est rencontré et pris par la frégate anglaise le Monsieur, et les 2 vaisseaux de ligne le Foudroyant et le Courageux.

Le 22 Décembre.

Une division composée de 4 bâtiments de

guerre anglais s'empare de la corvette française le Lys, commandée par le sieur de Fonteneau, officier auxiliaire.

ANNÉE 1781.

LE 4 JANVIER 1781.

Prise de la frégate française la Minerve, de 32 canons.

LA frégate Française la Minerve, de 32 canons, commandée par le chevalier de Grimouard, lieutenant de vaisseau, se trouvant le 4 janvier, à 14 dégrés dans l'ouest d'Ouessant, fut rencontrée par les vaisseaux ennemis le Courageux et le Vaillant, de 74 canons chacun, commandés par les lords Mulgrave et Goodal. La Minerve fut d'abord atteinte par le Courageux, qui la combattit pendant plus d'une heure souvent à la portée du pistolet.

Le Vaillant la joignit ensuite et lui envoya deux bordées. Le chevalier de Grimouard se trouvant alors dangéreusement blessé, la

moitié de son équipage étant hors de combat, ses canons démontés, la majeure partie de ses mâts à bas et le reste prêt à tomber, toutes ses manœuvres hachées et la cale se remplissant d'eau, il fut obligé de terminer, en amenant, un combat si inégal et qu'il avait soutenu avec tant de bravoure.

M. Andrieu de Saint-André, lieutenant de frégate, et de Nossey garde de la Marine, perdirent la vie en défendant la frégate du roi: 14 hommes de l'équipage eurent le même sort.

M. de Grimouard, trois autres officiers et 78 hommes de l'équipage furent blessés.

Le 5 Janvier 1781.

L'aviso français, le Bien-venu, commandé par le sieur Tuvache, lieutenant de frégate, est pris à la vue de Brest par le corsaire le Thamer, de 20 canons.

Le 6 Janvier.

Attaque de l'île de Jersey par le baron de Rullecourt à la tête de 500 hommes, de la légion de Luxembourg, (expédition particulière.)

Le baron de Rullecourt ayant abordé à l'île

de Jersey, le 6 janvier avec 500 hommes de la légion de Luxembourg, parvint à surprendre la ville de Saint-Helier, où il fit prisonnier le lieutenant-gouverneur Corbelt, qu'il obligea de signer une capitulation pour toute l'île et les troupes, qui devaient la défendre. Cette capitulation fut signifiée au capitaine Malcaster, commandant du fort, et au major Pierson, commandant les troupes, qui la rejètèrent. Pendant ce temps, les milices de l'île s'étant rassemblées sous les ordres de ces deux officiers, ils signifièrent à leur tour au baron de Rullecourt, qu'il eût à se rendre prisonnier lui-même, ou qu'ils l'attaqueraient sous 20 minutes. Le baron de Rullecourt s'y refusa, et bientôt le major de Pierson chargea dans la ville même ses imprudents ennemis, qui se défendirent avec autant de valeur que d'opiniâtreté, mais qui finirent par succomber au nombre : les habitants tiraient sur eux des fenêtres de leurs maisons. Le commandant français tomba mortellement blessé de trois coups de feu. Sa mort fut pour les anglais le signal de la victoire, et tous les soldats rassemblés sous les ordres du baron de Rullecourt furent faits prisonniers ou perdirent la vie.

LE 3 FÉVRIER 1781.

Les anglais s'emparent des îles hollandaises de Saint-Eustache, Saint-Martin et Saba.

Les ordres de la cour de Londres pour attaquer les possessions hollandaises, étant parvenus le 27 à l'amiral Rodney, il embarqua sur son escadre le 30 du même mois un corps de 5500 hommes de troupes tirées de Sainte-Lucie, et fit route pour Saint-Eustache. Avant de s'y rendre, il se présenta devant la Martinique avec les 16 vaisseaux, qu'il avait sous ses ordres, pour donner le change sur ses projets. Il laissa l'amiral Drake, avec 6 vaisseaux, et deux frégates devant le Fort-Royal, pour y observer les bâtiments français, qui y étaient mouillés, et se rendit avec le reste de son escadre à Saint-Eustache, où il mouilla le 3 février.

Il fit aussi-tôt sommer le gouverneur Graff, de se rendre et de le mettre en possession de l'île Saint-Eustache, et de ses dépendances. Le Hollandais ne fit aucune résistance, et Rodney devint maître de cette île, qui servant d'entrepôt au commerce des Français,

et des Américains, renfermait des richesses immenses.

Le général Vaughan, commandait les troupes de terre dans cette expédition.

Le 12 Février 1781.

La Duchesse de Chartres, Brick français, de 12 canons, commandé par M. de Gaston, lieutenant de vaisseau, est pris à la hauteur des Açores par le corsaire anglais le Seacomme, de 30 canons.

Trois jours après, ce Brick pillé et n'ayant plus aucun moyen de défense, fut rendu aux français. On les reprit de nouveau, le 11 mars, et on les conduisit en Irlande.

Le 19 Février.

Prise du vaisseau anglais le Romulus, de 44 canons.

Le capitaine Georges Gayton, commandant le vaisseau le Romulus, venait de Charlestown, et cherchait à entrer dans la baye de la Chesapeak, lorsqu'il fut reconnu, chassé et entouré par les bâtiments français, l'Eveillé, vaisseau de 64 canons, commandé par M. le

Gardeur de Tilly, capitaine de vaisseau, et les frégates la Gentille et la Surveillante, commandées par MM. de Villebrune et de Cillart, capitaines de vaisseau. Le commandant du Romulus, voyant qu'il ne pouvait échapper à cette division, se rendit, sans essayer de se défendre.

Le 2 Mars 1781.

Prise des colonies hollandaises de Démérary, Essequebo et Berbice, par les frégates anglaises la Surprise et la Barbade.

Le 3 Mars.

Le corsaire le Rohan-Soubise, de Dunkerque, capitaine Vanstabel, soutient le combat le plus vif et le plus opiniâtre, contre le corsaire ennemi, l'amiral Rodney, de 16 canons, le force à se rendre, et le trouve si maltraité, qu'il est obligé de l'incendier.

Le capitaine Vanstabel fut blessé à la gorge, dans le combat. Dès qu'on eut retiré deux balles qu'il y avait reçues, il remonta sur le pont, et continua de donner ses ordres.

Le 16 Mars 1781.

Combat rendu près la baye de la Chesapeak, par l'escadre française aux ordres de M. des Touches, capitaine de vaisseau, contre l'amiral Arbuthnot.

L'escadre du roi, commandée par M. des Touches, capitaine de vaisseau, composée de sept vaisseaux de ligne, du Romulus, de 44 canons, pris sur les anglais, et de la frégate l'Hermionne, appareilla de Newport, le 8 mars. M. des Touches y avait embarqué un corps de troupes d'environ mille hommes aux ordres du baron de Viomenil, maréchal de camp. Ces troupes étaient tirées de l'armée de M. le comte de Rochambeau, et l'escadre du roi les portait dans la baye de Chésapeak, où elles devaient se joindre à celles de l'armée continentale commandée par le marquis de la Fayette.

Le 16 mars, au point du jour, les vents étant de la partie du sud, l'horison embrumé, et l'escadre courant les amures à bâbord, on découvrit une frégate à deux portées de canon, au vent. Le général fit

d'abord signal de lui donner chasse; mais peu de temps après, plusieurs gros vaisseaux paraissant dans la brume, il ne douta pas que ce ne fût l'escadre anglaise, et rappela les chasseurs. Dans le même instant, les vents ayant passé au nord-est, il donna ordre à l'escadre de se former en bataille, les amures à bâbord. L'escadre anglaise restait alors à deux lieues environ dans le sud, et courait au même bord. A neuf heures, les vaisseaux français virèrent vent devant, par la contre-marche, et une demi-heure après, les ennemis firent la même manœuvre. M. des Touches voyant alors que le vent fraîchissait, et qu'il le rapprochait trop des écueils de la côte septentrionale de la Virginie, ordonna de virer vent arrière par la contre-marche. Il sentait dès-lors, que n'ayant pas devancé les anglais à la Chesapeak, le débarquement des troupes qu'il avait à bord de son escadre, ne pouvait avoir lieu, et sans éviter ni rechercher le combat, il manœuvrait pour conserver la gloire des armes du roi, sans compromettre les bâtiments qu'il avait sous ses ordres.

Les ennemis, qui réunissaient huit vaisseaux de ligne, une frégate de 44 canons,

et deux autres de 28 ou 32, encouragés par leur supériorité, et profitant de l'extrême avantage de marche qu'ils avaient sur nous, continuèrent à s'élever dans le vent, les amures à stribord, et faisant beaucoup de voiles.

A midi ils virèrent dans les eaux de l'escadre du roi, et à une heure leur avant-garde n'était plus qu'à une demi-lieue de la queue de la ligne française.

Le chevalier des Touches, craignant alors qu'en différant plus long-temps de combattre, ils ne fissent gloire de l'avoir fait fuir, se détermina à les attaquer lui-même, en arrivant par la contre-marche sur la tête de leur ligne, et les prolongeant à bord opposé.

Peu après une heure, le feu commença de part et d'autre. La tête de la ligne anglaise arriva, et l'avant-garde de l'escadre française fit le même mouvement pour la prolonger.

A 2 heures, le général voyant que la manœuvre des anglais ne lui permettait plus de prolonger leur ligne sous le vent, se détermina à faire revenir son escadre au plus près du vent, l'amure à bâbord, par un mouvement successif, ce qui la faisait défiler en entier sur la tête de la ligne ennemie. Cette

manœuvre eut un succés complet, et leur chef de file eut à peine essuyé le feu du cinquième de nos vaisseaux, qu'il arriva et se mis ous la protection d'une frégate.

Cependant la queue de l'escadre anglaise qui avait continué à tenir le vent en forçant de voiles, se trouva à portée de combattre l'arrière-garde française dans le mouvement qu'elle faisait en dépendant pour se remettre dans les eaux de la tête de la ligne. Le Conquérant, vaisseau de 74 canons, commandé par M. de la Grandiere, fut de tous les nôtres celui qui eut le plus à souffrir de cette manœuvre, parce qu'après avoir combattu l'avant-garde anglaise, il se retrouva encore sous le feu de leur corps de bataille.

A 2 heures trois quarts le feu ayant cessé de part et d'autre, les français se trouvant en avant et sous le vent des ennemis, le chevalier des Touches fit signal de rétablir l'ordre de bataille, les amures à bâbord, sans avoir égard au poste des vaisseaux; mais les anglais ne crurent pas devoir courir les risques d'un second engagement: à l'entrée de la nuit ils arrivèrent et continuèrent de courir au sud-est. Le lendemain on n'en eut aucune connaissance, et M. des Touches,

forcé, malgré le succès de son combat, de renoncer à l'objet de son expédition, fit voile pour Newport, afin d'y réparer ceux de ses vaisseaux qui avaient le plus souffert.

Le chevalier de Cheffontaine, capitaine de vaisseau en second sur le Conquérant, perdit la vie dans cette action. M. de Kergus, enseigne de vaisseau, et un autre officier, eurent le même sort.

80 hommes de l'équipage furent tués.

M. de Médine, capitaine de vaisseau, fut blessé; 6 autres officiers le furent aussi, et 120 matelots ou soldats.

Le 16 Mars 1781.

Prise de possession de l'île de Saint-Barthélemy aux Antilles par l'amiral Rodney et le général Vaughan.

COMBAT
RENDU PAR M. DES TOUCHES,
LE 16 MARS 1781.

Armée française.

Le Conquérant, 74 canons, de la Grandiere, capitaine de vaisseau.

Le Jason, 64 canons, Chadeau de la Clocheterie, *idem.*

L'Ardent, 64 canons, chevalier Bernard de Marrigny, *idem.*

Le duc de Bourgogne, 80 canons, chevalier des Touches, *idem.*

Le Neptune, 74 canons, de Médine, *idem.*

Le Romulus, 50 canons, de Villebrune, *id.*

L'Éveillé, 64 canons, chevalier Gardeur de Tilly, *idem.*

La Provence, 64 canons, chevalier de Lombard, *idem.*

L'Hermionne, 32 canons, le comte de la Touche, *idem.*

Officiers tués.

De Cheffontaine, capitaine de vaisseau.

De Kergus, lieutenant de vaisseau.
De Guezennec, officier auxiliaire.
80 hommes d'équipage.

Officiers blessés.

De Médine, capitaine de Vaisseau.
La Tranchade., enseigne de vaisseau.
Le Groing de la Romagere, *idem.*
Du Pas de Bellegarde, *idem.*
La Moisse, officier auxiliaire.
D'Aboville cadet, *idem.*
Dupuis, *idem.*
120 hommes d'équipage.

Le 21 Mars 1781.

Le brick français le Héros, de 12 canons, commandé par le chevalier de Coriolis, cpitaine de brûlot, s'empare du navire l'Union, et le conduit à Saint-Domingue.

Le 16 Avril.

Combat rendu dans la rade de Praya, île de Saint-Yago, par l'escadre française aux ordres du bailli de Suffren, capitaine de Vaisseau, contre le commodore Johnstone.

Le bailli de Suffren, ayant cinq vaisseaux et

et une frégate à ses ordres, était parti de Brest, pour aller se réunir dans l'Inde, à l'escadre commandée par M. d'Orves. Son projet était de relâcher à la rade de la Praya, île de Saint-Yago, l'une de celles du Cap-Verd; il apprit qu'il y avait été devancé par le commodore Johnstone, sorti des ports d'Angleterre avec une escadre à ses ordres, et qui allait aussi dans l'Inde, pour s'y rallier à l'escadre de l'amiral Hughes. Le bailli de Suffren prit aussi-tôt le parti de l'y attaquer. Le vaisseau le Héros, qu'il montait, alla mouiller sur la bouée de l'ennemi, et fut suivi par l'Annibal, commandé par M. de Tremigon, l'aîné, capitaine de vaisseau; l'Artésien, commandé par M. de Cardaillac, vint ensuite, et manqua le mouillage; mais il aborda deux bâtiments de la compagnie, dont il se rendit maître. Le Sphinx et le Vengeur, aux ordres du comte de Forbin et du vicomte du Chilleau, ne purent tenir sur leurs ancres, et se battirent sous voiles; leur feu eut moins d'effet, et les cinq vaisseaux anglais profitèrent de leur éloignement pour diriger le leur sur le Héros et sur l'Annibal. Ce dernier en fut tellement écrasé, qu'il perdit tous ses mâts, et fut obligé de couper son cable pour

gagner le large. Le Héros fut bientôt obligé d'en faire autant, et fut suivi par les autres vaisseaux qu'il avait sous ses ordres. Le commodore Johnstone fit signal à son escadre d'appareiller, et de poursuivre les vaisseaux français ; mais elle était trop maltraitée pour pouvoir les atteindre, et fut obligée de regagner la rade de la Praya.

Le parti courageux que prit le bailli de Suffren dans cette circonstance, lui procura l'avantage inappréciable d'arriver dans l'Inde avant les anglais, dont le départ avait précédé le sien, et c'est à juste titre qu'on doit lui attribuer tout l'honneur de cette journée.

MM. de Tremigon et de Cardaillac, capitaines de vaisseau, y perdirent la vie, ainsi que quatre autres officiers. Nous eûmes 11 autres officiers blessés, 71 hommes d'équipage tués, et 123 blessés.

COMBAT DE LA PRAYA,

DU 16 AVRIL 1781.

Escadre française.

Le Héros, 74 canons, Bailli de Suffren, capitaine de vaisseau.
L'Annibal, 74 canons, Tremigon l'aîné, *id.*
Le Vengeur, 64 canons, comte de Forbin, *id.*
Le Sphinx, 64 canons, vicomte du Chilleau, *idem.*
L'Artésien, 64 canons, de Cardaillac, *idem.*
La Fortune, corvette de 16 canons, de Lusignan, lieutenant de vaisseau.

Officiers tués.

Tremigon l'aîné, capitaine de vaisseau.
De Cardaillac, *idem.*
La Vary le Roy, capitaine de brûlot.
La Tiollay, lieutenant de frégate.
De Chazan, sous-lieutenant au régiment d'Austrasie.
De Manny, volontaire.
71 hommes d'équipage.

OFFICIERS BLESSÉS.

Chevalier de Galles, lieutenant de vaisseau.
Morel de Monsvilleneuve, *idem.*
Chevalier Huon de Kermadec, *idem.*
Baron de Rochemore, enseigne de vaisseau.
D'Apché, *idem.*
De Vigny, garde de la marine.
De Cosnoal, *idem.*
Chevalier d'Amphermet, auxiliaire.
Gifoux, *idem.*
De Morfoace, *idem.*
Idgernold, officier suédois.
123 hommes d'équipage.

LE 19 AVRIL 1781.

Prise de la frégate l'Unicorne par la frégate anglaise la Ressource.

Le chevalier de Saint-Ours, lieutenant de vaisseau, commandant l'Unicorne de 20 canons de neuf livres de balles, soutint, avant de rendre cette frégate à l'ennemi, un combat très-vif et très-opiniâtre, qui dura six heures, et dans lequel il eut 12 hommes tués et 30 blessés. Il fut pris à la hauteur du cap Blaise;

par la frégate anglaise la Ressource, capitaine Rowley.

Le 29 Avril 1781.

Combat rendu près le Fort-Royal de la Martinique, par l'armée française, aux ordres de M. le comte de Grasse, contre l'amiral Hood.

L'armée du roi, commandée par le comte de Grasse, composée de 20 vaisseaux de ligne, avait atterré sur la Martinique le 28 avril. Ce même jour, dans l'après-midi, on apperçut une découverte de l'armée ennemie, et le général apprit à huit heures du soir que le Fort-Royal était bloqué par 17 vaisseaux anglais et 5 frégates ou autres bâtiments, qui voulaient s'opposer à l'entrée du convoi qu'il escortait.

L'armée française passa la nuit sur les bords, par le travers de la pointe des salinères. Le lendemain, au point du jour, elle fit route avec le convoi pour le Fort-Royal, et à onze heures et demie, les deux armées furent à la portée du canon. Les ennemis se mirent en bataille par le travers de la baye du Fort-Royal, pour fermer le passage à notre convoi;

mais le comte de Grasse fit porter sur eux, et profita du moment où le combat s'engageait avec leur avant-garde, pour faire entrer son convoi dans la baye du Fort-Royal, et l'y faire mouiller. Il n'y eut qu'une partie des deux flottes qui prit part à cet engagement. Il dura à-peu-près trois heures, pendant lesquelles le chevalier d'Albert-Saint-Hypolite, qui était retenu au Fort-Royal, avec quatre vaisseaux à ses ordres, par l'escadre anglaise, joignit l'armée de M. le comte de Grasse, et vint augmenter ses forces.

La bonne contenance et les habiles manœuvres de l'amiral Hood le sauvèrent du danger que notre supériorité devait lui faire craindre.

Nous perdîmes dans cette occasion M. Fournier de Salines, lieutenant de vaisseau, et 17 hommes d'équipage. MM. le baron de Vallois et de Mollini furent blessés. M. de Perrigny, garde de la marine, eut un bras emporté.

Il y eut 53 hommes blessés parmi les équipages.

COMBAT
DE M. LE COMTE DE GRASSE,
DU 29 AVRIL 1781.

ARMÉE FRANÇAISE.

La Ville de Paris, 110 canons, le comte de Grasse, lieutenant-général.

L'Auguste, 80 canons, Bougainville, chef d'escadre.

Le César, 74 canons, chevalier Coriolis d'Espinousse, capitaine de vaisseau.

Le Sceptre, 74 canons, comte de Vaudreuil, *idem*.

Le Saint-Esprit, 80 canons, marquis de Chabert, *idem*.

Le Souverain, 74 canons, commandeur de Glandèves, *idem*.

Le Languedoc, 80 canons, baron d'Arros, *id*.

Le Northumberland, 74 canons, de Bricqueville, *idem*.

Le Pluton, 74 canons, d'Albert de Rioms, *id*.

Le Diadême, 74 canons, comte de Monteclер, *idem*.

Le Magnanime, 74 canons, comte le Begue, capitaine de vaisseau.

Le Zélé, 74 canons, chevalier de Gras-Préville, *idem.*

Le Marseillais, 74 canons, Castellanne-Majastre, *idem.*

Le Scipion, 74 canons, Clavel, *idem.*

L'Hector, 74 canons, Renaud d'Aleins, *id.*

L'Hercule, 74 canons, vicomte de Turpin, *idem.*

Le Glorieux, 74 canons, vicomte d'Escars, *idem.*

Le Citoyen, 74 canons, le comte de Thy, *id.*

Le Vaillant, 64 canons, Bernard de Marigny, *idem.*

La Victoire, 74 canons, chevalier d'Albert-Saint-Hypolite, *idem.*

Le Destin, 74 canons, chevalier Dumaitz de Goimpy.

Le Solitaire, 64 canons, Cicé-Champion.

Le Triton, 64 canons, Deydier de Pierrefeu.

OFFICIER TUÉ.

Fournier de Salines, lieutenant de vaisseau, mort de ses blessures.

17 hommes d'équipage.

OFFICIERS BLESSÉS.

Baron de Valois, lieutenant de vaisseau.
Perrigny, garde de la marine.
Moliny, officier auxiliaire.
53 hommes d'équipage.

LE 2 MAI 1781.

Convoi de 22 bâtiments marchands venant de Saint-Eustache, intercepté par l'escadre aux ordres de M. de la Motte-Piquet.

Cette escadre, composée de 6 vaisseaux, 2 frégates, un cutter et un lougre, était sortie de Brest le 25 avril. Elle découvrit, le premier mai, par la latitude nord de 49 degrés 20 minutes, et 11 degrés 23 minutes longitude ouest, méridien de Paris, une flotte anglaise, partie de Saint-Eustache le 19 mars, composée de 34 bâtiments machands, et convoyée par les vaisseaux de 74 la Vengeance et le Prince-Edouard, et par les frégates l'Alcmène et le Mars. M. la Motte-Piquet approcha cette flotte le 2, à 9 heures du matin. Le commodore Hotham, qui était chargé de l'escorter et commandait les bâtiments de guerre anglais, fit aussi-tôt le signal

de sauve qui peut. Il prit chasse en même temps, et la supériorité de marche que les deux vaisseaux et les deux frégates avaient sur nous, ne nous permit pas de les joindre. Nous nous rabattîmes alors sur le convoi, et nous prîmes, indépendamment de 2 corsaires, 22 bâtiments sur 34 dont il était composé.

Le 8 Mai 1781.

Prise de la Ville de Pensacola, située dans la Floride occidentale, par les espagnols et les français réunis.

Les espagnols, commandés par don Galves, avaient déjà fait soutenir à cette ville plusieurs jours de siège, lorsque les escadres espagnoles et françaises, commandées par le chevalier de Beausset, et don Solano qui présidait en chef à cette expédition, débarquèrent 1600 hommes de troupes aux ordres de don Jean-Manuel de Cagigal, maréchal de camp, et 2200 hommes tirés des équipages des escadres, dont 700 français, commandés par M. le chevalier de Botderu, capitaine de vaisseau.

Après douze jours de tranchée ouverte,

Pensacola se rendit, et les troupes espagnoles, en recouvrant cette possession, n'en laissèrent plus aucune aux anglais dans la Floride occidentale.

Les 14 et 15 Mai 1781.

Combat du vaisseau français l'Actif, de 74 canons, contre le Nonsuch, de 64.

Le vaisseau l'Actif, commandé par M. de Boades, capitaine de vaisseau, s'étant séparé, dans la chasse du convoi de Saint-Eustache, de l'escadre de M. de la Motte-Piquet, dont il faisait partie, eut connaissance, le 14 mai, de 8 vaisseaux, dont un le poursuivit et le joignit à 8 heures du soir; il était alors à 25 lieues dans le nord d'Ouessant. Il y eut entre les deux vaisseaux un combat très-vif qui dura 2 heures, et ne fut interrompu que par la nuit. L'action se rengagea le lendemain à 6 heures du matin, et le Nonsuch, très-maltraité, fut forcé de s'éloigner. M. de Boades n'osa pas le poursuivre, dans la crainte de tomber dans l'escadre dont il avait eu connaissance la veille; il était d'ailleurs désemparé lui-même, et

se détermina à faire voile pour Brest, où il arriva, ayant 5 hommes tués et 38 blessés.

Il fut du nombre de ces derniers, ainsi que le sieur Boussard, lieutenant de frégate, et Marquese, officier auxiliaire.

Le..... Mai 1781.

M. de Macnemara, capitaine de vaisseau, commandant la frégate française la Friponne, s'est emparé dans ses croisières, pendant le cours de ce mois et de celui d'avril, de 4 corsaires, de la frégate ennemie le Crescent, de 28 canons, à la vue de la Flora, de 44, et a repris sur ces deux frégates le bâtiment hollandais le Castor, de 20 canons, dont elles s'étaient emparées.

Cette dernière action a eu lieu dans le mois de juin. (Voyez 19 juin.)

Le 2 Juin.

Combat de la frégate française la Fée, de 26 canons, commandée par M. de Boubée, lieutenant de vaisseau, contre l'Ulisse, de 44 canons, qui a été forcé de se retirer. La frégate française a eu 14 hommes tués et 16 blessés.

Le 2 Juin 1781.

Prise de l'île de Tabago par les français, aux ordres de M. le marquis de Bouillé et de M. le comte de Grasse.

Pour masquer les projets qu'on avait sur Tabago, les généraux français résolurent de faire une fausse attaque contre l'île de Sainte-Lucie. Les troupes s'embarquèrent en conséquence, le 8 de mai, et débarquèrent le 10 en 3 divisions dans les bayes de Béthune, de l'Espérance et du Dauphin. Celles qui devaient commencer l'attaque de Tabago, sous le commandement de M. de Blanchelande, partirent en même temps sous la protection des vaisseaux le Pluton et le Sérapis, commandés par M. d'Albert de Rioms, capitaine de vaisseau.

Dans la nuit du 9 au 10 mai, les français descendirent dans l'île de Sainte-Lucie. Les ennemis replièrent tous leurs postes, et le marquis de Bouillé s'étant assuré qu'ils avaient reçu 600 hommes de renfort depuis deux jours, et que le morne Fortuné ne pouvait être enlevé, se rembarqua dans la nuit du 12 au 13, emmenant 120 prisonniers.

L'armée navale croisa jusqu'au 15 au vent de Sainte-Lucie, et revint au Fort-Royal. Le marquis de Bouillé s'y embarqua avec 3000 hommes. Le 25, elle mit à la voile, et le 30 au matin, elle se trouva au vent et à la vue de l'île de Tabago. On signala des vaisseaux ennemis au vent; c'était une division de 6 vaisseaux avec autant de transports qui lui portait du secours; mais le comte de Grasse chassa cette division; on n'en put joindre qu'une découverte qui fut prise.

Le débarquement de M. de Blanchelande avait été exécuté très-heureusement le 24, sous la sauve-garde des vaisseaux le Pluton et l'Expériment, qui avaient fait abandonner les batteries par l'ennemi. Il s'était déjà emparé de la ville de Scarborough et d'un petit fort qui la protège; mais les anglais s'étaient retranchés sur une montagne très-élevée, avec du canon, des vivres et 800 hommes.

Le 31 mai, le marquis du Chilleau fut débarqué avec le bataillon de Viennois à Man-of-waobay, au vent de l'île. Le marquis de Bouillé fut mis à terre à la baye de Courlande, avec le bataillon de Dillon et 300

grenadiers et chasseurs des régiments d'Armagnac et Auxerrois. Le comte de Dillon, le comte de Damas et le marquis de Livarot débarquèrent avec le reste des troupes.

Dès que le marquis de Bouillé fut à terre, il se porta sur Scarborough, où il trouva les troupes commandées par M. de Blanchelande à vue de l'ennemi, qui s'était retranché sur le morne Concorde, avec 7 pièces de canons et 2 obusiers. Il fut décidé qu'on attaquerait ce poste; mais l'ennemi l'abandonna pendant la nuit, encloua ses canons et se mit en pleine marche.

Les troupes le plus en avant marchèrent à sa poursuite; les autres les suivirent bientôt, et le vicomte de Damas eut ordre de s'établir sur le morne de la Concorde.

Après avoir poursuivi l'ennemi pendant une journée entière, par des chaleurs excessives et un chemin très-difficile qui était jonché de soldats anglais morts ou excédés de fatigue, on l'atteignit enfin dans une gorge où il avait été forcé de faire halte.

Alors le major Ferghusson, commandant-général de l'île, capitula; et le 2 juin, le gouverneur et la garnison, composée de 11 à

1200 hommes, mirent bas les armes, et nous rendirent leurs drapeaux.

L'armée navale ennemie fut signalée deux jours après, au vent de l'île de Tabago. Le comte de Grasse fit aussi-tôt appareiller ses vaisseaux. Il l'apperçut le 5, à la distance de deux ou trois lieues, et fit revirer de bord vent devant pour s'en approcher, et lui présenter le combat; mais l'amiral Rodney tint le vent et s'y refusa constamment.

Le 5 Juin 1781.

Combat de la frégate française la Surveillante, de 32 canons, contre la frégate anglaise l'Ulysse, de 44.

Le chevalier de Villeneuve-Cillart, capitaine de vaisseau, allant de Rhode-Island au Cap-Français, découvrit un bâtiment sur l'île de Mögane le 5 Juin à six heures du soir. Les manœuvres de ce vaisseau qui était au vent, firent juger au chevalier de Cillart qu'il croisait dans ces parages, et que son intention était de venir le reconnaître. En effet, il vit à 8 heures et demie qu'il dirigeait sa route sur la Surveillante. A 9 heures et demie, les deux bâtiments n'étant plus qu'à un tiers de lieue de

de distance, le commandant français manœuvra pour se rapprocher lui-même davantage du vaisseau ennemi, et ce dernier lui ayant fait quelques signaux auxquels il ne répondit pas, le combat commença aussitôt, et fut soutenu de part et d'autre avec autant de chaleur que de vivacité. L'anglais fut celui qui se rallentit le premier, et à onze heures il cessa totalement son feu, et fit des efforts pour s'éloigner. M. de Cillart fit tout ce qu'il put pour continuer un engagement dont l'issue ne pouvait que lui être avantageuse, mais toutes ses manœuvres étant coupées, il lui fut impossible de poursuivre le bâtiment ennemi.

Ce bâtiment, qu'on a su depuis être l'Ulysse, de 44 canons, fut perdu de vue à une heure après-minuit; mais on l'entendit encore tirer par intervalles des coups de canon qui donnèrent à croire qu'il avait besoin d'un prompt secours.

MM. Bonniec de Kerdaniel, le Sieur, officiers auxiliaires, et de la Sourdière, garde de la marine, furent tués dans ce combat, ainsi que onze hommes de l'équipage; 42 autres furent blessés.

Le 19 Juin 1781.

Les frégates françaises la Friponne et la Gloire, de 32 canons chacune, commandées par M. de Macnemara, capitaine de vaisseau, et de Blachon, lieutenant, s'emparent de la frégate le Crescent, de 28 canons, et du Castor, bâtiment hollandais, de 20 canons, pris par cette frégate anglaise.

Parmi les corsaires dont la Friponne et la Gloire se sont emparées dans leurs croisières, l'un d'eux, de 20 canons, a résisté pendant une heure et demie à la Friponne. MM. de Macnemara et de Blachon ont ramené en France 700 prisonniers, faits pendant leur campagne.

Le 1er Juillet.

Bataille livrée dans l'Inde par Hyder-Aly aux anglais, commandés par sir Eyre-Cootte.

Le 6 Juillet.

Les felouques françaises la Sainte-Barbe et le Tartare, commandées par les sieurs Berny et Bourguignon, officiers auxiliaires, s'emparent près Marseille d'une felouque mahonaise.

LE 12 JUILLET 1781.

Un corps de troupes françaises, tiré de la garnison de New-Port et de l'escadre de M. le comte de Barras, débarque à Long-Island, au nombre de 300 hommes, sous le commandement du baron d'Angely, pour s'emparer du fort Francklin, situé à Lyods-Nek; mais l'ayant trouvé gardé par 400 hommes, les français furent obligés de se rembarquer.

LE 16 JUILLET.

Prise de la corvette française (Liber Navigator) au mépris d'un passe-port.

M. de Kerguelen, rebuté par les entraves que les officiers de la ci-devant marine royale et les bureaux de la marine mettaient à ses opérations particulières, avait résolu, ne pouvant combattre les ennemis de l'état, de faire un voyage au tour du monde, pour la perfection de la géographie. Il avait fait construire, en conséquence, à Nantes, une corvette de dix canons de 3 livres, après avoir obtenu préalablement de l'amirauté d'Angleterre un passe-port pour quatre ans.

M. de Kerguelen partit le 16 juillet de la rade de Paimbœuf avec sa petite barque, nommée *Liber Navigator*, pour se livrer à tous les dangers d'un voyage aussi hardi.

Le lendemain, au point du jour, étant à 40 lieues de terre, il vit au vent à lui un gros corsaire anglais, de 20 canons de 12, qui lui donna chasse. M. de Kerguelen attendit avec sécurité ce bâtiment qui se nommait l'Alfret. Le corsaire vint fondre sur lui, l'aborda, lui jeta 50 hommes ivres à bord, qui coupèrent tous les cordages à coups de sabre, quoiqu'on ne leur fît aucune résistance, et que le *Liber Navigator* portât pavillon parlementaire. M. de Kerguelen montra son passe-port, signé de trois lords de l'amirauté et du secrétaire Stephens. Le capitaine anglais n'en fit aucun cas, et au mépris des droits des gens, s'empara du bâtiment français et le conduisit à Kinsale en Irlande. M. de Kerguelen revint en France sur un paquebot, repassa à Londres, où il sollicita vivement la justice du ministre Pitt pour que son bâtiment lui fût rendu. Tout ce qu'il put dire fut inutile. Il perdit sa petite corvette, dont l'armement, fait sous la sanction d'un passe-port, avait coûté prodigieusement.

Le 21 Juillet 1781.

Combat des frégates françaises l'Astrée et l'Hermionne, de 26 canons chacune, commandées par MM. de la Perouse, capitaine de vaisseau, et le comte de la Touche, lieutenant, contre six bâtiments ennemis.

Les frégates l'Astrée et l'Hermionne, se trouvant le 22 juillet en croisière à six lieues dans le sud-est du Cap de Nord de l'Ile-Royale, eurent connaissance à dix heures du matin d'une flotte anglaise escortée par plusieurs bâtiments de guerre. Aussi-tôt M. de la Perouse, commandant l'Astrée, fit signal de chasse, et apperçut immédiatement après deux frégates qui arrivaient vent arrière en s'éloignant de leur convoi qui serrait le vent et longeait la terre pour donner dans la baye des Espagnols dont il était peu éloigné. Lorsque nous ne fûmes plus qu'à une lieue de ces frégates, elles revinrent au vent, en faisant des signaux de reconnaissance auxquels nous ne répondîmes point. Une corvette se détacha du convoi, et vint les joindre. Ces trois bâtiments continuant à tenir le vent, M. de la Perouse, et le comte de la Touche,

commandant l'Hermionne, virèrent de bord sur leur flotte, afin de les déterminer à s'en approcher pour la couvrir; mais cette flotte se trouvant beaucoup au vent, et la bordée de l'Astrée l'ayant portée à 2 lieues sous le vent, elle revira de nouveau sur les trois bâtiments de guerre qui prirent chasse. Alors trois autres bâtiments se détachèrent encore du convoi, et rallièrent les premiers qui étaient par le travers de l'Astrée un peu de l'arrière. Cinq de ces bâtiments formèrent une ligne pour l'attendre, le sixième resta hors de portée de canon. Le comte de la Touche se tint alors très-près dans les eaux de l'Astrée, et les deux frégates du roi coururent ensemble sur l'ennemi toutes voiles dehors. Il était sept heures du soir, lorsqu'elles tirèrent le premier coup de canon; elles prolongèrent la ligne anglaise sous le vent pour lui ôter tout espoir de fuir vent arrière; les cinq vaisseaux qui composaient cette ligne étaient l'Allégeance, de 24 canons de 9; le Vernon, de pareille force; le Charlestown, de 28; le Jack, de 14, et le Vautour, de 20. Un sixième, le Tompson, de 18 canons, restait constamment au vent; M. de la Perouse et le comte de la Touche manœuvrèrent avec tant d'habileté,

que bientôt le désordre se mit dans l'escadrille anglaise. L'Astrée s'attacha particulièrement au Charlestown ; l'Hermionne combattit cette frégate à son tour, après avoir tiré plusieurs bordées au Vautour et au Jack. Le combat avait commencé à 6 heures et demie; une demi-heure après, le Charlestown, alternativement combattu par M. de la Perouse et le comte de la Touche, brassa à culer, et retomba par le travers de l'Astrée qui lui ayant cassé son grand mât de hune, le força d'amener son pavillon. Le Jack se trouvait alors par le travers du commandant de l'Hermionne, qui l'écrasa de son feu et le força à se rendre. Le combat était même engagé de manière que les trois autres bâtiments ennemis eussent été obligés d'en faire autant, si la nuit ne fût pas tombée si vîte. M. de la Perouse, voyant que tout annonçait qu'elle serait très-obscure, ne voulut pas poursuivre l'Allégeance et le Vernon, qui forçaient de voiles et prenaient la fuite. Les deux commandants français virèrent de bord pour amariner le Charlestown et le Jack qui restaient de l'arrière: le dernier de ces bâtiments le fut en effet; mais le premier qui avait laissé tomber sa misaine, au lieu d'arriver pour se

laisser amariner, échappa à la faveur de la nuit aux recherches du comte de la Touche, qui avait viré sur lui.

Nos deux frégates se rejoignirent à neuf heures et demie. L'Astrée mit en panne, dans l'espoir que le Charlestown prendrait ce parti pour se laisser dépasser ; mais elle n'en eut point connaissance à la pointe du jour, et les vents d'ouest ayant porté les frégates du roi à quatorze lieues sous le vent de la baye des espagnols, elles firent voile pour Boston.

Chacune d'elles perdit trois hommes dans ce combat. L'Astrée en eut quinze de blessés, et l'Hermionne douze, parmi lesquels s'est trouvé M. Gourg, officier auxiliaire, qui reçut une blessure dangereuse à la cuisse.

Le 27 Juillet 1781.

Combat de la frégate française la Fée, de 26 canons, contre la Nymphe.

La mort de M. de Saint-Marsault, capitaine de vaisseau, commandant la Fée, avait fait passer le commandement de cette frégate à M. de Boubée, jeune lieutenant, son second, qui essuya, sur le Môle Saint-Nicolas, dans la nuit du 21 au 22 juillet, en conduisant un

convoi du Port-au-Prince au Cap, un coup de vent très-violent, qui le démâta de son grand mât de hune, et de ceux de misaine et de beaupré. Après s'être réparé, autant qu'il était possible, M. de Boubée faisait route pour gagner le Cap, lorsque le 27, au matin, il rencontra une frégate anglaise de sa force. Le capitaine ennemi, après avoir couru des bordées pendant tout le jour, arriva sur lui, vent arrière, pendant la nuit, et après avoir essayé plusieurs fois de prendre la frégate du roi, par l'arrière, ce que M. de Boubée sut éviter, il se décida à l'attaquer bord à bord, et engagea le combat. L'action fut très-vive, et dura deux heures; mais le commandant français, malgré l'état de sa mâture, qui ne lui permettait pas de manœuvrer comme il l'aurait desiré, parvint à faire taire le feu de l'ennemi, qui abandonna le combat.

Le sieur Gambain, officier auxiliaire, et trois matelots, furent tués dans ce combat. M. de Leyritz, garde marine, et 23 hommes de l'équipage, furent blessés.

Le 27 Juillet 1781.

L'escadre anglaise, commandée par l'amiral

Darby, s'empare, en croisant dans la Manche, de la frégate française le Lively, de 22 canons, commandée par M. le chevalier du Breignou, lieutenant de vaisseau. Cette frégate s'est rendue à la Persévérance, de 36 canons, après avoir eu sept hommes tués et autant de blessés.

Le 5 Aout 1781.

Combat rendu sur le Doggers Banck, par une escadre anglaise, commandée par le vice-amiral Peter Parker, et l'escadre hollandaise, aux ordres du contre-amiral Zoutmann.

Ce combat a duré trois heures et demie, avec une vivacité et un acharnement terribles ; l'avantage a été en faveur des hollandais.

Le 19 Aout.

Prise de la ville de Mahon et de l'île de Minorque, par le duc de Crillon, ayant 8000 hommes de troupes à ses ordres.

Le général Murray, gouverneur de l'île, et la garnison, composée de 2550 hommes,

se sont réfugiés dans le fort Saint-Philippe, qui ne s'est rendu que le 4 février 1782.

Le 23 Aout 1781.

Les sieurs Eyriez, Varage, chevalier de Liniers, Taverne, Simandes et Duhaumontel, commandants, le premier, un corsaire, et les autres des chaloupes, enlèvent, par les ordres de M. le duc de Crillon, six bâtiments embossés sous les embrâsures du fort Saint-Philippe.

Le 26 Aout.

Les frégates la Courageuse et l'Amazonne, commandées par M. le chevalier de Villages, capitaine de vaisseau, s'emparent, en revenant de la Martinique en France, du corsaire le Briston, de 20 canons.

Le 1er. Septembre.

Prise de la frégate française la Magicienne, de 32 canons, par le vaisseau le Chatham, de 40 canons.

Le chevalier de la Bouchetierre, capitaine de vaisseau, commandant la frégate du roi la Magicienne, appareilla, le 31 août, du

port de Portsmouth, dans l'Amérique septentrionale, pour escorter une flûte chargée de mâtures.

Le premier septembre, cette frégate, se trouvant à deux ou trois lieues dans le sud du Cap Sainte-Anne, eut connaissance, au point du jour, d'un vaisseau qui l'avait déjà approchée à portée de canon. M. de la Bouchetierre l'ayant reconnu pour ennemi, se couvrit de voiles, et courut au plus près du vent; mais le vaisseau, ayant reviré de bord, le joignit bientôt, et après l'avoir rangé sous le vent, à portée de fusil, il engagea le combat en arborant pavillon anglais. Le commandant de la Magicienne fit signal à la flûte de se sauver, et arriva de quelques aires de vent. Cette manœuvre avait le double avantage de couvrir le bâtiment marchand, et d'accélérer la marche du sien; mais le vent ayant changé, et le vaisseau anglais marchant mieux que la frégate du roi, il la combattit alors dans la hanche, à portée de fusil. Pour se soustraire à cette position défavorable, M. de la Bouchetierre arriva vent arrière; l'anglais en fit autant, et les deux bâtiments se trouvèrent, par le travers l'un de l'autre, à demi-portée de pistolet.

La Magicienne lutta pendant trois heures, avec chaleur et opiniâtreté, contre ce vaisseau, nommé le Chatham, percé pour 62 canons, qui n'en avait que 50, et qui portait du calibre de 24 à sa première batterie. Elle ne se rendit qu'à la dernière extrémité, lorsque ses mâts furent percés de plusieurs boulets, ses manœuvres hachées, ses canons démontés, et sur le point de couler bas.

M. de la Bouchetierre perdit, en défendant si vaillamment sa frégate, M. de Marmier, officier au régiment de Haynault, commandant le détachement d'infanterie qu'il avait à son bord, et 23 hommes de son équipage.

Il eut 54 blessés; M. le chevalier de Villevieille, lieutenant de vaisseau, son second, et M. de Thau, enseigne, furent du nombre.

MM. de la Fruglais et Maugras, enseignes de vaisseau; d'Hardivilliers, Chauvigny de Blot et de Rosan, gardes de la marine, se conduisirent avec toute la fermeté possible, et firent tout ce que la bravoure et l'honneur peuvent suggérer à des marins français, pour la défense de leur pavillon.

Le 5 Septembre 1781.

Combat rendu devant la baye la Chésapeack, par l'armée française, commandée par M. le comte de Grasse, contre l'armée anglaise, commandée par l'amiral Graves.

Tabago pris et approvisionné de tout ce qui lui était nécessaire pour se défendre, le comte de Grasse, commandant l'armée française, recueillit un convoi de près de 200 voiles, tant à la Grenade qu'à la Martinique et à la Guadeloupe, et le conduisit au cap île Saint-Domingue, où il mouilla le 16 juillet.

Il en sortit avec son armée le 5 août, passa devant la Havane, débouqua ensuite par le canal de Bahama, et mouilla le 30 dans la baye de la Chésapeack.

Le général français fit aussi-tôt donner avis de son arrivée au marquis de la Fayette, qui, à la tête d'un corps d'américains, resserrait le lord Cornwalis dans les postes d'Yorck et de Glocester. Il dépêcha la Concorde à Niewport pour en instruire aussi les généraux Washington et Rochambeau, qui firent alors marcher leur armée sur la rivière d'Elek, qui se jète dans le fond de la baye de la Chésapeack.

Le comte de Barras fut aussi prévenu de leurs dispositions, et ce lieutenant-général, quoiqu'il fût plus ancien que le comte de Grasse et qu'il fût libre d'agir en chef dans la partie du Nord, persuadé qu'il était nécessaire, pour le bien de la chose, qu'il se réunît à lui, se disposa à se rendre sous ses ordres; dévouement noble et généreux qui lui fit autant d honneur aux yeux des français, que les plus brillants succès qu'il aurait pu obtenir en particulier.

L'armée française, composée de 24 vaisseaux de ligne et 5 frégates, entra dans la baye de la Chésapeack, et mouilla à Linheaven. 3300 hommes aux ordres du marquis de Saint Simon, furent embarqués sur des canots et chaloupes, et sous la protection de plusieurs de nos bâtiments, furent portés dans le haut de la rivière de James. Ils s'y réunirent au marquis de la Fayette, le 2 septembre, et le surlendemain, se portèrent ensemble à Williams-Bourg, qui n'est qu'à 5 lieues d'Yorck.

Le comte de Grasse attendait au mouillage de Linheaven des nouvelles de Washington et le retour de ses canots, lorsque le 5 septembre, à huit heures du matin, la frégate

de découverte signala 27 voiles dans l'est, dirigeant leur route sur la baye de la Chesapeack : les vents étaient alors de la partie du nord-est.

On eut bientôt reconnu que cette flotte était ennemie ; on la vit forcer de voiles et se ranger sur la ligne du plus près stribord, en faisant passer les vaisseaux de force à son avant-garde. Le comte de Grasse ordonna de se tenir prêt à combattre et à appareiller ; la marée lui permit à midi de faire mettre son armée sous voiles. Il en fit le signal, ainsi que celui de former, en appareillant, une ligne de vîtesse. Les capitaines obéirent avec une telle célérité, que nonobstant l'absence de 90 officiers, et de près de 1800 hommes employés au débarquement des troupes, l'armée fut en moins de 3 quarts d'heure sous voiles, et la ligne formée ; le seul changement qu'y fit le général, fut d'envoyer M. de Monteil, chef d'escadre, commandant le Languedoc, prendre le commandement de son arrière-garde, où il avait remarqué qu'il ne se trouvait plus d'officiers généraux.

Les ennemis venaient du vent et l'avaient conservé en se formant sur la ligne du plus près stribord. A deux heures, ils virèrent tous ensemble

ensemble vent arrière, et prirent les mêmes amures que les Français; dans cette position, les deux armées se trouvèrent au même bord, sans cependant être rangées sur des lignes parallèles. A trois heures, les vaisseaux de tête de l'armée française se trouvant, par la variété des vents et des courants, trop au vent pour que leur ligne fût bien formée, le général les fit arriver de deux quarts, afin de donner à tous ses vaisseaux l'avantage de combattre ensemble; alors les deux têtes des armées s'approchèrent à la portée de la mousqueterie.

Le combat commença très-vivement à quatre heures à l'avant-garde, commandée par M. de Bougainville, chef d'escadre, et successivement les vaisseaux du corps de bataille y prirent part.

A cinq heures, les vents ayant continué de varier jusqu'à quatre quarts, plaçaient encore l'avant-garde française trop au vent. Le comte de Grasse desirait ardemment que l'engagement fût général, et pour y disposer l'ennemi, il ordonna une seconde fois à son avant-garde d'arriver; celle de l'amiral Graves était très-maltraitée, et cet amiral profita de l'avantage du vent qui le rendait maître de la distance,

pour éviter d'être attaqué par l'arrière-garde française, qui faisait tous ses efforts pour atteindre la sienne et son centre. Le coucher du soleil termina ce combat. L'armée anglaise tint le vent, et l'ayant encore conservé le lendemain, elle employa cette journée à se réparer.

Les suivantes se passèrent à disputer le vent aux ennemis, et à leur présenter le combat; mais ils profitèrent chaque jour des avantages que les variations des vents leur donnaient sur nous, pour éviter de rengager une seconde action.

Enfin, le général français voyant dans la soirée du 9, qu'il lui serait très-difficile de les y forcer, et craignant qu'ils n'eussent quelques moyens de le devancer dans la baye de la Chésapeack, prit le parti de s'y rendre pour y continuer ses opérations.

MM. Brun de Boades, capitaine de vaisseau; chevalier de la Villéon, officier auxiliaire, et Dupé d'Orvault, lieutenant de vaisseau, perdirent la vie dans cette action.

Le marquis de Chabert, le comte de Monteclér, le comte de Framond, Champmartin, Gouzillon de Kermenot, capitaines de vaisseau, furent blessés, ainsi que 14 autres officiers.

Il y eut 35 hommes d'équipages tués, et 165 autres blessés.

COMBAT

DE M. LE COMTE DE GRASSE,

DU 5 SEPTEMBRE 1781.

ARMÉE FRANÇAISE.

La Ville de Paris, 110 canons, comte de Grasse, lieutenant-général.

Le Languedoc, 80 canons, chevalier de Monteil, chef d'escadre.

L'Auguste, 80 canons, Bougainville, *idem.*

La Victoire, 74 canons, d'Albert-Saint-Hyppolite, capitaine de vaisseau.

Le César, 74 canons, Coriolis-d'Épinousse, *id.*

Le Sceptre, 74 canons, comte de Vaudreuil, *idem.*

Le Saint-Esprit, 80 canons, marquis de Chabert, *idem.*

Le Destin, 74 canons, du Maitz de Goimpy, capitaine de vaisseau.

Le Souverain, 74 canons, commandeur de Glandevez, *idem.*

Le Palmier, 74 canons, baron d'Arros, *id.*

Le Northumberland, 74 canons, Bricqueville, *idem.*

Le Pluton, 74 canons, d'Albert de Rioms, *id.*

Le Diadême, 74 canons, comte Montecler, *id.*

Le Solitaire, 64 canons, Cicé de Champion, *idem.*

Le Caton, 64 canons, comte de Framond, *id.*

Le Magnanime, 74 canons, le Begue, *id.*

Le Zélé, 74 canons, chevalier de Gras-Préville, *idem.*

Le Marseillais, 74 canons, Castellane-Majastre, *idem.*

La Bourgogne, 74 canons, Charitte, *idem.*

Le Scipion, 74 canons, Clavel, *idem.*

L Hector, 74 canons, Renaud-d'Aleins, *id.*

L'Hercule, 74 canons, Turpin, *idem.*

Le Citoyen, 74 canons, de Thy, *idem.*

Le Réfléchi, 64 canons, de Boades, *idem.*

5 frégates.

OFFICIERS TUÉS.

Brun de Boades, capitaine de vaisseau.
Chevalier de la Villéon, officier auxiliaire, mort de ses blessures.
Dupé-d'Orvault, lieutenant de vaisseau, *id.*

OFFICIERS BLESSÉS.

Marquis de Chabert, capitaine de vaisseau.
Comte de Montecler, *idem.*
Comte de Framond, *idem.*
De Champmartin, *idem.*
Gouzillon de Kermeno, *idem.*
Goyon de Vaurouault, lieutenant de vaisseau.
L'Hermite-Maillanne, *idem.*
Des Tourres, aîné, *idem.*
Le Cordier, lieutenant de frégate.
Auvray de la Balaiziere, *idem.*
Sambucy, garde de la marine.
Brochereul, officier auxiliaire.
Delmas, *idem.*
Lambert, *idem.*
D'Augeard, *idem.*
De Gourir, *idem.*

Le Fevre, officier auxiliaire.
Meissonier, *idem*.
De Keriger, officier danois.
35 hommes d'équipage tués.
165 blessés.

Le 10 Septembre 1781.

L'escadre française aux ordres de M. le comte de Barras, lieutenant-général, mouille dans la baye de la Chesapeack, et se réunit à l'armée de M. le comte de Grasse.

Le 11 Septembre.

L'armée française aux ordres de M. le comte de Grasse, s'empare des frégates anglaises l'Iris et le Richemond, de 32 canons chacune, commandées par les capitaines Dawson et Hudson. Ces deux frégates avaient été envoyées par l'amiral Graves pour couper les bouées des vaisseaux français au mouillage de Linheaven. Elles venaient de remplir leur mission lorsqu'elles furent rencontrées par les français, qui rentraient dans la baye de Chesapeack. Elles n'eurent à combattre que la frégate française la Diligente, de 36 canons, commandée par le vicomte de Mortemart.

Le 19 Octobre 1781.

Prise d'Yorck et de Glocester par les français et les américains réunis.

Dès que le comte de Rochambeau eut appris par la Concorde, frégate que lui avait dépêchée le comte de Grasse, son arrivée dans la baye de la Chesapeack, il se mit en marche avec les français à ses ordres et 2000 américains.

Il arriva, le 6 septembre, à la tête de l'Elck sur la baye de Chesapeack, où il apprit le débarquement des 3000 hommes aux ordres du marquis de Saint-Simon, pour joindre à Jamestown le marquis de la Fayette.

Ces deux commandants avaient déjà pris à Villiamsbourg une excellente position, lorsque le général Wasinghton, le comte de Rochambeau et le chevalier de Chatellux, qui avaient devancé l'armée à marches forcées de 60 milles par jour, y arrivèrent.

Le lord Cornwallis était occupé à se retrancher à Yorck et à Glocester, barrant la rivière d'Yorck par ses vaisseaux embossés, et quelques-uns coulés bas dans le chenal.

On estimait qu'il pouvait avoir 5 à 6000 hommes de troupes, en y comprenant les matelots de ses vaisseaux désarmés.

Le 28 septembre, l'armée alliée partit de Williamsbourg à la pointe du jour, se porta sur Yorck Town, et le corps français, composé de 7000 hommes, commença l'investissement depuis le haut de la rivière de Yorck jusqu'au marais près de la maison du colonel Nelson, en profitant des bois, des rideaux et des crecks, de manière à resserrer l'ennemi jusqu'à portée de pistolet de ses ouvrages.

Le 29, les américains, après avoir passé la nuit à rétablir des ponts sur le marais, le passèrent, et l'armée ayant appuyé sa gauche et sa droite au bas de la rivière, l'investissement d'Yorck-Town se trouva complet. La cavalerie et l'infanterie de la légion de Lauzun s'étaient réunies dans le comté de Glocester. Le comte de Rochambeau y envoya un détachement de 800 hommes aux ordres de M. de Choisi, pour la renforcer. Ces troupes, jointes à 1200 hommes de milices américaines, se portèrent à 3 milles de Glocester. Le colonel Tarleton voulut s'y opposer avec 400 chevaux et 200

hommes d'infanterie; mais le duc de Lauzun l'attaqua si vigoureusement, qu'il le culbuta, le blessa lui-même, et força ce détachement à rentrer dans Glocester avec perte de 50 hommes. Le duc de Lauzun en eut 11 blessés et n'en perdit que 3.

La tranchée fut ouverte dans les deux attaques au-dessus et au-dessous de la rivière d'Yorck, dans la nuit du 6 au 7 octobre. Les régiments de Bourbonnais et de Soissonnais la montèrent le premier jour, sous les ordres du baron de Viomenil.

Ils furent relevés par les régiments d'Agénois et de Saintonge, commandés par le chevalier de Chatellux. Le comte de Charlus, fils du maréchal de Castries, colonel en second de ce dernier régiment, marchait à la tête de ses soldats. On commença l'établissement des batteries, et il y eut 4 hommes tués ou blessés.

Les régiments de Gatinois et de Royal-Deux-Ponts vinrent ensuite; ils étaient commandés par le marquis de Saint-Simon et le comte de Custine.

Ces 6 régiments se relevèrent successivement pendant la durée du siège. Le 10 octobre, nos batteries commencèrent à tirer;

elles étaient composées de 40 bouches à feu, et firent bientôt taire celles des ennemis.

Dans la nuit du 14 au 15, on joignit aux régiments qui montaient la tranchée, quatre compagnies de grenadiers auxiliaires, et on attaqua, à l'entrée de la nuit, deux redoutes détachées de la gauche de l'ennemi. Le marquis de la Fayette fut chargé de celle de notre droite avec les américains, et le baron de Viomenil de celle de la gauche avec les français. 400 grenadiers débouchèrent à la tête de cette attaque aux ordres du comte Guillaume Forbach de Deux-Ponts et de M. de l'Estrade, lieutenant-colonel du régiment de Gatinois, qui soutenait l'attaque.

Le baron de Viomenil et le marquis de la Fayette, firent une disposition si vigoureuse, qu'ils emportèrent les deux redoutes l'épée à la main, tuèrent, blessèrent ou prirent la plus grande partie de ceux qui les gardaient. On fit 68 prisonniers, dont un major et six officiers, et on y logea nos troupes.

Le comte Guillaume Forbach de Deux-Ponts, fut blessé à cette attaque. Le chevalier de Lameth y reçut deux coups de feu assez considérables, aux deux genoux. M. de

Sireuil, capitaine de chasseurs au régiment de Gatinois, fort jeune encore, et qui avait déja été blessé deux fois, le fut aussi et très-dangereusement dans cette occasion.

Dans la nuit du 15 au 16, l'ennemi fit une sortie de 600 hommes de sa meilleure infanterie. Il trouva de la résistance par-tout. On en tua et blessa plusieurs; nous fîmes six prisonniers, le reste prit la fuite. Nous eûmes, dans le cours de cette nuit, 39 hommes tués ou blessés. Le marquis de Saint-Simon fut blessé dans la nuit du 16 au 17, commandant à la tranchée les régiments d'Agenois et de Saintonge.

On commença à parlementer dans la journée du 17, et la capitulation fut signée le 19 au matin. Le lord Cornwalis, et toute son armée, se rendirent prisonniers de guerre. Les troupes françaises et américaines prirent possession des deux redoutes à midi, et à deux heures, la garnison défila tambour battant, portant ses armes, qu'elle remit en faisceaux, avec une vingtaine de drapeaux.

Le vicomte de Noailles, et le colonel Laurens, dressèrent les articles de la capitulation, conjointement avec deux officiers supérieurs du lord Cornwalis. Le poste de

Glocester se rendit le même jour et aux mêmes conditions que celui d'Yorck.

Notre armée navale parvint à relever la frégate la Guadeloupe, de 28 canons, que les ennemis avaient coulée bas, et s'empara de la Bormetta, de 18, ainsi que d'un grand nombre de bâtiments de transport.

Le 8 Novembre 1781.

Combat de la corvette française le Saint-Louis, de 16 canons, contre une frégate ennemie de 24 canons.

Le 12 Novembre.

Les anglais, commandés par le vice-amiral sir Edward Hughes, s'emparent du comptoir hollandais de Negapatnam, situé dans le royaume de Tanjaour, à la pointe de la côte de Coromandel.

Le 26 Novembre.

Les troupes françaises aux ordres de M. le marquis de Bouillé, reprènent l'île de Saint Eustache sur les anglais.

Le marquis de Bouillé, ayant appris que

le gouverneur de l'île de Saint-Eustache était dans la plus grande sécurité, et que cette île était assez mal gardée, connaissant d'ailleurs un endroit de débarquement qui n'était pas défendu, crut pouvoir, en arrivant la nuit avec 1200 hommes, enlever cette île importante. En conséquence, il partit le 15 novembre, de Saint-Pierre de la Martinique, avec les frégates la Médée, l'Amazonne et la Galathée, de 26 canons, la corvette l'Aigle, de 16, et quatre bateaux armés qui portaient ses troupes. Cette division était commandée par M. de Girardin, capitaine de vaisseau.

Le marquis de Bouillé fit courir le bruit qu'il allait au-devant de notre armée navale, et après mille contrariétés que lui opposèrent les vents et les courants, il arriva le 25 novembre, à la vue de Saint-Eustache. Le débarquement se fit la même nuit. Les bâtiments légers et la corvette devaient mouiller, et les frégates rester sous voiles, à portée d'envoyer leurs troupes à terre ; mais nos pilotes se trompèrent, et le seul bateau où était le comte de Dillon, put effectuer le débarquement qu'il fit avec 50 chasseurs de son régiment. Un raz de marée inattendu,

qui régnait sur cette côte, fit perdre les chaloupes qui furent brisées sur les roches dont elle était couverte, et plusieurs soldats furent noyés. Le canot dans lequel le marquis de Bouillé vint à terre, fut aussi renversé; mais on parvint à en tirer les troupes.

On découvrit enfin un lieu de débarquement moins dangereux, et l'on y mit à terre près de 400 hommes.

Les frégates avaient été en dérive une heure avant le jour, et la plupart des canots et chaloupes ayant été brisés sur la plage, il ne restait plus d'espoir d'avoir le reste des troupes.

Le général français, privé de tout moyen de retraite, n'avait plus de ressource que celles de vaincre l'ennemi, dont les forces étaient presque du double des siennes. Les soldats étaient pleins d'ardeur et de courage, et il se décida à attaquer.

Il était quatre heures et demie du matin, et les français étaient éloignés de près de deux lieues du fort et des casernes, lorsqu'ils se mirent en marche au pas redoublé.

Le marquis de Bouillé ordonna au comte de Dillon d'aller, avec les irlandais, droit aux casernes, et d'envoyer un détachement

pour prendre le gouverneur dans sa maison; au chevalier de Freisne, major de Royal-Comtois, d'aller escalader le fort avec 100 chasseurs d'Auxerrois, et de son régiment, s'il ne pouvait en forcer les portes; et au vicomte de Damas, de soutenir son attaque avec le reste des troupes.

Le comte de Dillon arriva aux casernes à six heures. Il trouva une partie de la garnison faisant l'exercice sur l'esplanade. Trompée par l'habillement des irlandais, elle ne fut avertie que par une décharge qui lui fut faite à brûle pourpoint, et qui en jeta plusieurs par terre. Le chevalier de Connor s'empara en même temps du gouverneur Cockburn, qui se rendait au lieu de l'exercice.

Le chevalier de Fresne marcha droit au fort, où les ennemis se jetaient en foule, et arriva au pont-levis, au moment où ils cherchaient à le lever. Le sieur de la Motte, capitaine des chasseurs d'Auxerrois, qui étaient parvenus à l'entrée du pont, fit faire une décharge sur les anglais, qui abandonnèrent les chaînes du pont-levis, et se jeta dans le fort, où il fut suivi par les chasseurs de Royal-Comtois. Le chevalier de Fresne fit lever le pont après lui, et les anglais qui

y étaient en grand nombre, loin de faire la plus légère résistance, mirent bas les armes. Dans ce moment, l'île fut prise, et l'on réunit ensuite, dans le fort, les officiers et soldats anglais qui venaient s'y rendre de toute part.

M. de Geoffroy, directeur du génie, assistait le marquis de Bouillé dans cette expédition, et M. de Turmel faisait les fonctions de major-général.

Le vicomte de Damas fut envoyé avec 300 hommes, pour prendre possession de l'île Saint-Martin; il s'empara du fort, jeta les canons à la mer, et emmena la garnison.

On trouva chez le gouverneur la somme d'un million qui était en séquestre, jusqu'à la décision de la cour de Londres. Elle appartenait à des hollandais, auxquels le marquis de Bouillé la fit remettre.

Le 28 Novembre 1781.

L'Allert, cutter français, de 18 canons, commandé par M. Galien de Chabons, lieutenant de vaisseau, est pris à l'Amérique septentrionale, après une longue résistance, par la frégate anglaise la Persévérance.

M.

M. de Galocheau, officier auxiliaire, perdit un œil dans ce combat.

Le 12 Décembre 1781.

L'escadre anglaise, commandée par l'amiral Kempenfelt, s'empare de plusieurs bâtiments faisant partie d'un convoi escorté par l'armée aux ordres de M. le comte de Guichen.

Ce convoi, chargé de troupes et de munitions navales, escorté par l'armée française aux ordres de M. le comte de Guichen, lieutenant-général, se trouvant à 53 lieues au sud d'Ouessant, fut rencontré par l'escadre anglaise, commandée par l'amiral Kempenfelt, qui parvint à le séparer des vaisseaux qui l'escortaient, s'empara de 15 bâtiments et en coula bas deux autres.

Le vaisseau l'Actif, commandé par M. de Maccarty-Macteigue, fut de tous les bâtiments français le seul qui se trouvât à portée de secourir le convoi; il eut un engagement assez vif avec le vaisseau ennemi l'Edgard, de 74 canons.

L'amiral Kempenfelt n'a pas séparé le général Guichen de son convoi, mais le

général français s'en est séparé lui-même par la manœuvre la plus inepte ou la plus imprudente. Il a continué sa route vent arrière, en laissant derrière lui au vent plusieurs bâtiments de transport, qu'il n'a pu secourir quand ils furent attaqués, parce qu'il s'était mis sous le vent par sa mauvaise manœuvre.

ANNÉE 1782.

LE 11 JANVIER 1782.

L'ESCADRE anglaise aux ordres du vice-amiral sir Edward Hugues, s'empare de Trinquemale, établissement hollandais à la pointe de l'île de Ceylan et du fort d'Ostenburg.

LE 22 JANVIER.

Le vaisseau français le Héros, commandé par M. le bailli de Suffren-Saint-Tropès, faisant partie de l'escadre de M. Dorves,

poursuit et s'empare du vaisseau anglais l'Annibal, de 50 canons, qui venait d'être signalé à cette escadre.

Le 24 Janvier 1782.

Les anglais s'emparent du cutter français l'Espion, de 18 canons, commandé par M. le chevalier de la Bourdonnaye, lieutenant de vaisseau.

Les 25 et 26 Janvier.

Combats rendus près Saint-Christophe par l'armée française aux ordres de M. le comte de Grasse, contre l'armée anglaise, commandée par l'amiral Hood.

Le projet du comte de Grasse, en quittant la baye de la Chesapeack, était de se porter sur la Barbade, pour y trouver l'amiral Hood, ou pour y intercepter les convois venant d'Europe; mais les mauvais temps et les coups de vent qu'il essuya, le forcèrent à rentrer à la Martinique pour se réparer, et il mouilla au Fort-Royal le 26 novembre.

Il en sortit le 17 décembre avec M. le marquis de Bouillé, dans le dessein d'attaquer la Barbade; mais son armée trouva des brises si fortes et des grains si violents dans le canal de Sainte-Lucie, qu'elle fut obligée de relâcher. Le général ne se découragea cependant point, et remit à la voile le 28, avec le même projet; mais il ne fut pas plus heureux dans cette seconde sortie, et les contrariétés soutenues qu'il éprouva le forcèrent encore de revenir au Fort-Royal, où il mouilla le 3 janvier 1782.

MM. de Grasse et de Bouillé, obligés de renoncer alors au projet de conquérir la Barbade, tournèrent leurs vues sur Saint-Christophe. Près de 6000 hommes s'embarquèrent sur les vaisseaux de guerre et quelques petits bâtiments, et on fit voile le 5. L'armée arriva le 11 devant Saint-Christophe, et à peine était-elle mouillée dans la rade de Basse-terre, que les notables de l'île vinrent en députation promettre de ne point prendre les armes.

Les troupes et milices anglaises se renfermèrent dans le fort de Brimsthone-Hill. Les nôtres furent débarquées dans la journée, et se mirent en mouvement pour investir ce

rocher, que la nature et l'art ont également fortifié.

Le 24, nos frégates signalèrent 22 vaisseaux de guerre. Le comte de Grasse ne doutant point que ce ne fût l'armée anglaise qui venait au secours de Saint-Christophe, mit sur-le-champ à la voile pour aller au-devant d'eux, afin de les empêcher de se rendre maîtres du mouillage de Sandy-Point, d'où ils auraient été à portée de jeter des secours dans le fort assiégé, et pour éviter que les vaisseaux qu'il avait laissés à la Martinique pour achever de se réparer, ne tombassent entre leurs mains, en venant le rejoindre.

Le 25 au point du jour, on apperçut les ennemis sous Montsarrat, courant la bordée du nord. Ils virèrent de bord et portèrent sur Saint-Christophe. Le général français mit tout en usage pour les engager à combattre; il forma une escadre légère des 4 plus petits vaisseaux de son armée, et mit les 25 plus gros en ligne; mais les vents qui se fixèrent à l'est sud-est, donnèrent aux anglais la facilité d'éviter le combat et de venir vent largue au mouillage de la Basse-terre, qu'ils gagnèrent sous le feu de l'avant-garde

française, qui ne put joindre leur arrière-garde.

La nuit s'approchait; le comte de Grasse la passa sur les bords, résolu d'attaquer les anglais au mouillage le lendemain 25, ce qu'il exécuta deux fois dans la journée.

L'attaque du matin obligea plusieurs vaisseaux de l'arrière-garde ennemie de couper leurs cables et de prendre une meilleure position. Les français eurent moins d'avantage à celle de l'après-midi, les anglais étant serrés et embossés dans une position formidable.

Le général français, voyant alors l'impossibilité d'entamer les ennemis, prit le parti de ne plus les combattre, et se proposa de se borner à les bloquer jusqu'à la fin du siège, ce qui assurait d'ailleurs l'arrivée des convois d'Europe.

Nous perdîmes, dans ces deux journées, MM. Durand de la Motte, lieutenant de vaisseau; Hanck, officier suédois; Dubuc, et Gralt, officiers auxiliaires, et 107 hommes d'équipage.

MM. Truguet, aîné, lieutenant de vaisseau; le Meneurt, enseigne; Garnier de Pézenas, Gouvernet, Terrien, auxiliaires, furent

blessés, ainsi que deux gardes de la marine, et 207 hommes d'équipage.

(Voyez la suite du siège au 13 février.)

Le 26 Janvier 1782.

Le général de Grasse attaqua deux fois, le 26 janvier, l'escadre de l'amiral Hood au mouillage sans aucun succès; mais il était une manière de la battre en détail, de prendre chaque jour un ou deux vaisseaux ennemis, ou de les faire jeter à la côte.

L'armée ennemie était mouillée sur une ligne debout au vent. On pouvait envoyer deux vaisseaux français, alternativement, mouiller avec une embossure derrière le dernier vaisseau de la ligne anglaise. Ce dernier vaisseau, combattu par deux vaisseaux, eût été forcé de se rendre ou de se jeter à la côte. On eût détruit de cette manière tous les vaisseaux de l'amiral Hood successivement, ou il eût été forcé d'appareiller.

COMBATS
DE M. LE COMTE DE GRASSE,
DES 25 ET 26 JANVIER 1782.

ARMÉE FRANÇAISE.

La Ville de Paris, 110 canons, comte de Grasse, lieutenant-général, commandant.

L'Auguste, 80 canons, Bougainville, chef d'escadre.

Le Duc de Bourgogne, 80 canons, comte de Barras, lieutenant-général.

Le Languedoc, 80 canons, chevalier de Monteil, chef d'escadre.

Le Sceptre, 74 canons, comte de Vaudreuil, *idem.*

Le César, 74 canons, chevalier de Coriolis-d'Espinousse, *idem.*

Le Northumberland, 74 canons, de Bricqueville, capitaine de vaisseau.

Le Pluton, 74 canons, d'Albert de Rioms, *id.*

Le Magnanime, 74 canons, comte le Bègue, *idem.*

Le Zélé, 74 canons, chevalier de Gras-Préville, *idem.*

Le Marseillais, 74 canons, Castellanne-Majastre, capitaine de vaisseau.

Le Scipion, 74 canons, Clavel, *idem.*

L'Hercule, 74 canons, vicomte de Turpin, *idem.*

Le Glorieux, 74 canons, vicomte d'Escars, *idem.*

Le Citoyen, 74 canons, de Thy, *idem.*

Le Souverain, 74 canons, commandeur de Glandèves, *idem.*

Le Neptune, 74 canons, des Touches, *idem.*

Le Palmier, 74 canons, baron d'Arros, *idem.*

L'Eveillé, 64 canons, chevalier Gardeur de Tilly, *idem.*

Le Jason, 64 canons, la Clocheterie.

L'Ardent, 64 canons, chevalier Bernard de Marigny.

Le Réfléchi, 64 canons, Bernard de Marigny.

Officiers tués.

Durand de la Motte, lieutenant de vaisseau.

Hanck, officier suédois.

Dubuc, officier auxiliaire.

Gralt, *idem.*

107 hommes d'équipage.

OFFICIERS BLESSÉS.

Truguet l'aîné, lieutenant de vaisseau.
Le Mencust, enseigne de vaisseau.
Châteauroux, garde de la marine.
Quattromani, enseigne de vaisseau napolitain,
Grenier de Pézenas, officier auxiliaire.
Gouvernet, *idem*.
Terrien, *idem*.
207 hommes d'équipage.

LE 30 JANVIER 1782.

Une division française de sept bâtiments aux ordres du comte de Kersaint, reprend sur les anglais les colonies hollandaises d'Essequebo, Démérary et Berbiche.

Dans la nuit du 29 au 30 janvier, le comte de Kersaint, capitaine de vaisseau, ayant à ses ordres la frégate l'Iphigénie, de 32 canons; l'Aimable, de 32, commandée par le chevalier de Suzannet; le Rossignol, de 22, par le chevalier de Kersaint; le Chien de Chasse, de 20, par le vicomte de Pluvinel; le David, de 24, par le chevalier Dombideau, et deux

chattes, fit débarquer 250 hommes sur la côte de l'est de Démérary, sous le commandement du chevalier d'Alais. Ces troupes étaient destinées à attaquer le fort, tandis que le comte de Kersaint devait s'emparer de l'entrée de la rivière avec sa division; mais les guides ayant égaré le détachement, les frégates parurent au jour à cette même entrée de la rivière, après avoir touché plusieurs fois sur des bas-fonds et surmonté des difficultés de toute espèce. A la vue de nos frégates, l'ennemi abandonna le fort; le comte de Kersaint en fit prendre possession, et poursuivit l'ennemi en remontant la rivière. M. d'Alais arriva bientôt avec son détachement qui était excédé de fatigue, ses guides l'ayant fait traverser des marais impraticables.

Le premier février, le comte de Kersaint reçut des propositions de capitulation qu'il agréa. Il promit au gouverneur et au commodore la Hourdin de les renvoyer sur leur parole à la Barbade, et ayant remonté la rivière encore l'espace de six lieues, il se trouva en vue de l'ennemi qui baissa son pavillon.

Le baron de Lucius fut dépêché avec 50 hommes de la légion de Lauzun pour prendre

possession d'Essequebo, et le chevalier de Suzannet fut avec quelques corvettes à ses ordres s'emparer de Berbiche, qui se rendit sans résistance.

Le vicomte de Pluvinel, commandant le Chien de chasse, rencontra en se rendant à Déméraary, sous les ordres du comte de Kersaint, un corsaire de sa force, dont il s'empara après trois heures de combat.

Le 4 Février 1782.

Reddition du fort Saint-Philippe, dont le général Murray était gouverneur, aux espagnols commandés par M. le duc de Crillon.

Le 13 Février.

Prise des îles de Saint-Christophe et Nevis, par les français aux ordres de M. le marquis de Bouillé et de M. le comte de Grasse.

On a vu que les troupes françaises destinées à entreprendre la conquête de Saint-Christophe, y avaient été débarquées dans la journée du 11 janvier, et que les ennemis s'étaient incontinent réfugiés dans le fort de

Brimsthone-Hill, distant de quatre à cinq lieues de la Basse-terre.

Dès que les troupes furent débarquées, elles se rassemblèrent sur la place de la ville, formées en quatre divisions, et vers les neuf heures, toute l'armée se mit en marche pour s'approcher de Brimsthone-Hill et l'investir.

Une de ces divisions, commandée par le marquis du Chilleau, le tourna par sa droite, pour venir prendre poste à Sandy-Point. Une autre, aux ordres du comte de Dillon, vint ensuite par la gauche, pour mieux former l'investissement. Le marquis de Saint-Simon, et le vicomte de Damas marchaient à la tête des deux autres divisions, et entouraient aussi le fort, chacun de leur côté.

Le marquis de Bouillé établit, le 12 janvier, son quartier-général à Sandy-Point, où il voulait former une attaque, indépendamment d'une autre qui devait être dirigée du côté de la vieille rade, par le marquis de Saint-Simon.

Le 13, les bâtiments de transport, chargés de munitions de guerre et de bouche, se rendirent, partie à la vieille rade, et partie à Saint-Christophe. Un d'eux, le Lion britannique, chargé de la plus grande partie de

l'artillerie, se brisa sur des rochers au-dessous de Sandy-Point. Pendant la nuit du 13 au 14, MM. d'Albert de Rioms, et le chevalier de Medine, qui avaient convoyé ces transports, occupèrent tous leurs équipages à secourir ce bâtiment, et à pêcher l'artillerie; les pièces principales furent tirées du fond de la mer, et on le dut à leur zèle et à leurs soins.

Le 15, l'ennemi mit le feu à Sandy-Point, et força le marquis du Chilleau d'en déloger.

Le 16, il mit encore le feu dans un autre endroit.

Dans la nuit du 16 au 17, la tranchée fut ouverte du côté de Sandy-Point. On y mit 300 travailleurs, et on établit des batteries de mortiers et d'obusiers, pour foudroyer le fort.

Le 23, une bombe de l'ennemi mit le feu au dépôt des poudres de l'attaque du marquis de Saint-Simon, ce qui tua ou blessa une vingtaine d'hommes, la plupart canonniers.

Le 24, on signala l'escadre anglaise, et l'armée de M. le comte de Grasse fut à sa rencontre, et la combattit.

L'armée navale anglaise, ayant mouillé, le 25, à la Basse-terre, débarqua le 28, un corps de troupes d'environ 1300 hommes,

que le comte de Flechin, qui commandait dans la ville de Basse-terre, fit attaquer par les compagnies des grenadiers et chasseurs du régiment d'Agenois, par les chasseurs de Touraine, ceux des volontaires de Bouillé, et un détachement de Dillon, faisant en tout près de 300 hommes. Le comte de Flechin avait laissé derrière lui une compagnie de grenadiers de Touraine, et 50 hommes de Dillon, pour soutenir sa retraite. Le combat dura une heure et demie. Nos troupes enfoncèrent, avec beaucoup de valeur, la tête de la colonne anglaise; mais le comte de Flechin voyant, que pendant qu'il remportait cet avantage, une autre colonne marchait pour le tourner du côté gauche, prit le parti de modérer l'ardeur de ses troupes, et de se retirer.

Nous perdîmes, dans cette occasion, environ 80 hommes, tant tués que blessés, dont six officiers, presque tous du régiment d'Agenois.

Sur ces nouvelles, le marquis de Bouillé rassembla un corps de 2000 hommes, et partit pour aller attaquer les ennemis à la Basse-terre, où il les croyait campés; mais il les trouva établis sur un rocher, où ils achevaient

de se rembarquer, sous la protection du feu des frégates.

Quelques-unes de leurs chaloupes tentèrent, dans la nuit du 29, de jeter des secours dans Brimsthone-Hill; mais elles furent découvertes et forcées de se retirer.

On somma, le 30, le gouverneur de se rendre, en l'instruisant de la retraite de ces secours. Sur son refus, on continua le siège avec plus de vigueur.

Notre batterie de canon, du côté de Sandy-Point, était trop faible pour éteindre son feu, et sur la demande du marquis de Bouillé, le comte de Grasse envoya le vaisseau le Caton à Sandy-Point, pour y débarquer sa grosse artillerie. Le comte de Framond, commandant ce vaisseau, n'oublia rien pour accélérer l'exécution de cet ordre, et bientôt notre batterie, portée à douze pièces de canons, dont dix de 24, et deux de 18, commença à tirer avec beaucoup d'avantage; deux autres batteries eurent le même succès, ensorte que tout le revêtement du front d'attaque ne tarda pas à s'écrouler, et à devenir par-tout accessible.

On établit aussi, contre le front de Brimstone-Hill, faisant face à la montagne, huit pièces

pièces de canons de fonte qu'on avait enlevées aux ennemis, et qui paraissaient beaucoup les inquiéter. Cette batterie devait commencer à jouer le 13; mais dans la journée du 12, vers les six heures du soir, l'ennemi demanda à capituler.

Les articles provisoires furent signés pendant la nuit; mais la capitulation ne fut terminée définitivement, que le 13 au matin; alors un détachement de grenadiers et de chasseurs de l'armée, alla occuper la brèche. A dix heures, la garnison, au nombre de 750 hommes de troupes, et de 300 de milices, évacua le réduit, et sortit par la brèche, avec les honneurs de la guerre, et après avoir défilé devant nos troupes, elle posa les armes et se rendit prisonnière de guerre.

Le 17 Février 1782.

Combat rendu dans l'Inde près Madras, par l'escadre française aux ordres de M. le bailli de Suffren, contre l'escadre anglaise commandée par le vice-amiral sir Edward Hughes.

Lorsque l'escadre partie d'Europe sous le commandement de M. le bailli de Suffren,

se fut réparée à l'île de France, et réunie à celle du comte d'Orves, ce général en partit le 7 décembre 1781, pour se rendre à la côte de Coromandel. On a vu que le début des succès de M. de Suffren dans l'Inde, a été la prise de l'Annibal, vaisseau de 50 canons, dont il s'est emparé le 22 janvier 1782.

Le 3 février, le comte d'Orves, voyant dépérir sa santé, chargea le bailli de Suffren du commandement de l'escadre. Le 4, on fit une prise venant de Ganjam; le 5, on apperçut la terre et on fit plusieurs prises chargées de provisions pour Madras. Le comte d'Orves mourut le 9. Le 14, l'escadre se trouvant en vue de Madras, mouilla à 3 lieues au nord de cette place, pour ne pas la dépasser pendant la nuit. Au jour, le bailli de Suffren fit route sur l'escadre anglaise qui était embossée très-près de terre. Les calmes et la position des ennemis ne permettant pas de tenter une attaque avec quelqu'apparence de succès, l'escadre du roi mouilla à une lieue de celle des anglais. A une heure, le général fit signal d'appareiller, et dirigea sa route sur Pondichery. A 4 heures et demie, l'escadre anglaise mit

à la voile ; au soleil couché, on la releva au nord nord-ouest. Cette escadre était composée de 9 vaisseaux de ligne, commandés par le vice-amiral sir Edward Hughes; la nôtre était forte de 12 vaisseaux. Le bailli de Suffren fit le signal de marcher sur deux colonnes, et de tenir le plus près pour ne pas tomber sous le vent. On s'apperçut au jour que la flotte qui était sous notre escorte s'était séparée de l'escadre du roi, et l'on signala en même temps 11 bâtiments dans l'ouest sud-ouest, sur lesquels nous nous dirigeâmes. On reconnut bientôt que c'était l'escadre anglaise, dont quelques bâtiments détachés chassaient le convoi, et avaient même déjà fait quelques prises. A 5 heures et demie, l'amiral anglais mit en panne et fit signal de ralliement à son escadre. L'avant-garde des français se trouvait à 2 lieues et demie des ennemis; mais l'arrière-garde en était à 5 lieues. On s'apperçut dans la nuit que les ennemis avaient pris les amures à bâbord ; le bailli de Suffren fit ranger à la même route les vaisseaux à ses ordres. Au jour, il se trouva au vent de l'arrière des ennemis; mais la contrariété des vents ne lui permit d'engager le combat qu'à 3 heures

et demie. Pondichéry lui restait dans ce moment à l'ouest quart sud-ouest, à la distance de 7 lieues. Le Héros se trouva par le travers du quatrième vaisseau de la ligne anglaise, et après l'avoir serré de près, il le combattit avec tant de vigueur qu'il le démâta de son grand mât, et arriva à Trinquemaley, coulant bas d'eau. Le Héros ne put pourtant pas poursuivre le combat avec ce vaisseau d'aussi près et aussi long-temps que M. de Suffren l'aurait voulu : ce général fut obligé de tenir le vent pour ne pas être doublé par les 3 vaisseaux de la tête de la ligne anglaise, qui auraient pu l'entourer en virant vent devant par la contre-marche. Le vaisseau anglais l'Excester fut très-maltraité et démâté de son grand mât. Plusieurs vaisseaux de l'arrière-garde française, l'Ajax, le Sévère, l'Artésien, le Bizarre, ne purent pas prendre part au combat; le Brillant et le Flamand, qui se trouvaient sous le vent de la queue de la ligne anglaise, s'élevèrent et vinrent combattre avec chaleur le dernier de leurs vaisseaux; enfin, à 5 heures et demie, le général français fut obligé de faire cesser l'action à cause de la brume, de la pluie et du temps orageux, si extraordinaire

dans ces parages. Les ennemis en profitèrent pour s'éloigner et se soustraire à une défaite qu'ils n'auraient pas pu éviter, si les contrariétés que les vents et le temps firent éprouver au bailli de Suffren n'eussent arrêté sa victoire.

Nous eûmes dans cette occasion 33 hommes d'équipage tués et 84 blessés.

COMBAT

DE M. LE BAILLI DE SUFFREN,

DU 17 FÉVRIER 1782.

ESCADRE FRANÇAISE.

Le Héros, 74 canons, bailli de Suffren, chef d'escadre.

L'Orient, 74 canons, la Palliere, capitaine de vaisseau.

L'Annibal, 74 canons, Tromelin, *idem.*

Le Brillant, 64 canons, Saint-Félix, *idem.*

L'Ajax, 64 canons, Bouvet, *idem.*

Le Sévère, 64 canons, chevalier de Cillart, capitaine de vaisseau.

Le Sphinx, 64 canons, vicomte du Chilleau, *id.*

L'Artésien, 64 canons, Bidé de Maurville, *idem.*

Le Vengeur, 64 canons, comte de Forbin, *id.*

Le Bizarre, 64 canons, la Landelle, *idem.*

Le Flamand, 50 canons, de Cuverville, *id.*

L'Annibal anglais, 50 canons, chevalier de Galles.

La Pourvoyeuse, frégate, 40 canons, Ruyter, lieutenant de vaisseau.

La Fine, *idem*, 40 canons, Perrier de Salvers, *idem.*

La Bellonne, *idem*, 36 canons, de Beaulieu, *idem.*

La Subtile, corvette, 22 canons.

La Silphide, 18 canons.

La Diligente, 8 canons.

Tués et Blessés.

33 hommes d'équipage tués.
84 blessés.

Le 22 Février 1782.

Prise de l'île de Montsarrat par les français.

Après la prise de Saint-Christophe et de Nievis, une division de l'armée navale aux ordres du comte de Barras, lieutenant-général, ayant à bord un détachement de 500 hommes de troupes, commandé par le comte de Flechin, s'est portée sur l'île anglaise de Montsarrat, qui a capitulé le 22 février.

Le 1er. Mars.

La frégate française la Bellonne, de 36 canons, commandée par M. le chevalier de Beaulieu, lieutenant de vaisseau, a ramené à Pondichery la corvette anglaise le Chasseur, de 18 canons de six, dont elle s'est emparée après un léger combat. M. de Beaulieu avait détruit, dans sa croisière, 15 gros bâtiments chargés de vivres pour Madras, et avait repris un des bâtiments de notre convoi, dont les ennemis s'étaient emparés le 16 février.

Le 17 Mars.

Prise de l'île anglaise de Roatan, dans le

golfe de Honduras, par don Mathias de Galves, président, capitaine-général de Guatimala.

LE 20 MARS 1782.

Le sieur Grenier, officier auxiliaire, commandant la flûte les Bons-Amis, a soutenu dans l'Inde un combat très-vif avec un bâtiment de guerre ennemi, qui a été forcé de l'abandonner.

LE 21 MARS.

La gabarre française la Dorade, de 12 canons, commandée par le sieur Renaudin, officier auxiliaire, qui escortait un convoi de huit navires, de l'île d'Aix à Bayonne, a combattu contre un corsaire de 16 canons et quelques pierriers, qui a été obligé de fuir.

LE 6 AVRIL.

Prise de Cuddalore sur les anglais, par l'armée française, aux ordres de M. du Chemin.

Le 9 Avril 1782.

Combat rendu près la Dominique, par l'armée française, aux ordres de M. le comte de Grasse, contre les anglais, commandés par l'amiral Rodney.

Depuis sa jonction avec l'amiral Hood, Rodney, occupé de préserver la Jamaïque des tentatives du comte de Grasse et du marquis de Bouillé, épiait de Sainte-Lucie les mouvements de l'armée française mouillée à la Martinique. Il apprit, le 5 avril, qu'elle embarquait des troupes et se disposait à appareiller. Le 8, à la pointe du jour, il sut par la frégate qu'il avait envoyée à la découverte, que l'armée française venait de mettre à la voile et gouvernait au nord; il fit aussitôt lever l'ancre. Les deux armées furent bientôt en présence; mais le calme les surprit sous la Dominique, et les retint pour toute cette journée dans l'inaction. Le lendemain matin les français gagnèrent le vent les premiers, et portèrent sur la Guadeloupe. Le comte de Grasse livra le combat aux ennemis, et la division de l'avant-garde, aux ordres du

contre-amiral Hood, se mit en devoir de l'accepter. L'action s'engagea et devint très-vive dans cette partie des deux armées; mais les vaisseaux de l'avant-garde ennemie plièrent bientôt sous le feu des nôtres, et furent assez maltraités pour que l'amiral Rodney fût obligé, dans la nuit du 9 au 10, de mettre en panne, pour leur donner le temps de se réparer, tandis que l'armée française, qui pouvait s'attribuer, à juste titre, l'avantage de cette journée, s'élevait au vent de la Guadeloupe.

Le 12 Avril 1782.

Combat rendu près la Dominique par M. le comte de Grasse contre l'amiral Rodney.

Le général français voulant éviter de laisser au pouvoir de l'ennemi le vaisseau le Zélé, qui, dans la nuit du 10 au 11, avait abordé plusieurs vaisseaux de son escadre, et était resté de l'arrière, fit un mouvement rétrograde qui le mit dans la nécessité d'accepter le combat que lui livra l'amiral Rodney.

Les français n'avaient que 30 vaisseaux.

Les ennemis en avaient 38.

Nous perdîmes dans cette journée désastreuse la Ville de Paris, de 110 canons, vaisseau que montait le général, l'Hector et le Glorieux, de 74 canons, et l'Ardent, de 64. Le César, de 74 canons, tomba également au pouvoir de l'ennemi, mais il sauta peu d'heures après.

» On est entré dans très-peu de détails sur » la journée du 9, et on n'en donnera aucun » sur celle-ci. Il serait à désirer que l'époque » même pût en être mise en oubli. »

MM. de la Clocheterie, chevalier du Pavillon, de Saint-Césaire, vicomte d'Escars, de la Vicomté et Bernard de Marigny, y perdirent la vie, ainsi que douze autres officiers.

M. le comte de Vaudreuil, chef d'escadre, fut blessé. MM. le comte le Begue et d'Ethy, capitaines de vaisseau, eurent le même sort, ainsi que 24 autres officiers.

COMBATS
DE M. LE COMTE DE GRASSE,
DES 9 ET 12 AVRIL 1782.

COMBAT DU 9.

La Ville de Paris, 110 canons, le comte de Grasse, lieutenant-général, commandant.

Le Triomphant, 80 canons, marquis de Vaudreuil, chef d'escadre.

L'Auguste, 80 canons, Bougainville, *idem.*

Le Languedoc, 80 canons, baron d'Arros, capitaine de vaisseau.

La Couronne, 80 canons, Mithon de Genouilly, *idem.*

Le duc de Bourgogne, 80 canons, Coriolis d'Espinousse, chef d'escadre.

Le César, 74 canons, Bernard de Marrigny, capitaine de vaisseau.

Le Sceptre, 74 canons, comte de Vaudreuil, chef d'escadre.

Le Neptune, 74 canons, Renaud d'Aleins, capitaine de vaisseau.

Le Souverain, 74 canons, commandeur de Glandeves, *idem.*

Le Northumberland, 74 canons, Saint-Cesaire, capitaine de vaisseau.

Le Pluton, 74 canons, d'Albert de Rioms, *idem.*

Le Diadême, 74 canons, comte de Montecler, *idem.*

Le Marseillais, 74 canons, Castellanne-Majastre, *idem.*

La Bourgogne, 74 canons, Charitte, *idem.*

Le Conquérant, 74 canons, la Grandiere, *id.*

Le Scipion, 74 canons, Clavel, *idem.*

L'Hector, 74 canons, la Vicomté, *idem.*

L'Hercule, 74 canons, la Clocheterie, *idem.*

Le Glorieux, 74 canons, vicomte d'Escars, *id.*

Le Citoyen, 74 canons, de Thy, *idem.*

Le Brave, 74 canons, d'Amblimont, *idem.*

Le Palmier, 74 canons, Martelly-Chautard, *idem.*

Le Magnanime, 74 canons, comte le Begue, *idem.*

Le Destin, 74 canons, Dumaitz de Goimpy, *id.*

Le Magnifique, 74 canons, Maccarty-Macteigue, *idem.*

Le Zélé, 74 canons, chevalier de Gras-Préville, *idem.*

Le Dauphin Royal, 70 canons, Mont-Peroux, *idem.*

L'Éveillé, 64 canons, chevalier Gardeur de Tilly, capitaine de vaisseau.
L'Ardent, 64 canons, de Gourillon, *idem.*
Le Réfléchi, 64 canons, de Medine, *idem.*
Le Caton, 64 canons, comte de Framond, *id.*
Le Jason, 64 canons, chevalier de Villages, *id.*

Combat du 12.

» L'armée française était composée des
» mêmes vaisseaux qu'au combat du 9 avril,
» à l'exception du *Zélé*, du Caton et du
» Jason, qui avaient relâché à la Guadeloupe
» pour se réparer. »

Officiers tués.

La Clocheterie, capitaine de vaisseau.
Chevalier du Pavillon, *idem.*
Saint-Cezaire, *idem.*
Vicomte d'Escars, *idem.*
La Vicomté, *idem.*
Bernard de Marrigny, *idem.*
Le Saige de la Mettrie, lieutenant de vaisseau.
Villeneuve-Flayols, *idem.*
L'Hermite-Maillanne, *idem.*
D'Orsin, *idem.*
Kervel de Méré, *idem.*

Beaucouse, lieutenant de vaisseau.
Baron de Rebinder, *idem.*
D'Andrée de Renouard, enseigne.
Visdelou du Liscouet, *idem.*
Bathuro de Kerolain.
De Goyon, auxiliaire.
Quattromani, enseigne.
Chevalier de Brochereul, auxiliaire.
.... hommes d'équipage.

Officiers blessés.

Comte de Vaudreuil, chef d'escadre.
Comte le Begue, capitaine de vaisseau.
De Thy, *idem.*
Mallet de Puyvallier, lieutenant de vaisseau.
Du Rouret, *idem.*
Vieuxbourg de Rosily, *idem.*
De Champagny, *idem.*
De Clerimbert, *idem.*
Du Pin, *idem.*
Chevalier de Carcaradec, *idem.*
D'Assas-Montdardier, *idem.*
Despiés, *idem.*
De Blessing, Suédois, *idem.*
Montell, *idem.*
De Toll, *idem.*

Barthon de Montbas, enseigne de vaisseau.
De Marnieres, *idem.*
Chateaufur, garde de la Marine.
De Livec, *idem.*
Charron de Portelie, auxiliaire.
Rosland, *idem.*
Le Villain, *idem.*
Du Fossey, *idem.*
Richer, *idem.*
Martin, *idem.*
.... hommes d'équipage.

M. de Kerguelen a fait au général de Grasse plusieurs objections sur sa campagne, auxquelles il a répondu par sa lettre ci-jointe, qui fera plaisir à lire; mais quelque chose que puisse dire le général français, relativement à la désastreuse journée du 12, il ne pourra s'excuser d'avoir mal jugé la position du Zélé, qui gagna la Guadeloupe à la bordée, et d'avoir compromis, pour ce malheureux vaisseau, et la gloire du pavillon, et les avantages d'une mission ultérieure et importante qu'il avait à remplir; mais la faute du général de Grasse ne lave pas les chefs qui ont honteusement manœuvré dans cette journée, et qui ont abandonné le pavillon amiral.

RÉPONSE

DE M. LE COMTE DE GRASSE, A M. DE KERGUELEN,

Qui lui avait demandé des éclaircissements sur les évènements de sa campagne.

A Paris, le 8 janvier 1783.

« Je ne puis que vous remercier, Mon-
» sieur, de la franchise avec laquelle vous
» me faites l'honneur de m'écrire. La mienne
» y répondra dans le détail dont une lettre
» peut être susceptible.

» Le 29 avril 1781, au point du jour, je
» n'aurais pas abonné l'avantage que j'espé-
» rais remporter, non pas pour 4, mais
» pour 6 vaisseaux. Mais malgré mes ordres
» par signaux, mes ordres portés par les
» frégates, je ne pus jamais faire engager
» l'ennemi par mon avant-garde, (notre
» ordre était renversé) que jusqu'à trois
» vaisseaux de son arrière-garde. La mienne

» tint toujours obstinément le vent à pe-
» tites voiles, et laissa faire mon avant-
» garde, sans s'embarrasser si les ennemis
» augmentaient de voiles en combattant,
» et sans considérer que la moitié de mon
» armée n'étant pas doublée en cuivre,
» pour peu que les ennemis prîssent d'a-
» vance sur la partie de mon armée qui
» tenait constamment le vent à petites voiles
» contre mes intentions, ils seraient bientôt
» hors de portée d'être complètement battus.
» Aussi le feu cessa-t-il à 6 heures, et cette
» occasion fut manquée. Vous êtes à même
» de décider si c'est par ma faute.

» A mon retour de la Chezapeak, j'ai vou-
» lu attendre Hood, avant qu'il atterrât sur
» la Barbade; l'état de l'armée m'en a em-
» pêché. Il n'y avait pas d'heure dans la
» journée que quelque vaisseau ne me fît
» signal d'incommodité. Il fallut donc les
» faire arriver à la Martinique, pour les
» réparer. A peine fus-je en état d'en sor-
» tir, que je repartis avec M. de Bouillé
» pour la Barbade. Mais il nous fut impos-
» sible de résister aux courants et aux vents
» contraires, et il fallut rentrer. Nous n'a-
» vions pu avoir, le 17 décembre, que pour

» 47 jours de vivres, et avec ce qui nous
» restait, nous allâmes, le 5 janvier, à Saint-
» Christophe. Je voulus combattre Hood le
» 25; par la vitesse de sa marche, il choisit
» d'aller mouiller, non comme il l'a dit,
» où je l'étais auparavant, mais à un autre
» endroit, du même côté de l'île. Je ne pou-
» vais que rester sous voiles au vent de lui,
» parce que j'avais à conserver libre la com-
» munication de l'île attaquée avec toutes les
» nôtres, et j'attendais de la Martinique les
» vaisseaux que j'y avais laissés pour achever
» leur radoub; d'ailleurs, aucun convoi d'Eu-
» rope, depuis mon départ de Brest, n'était
» arrivé; je les attendais à tout instant, et il
» fallait que je restasse en position de les pro-
» téger. Je combattis Hood à son mouillage
» deux fois le 26 janvier. La première, son
» arrière-garde, mal mouillée, appareilla sous
» notre feu, et je ne pus que la maltraiter.
» La seconde, il se posta en potence,
» comme ci-contre, ses vaisseaux très-
» serrés, et on ne pouvait pas passer entre
» la terre et eux, comme je le voulais le
» matin. Le lendemain de la capitulation
» de Bristom-Hill, c'était l'instant de l'ob-
» server de près, et de le combattre encore

» au moment où il appareillerait de l'île
» conquise ; mais nos quarante-sept jours
» de vivres étaient épuisés (du 17 décembre
» au 14 février.) Nous avions même épuisé
» ceux des vaisseaux pris à Basse-terre, et
» il ne nous en restait que pour 36 heures.
» Il arriva quelques vaisseaux vivriers de
» Provence à Nièves, et vous conviendrez
» qu'*il faut vivre*, *avant de combattre*. Je
» fus à Nièves, toujours au vent et en vue
» de l'ennemi, à une lieue et demie de lui,
» pour faire plus promptement le versement
» de vivres si nécessaire. Hood décampa la
» nuit sans signaux. Il prit son chemin sous le
» vent, et le lendemain je ne trouvai que ses
» malades qu'il avait abandonnés. Je revins à
» la Martinique après avoir pris Montsarrat,
» mais sans voiles, sans agrès, sans rechanges,
» avec un armement à refaire presqu'à neuf,
» presque sans aucuns moyens. (1)

» Il est aisé de dire que j'aurais dû tenter
» d'empêcher la jonction de *Rodney* et de
» *Hood*. Cela est bientôt dit, la possibilité de
» la manœuvre se juge en Europe sur sa
» bonté; mais en Amérique, on la juge sur

(1) Il y avait des vaisseaux qui n'avaient pas de la poudre pour combattre deux heures.

» l'état de son armée, et il était désespérant,
» tout manquait; il fallait donc y pourvoir
» avant de tenir la mer, pour empêcher cette
» jonction, et dans l'intervalle elle se fit.

» Le 9 avril 82, on vous a laissé ignorer
» qu'outre le convoi dont j'avais à protéger
» le mouillage, à la Guadeloupe, j'avais
» deux vaisseaux, l'*Auguste et le Zélé*, qui
» étaient restés sous la Dominique. Ainsi, si
» j'avais poursuivi trop vivement l'avant-garde
» ennemie, qui avait été maltraitée par la
» mienne, et si l'on veut, si j'avais su prendre
» (ce qui me paraît fort douteux) quelqu'un
» de ses vaisseaux, j'aurais infailliblement
» perdu l'*Auguste et le Zélé*, qui auraient
» été à la merci de l'arrière-garde anglaise.
» Ainsi ma position était l'incertitude de
» prendre, et la certitude de perdre deux
» vaisseaux, si je me déterminais à en vouloir
» prendre. Je préférai donc le certain à l'in-
» certain, et vous, excellent marin, en eussiez
» fait de même sûrement.

» Le 12, le danger du *Zélé* était si grand,
» qu'il avait fait route, remorqué par l'*As-*
» *trée*, sans le savoir, droit sur la Dominique,
» et par conséquent sur l'armée anglaise; qu'il
» n'en était qu'à une lieue et demie, et que

» l'*Astrée*, dès qu'il fit un peu clair, me fit
» signal du voisinage de l'ennemi et du dan-
» ger. Ce reproche est totalement décrédité
» dans tout le public, et il ne lavera jamais
» personne des évènements de la journée ; car
» quand même j'aurais engagé mal à propos
» le combat, il ne fallait pas le donner gagné
» à l'ennemi.

» Quant aux inculpations prétendues de
» M. d'Arros, j'attends de les connaître pour
» en parler. Je crois qu'il aurait meilleure
» grace à me trouver des torts, s'il n'avait
» pas celui d'avoir oublié qu'il était mon
» matelot, et que tous ceux qu'il pourra ima-
» giner contre moi ne peuvent pas lui servir
» de réponse à celui-là.

» Cependant, si vous pouvez me procurer
» son mémoire, je vous serai bien obligé et
» très-obligé.

» Pour le mien, tous ceux qui l'ont lu en
» sont contents, et même ceux à qui ils en
» ont rendu compte, ainsi qu'il m'est revenu
» de par-tout. Le dernier reproche auquel je
» viens de répondre au sujet du *Zélé*, y est
» traité d'une manière sans réplique. Mais
» le roi ne l'ayant pas encore reçu, je ne
» puis le donner à personne encore. Je vous

» l'enverrai très-volontiers dans le temps ;
» mais indiquez-moi, je vous prie, une voie
» franche ; car quoiqu'il n'ait que 28 pages,
» les plans du major-général y sont joints,
» et il est assez volumineux.

» Il me reste à vous souhaiter l'année la
» plus heureuse, et à vous prier d'assurer
» madame de Kerguelen de mon respect. Je
» crois que je ne serai pas abandonné en
» Europe, et je puis ne pas me servir de
» l'expression que vous citez dans votre lettre,
» pour vous assurer que je serai soutenu ;
» mais personne en effet *ne me tend la main.*

» J'ai l'honneur d'être avec le plus parfait
» et le plus sincère attachement, votre très-
» humble et très-obéissant serviteur.

Le Comte de Grasse.

Le 12 Avril 1782.

Combat rendu près Provediern, par l'escadre française, commandée par M. le bailli de Suffren, chef d'escadre, contre l'amiral Hugues.

Le bailli de Suffren, après avoir fait débarquer à Porto-Novo, des troupes et des munitions de guerre qui étaient à bord des

bâtiments de transport qu'il convoyait, mit à la voile, le 23 mars, pour aller chercher les ennemis.

Le 8 avril, le capitaine du navire le Brissac, donna avis qu'il avait découvert 14 voiles faisant route au nord nord-est; le bailli de Suffren fit aussi-tôt le signal, à l'escadre, de porter au nord quart nord-ouest. Les vents étaient alors à l'est sud-est. Le 9, on apperçut 14 bâtiments dans le nord; il faisait calme: à sept heures, il s'éleva une brise du nord-est. L'escadre anglaise avait les amures à bâbord; l'escadre du roi tint la bordée opposée jusqu'à onze heures, que le général fit signal de former l'ordre de bataille, en virant de bord sur les ennemis. Les anglais continuaient à tenir le vent, et prenaient la fuite. A cinq heures du soir, les meilleurs voiliers s'étaient considérablement rapprochés d'eux; mais notre arrière-garde était très-éloignée. Le 10, on continua la chasse: dans cette journée, la Fine prit un bâtiment venu de Trinquemale, à bord duquel était un ambassadeur que le lord Macartney envoyait au roi de Candie. Malgré les efforts que l'amiral anglais faisait pour éviter le combat, le bailli de Suffren continua encore, le 11 avril, de

le poursuivre. Il crut s'appercevoir alors que son intention était de passer en avant de l'escadre, pour gagner Trinquemale, ce qui détermina le général français à faire courir largue sur la route du sud sud-est.

Le 12, l'escadre anglaise, qui avait fait porter vent largue, restait à trois lieues dans le sud sud-est. A sept heures du matin, le bailli de Suffren fit signal à son escadre de forcer de voiles sur l'ennemi qui gouvernait au sud-ouest, et fuyait à toutes voiles, vent arrière. A neuf heures, l'escadre anglaise, gênée par la terre, prit enfin le parti de combattre. Le général fit signal de former la ligne de combat sur le même bord que l'ennemi; mais comme plusieurs de nos vaisseaux étaient très-éloignés, elle ne fut formée qu'à midi. Peu de temps après, il fit signal à toute l'escadre d'arriver, et à l'arrière-garde de forcer de voiles. Le Bizarre eut ordre d'attaquer par la hanche le vaisseau de queue de la ligne ennemie, et même de le doubler. Cette ligne était composée de onze vaisseaux; nous en avions dans ce combat un de plus que les anglais.

A une heure un quart, la tête de leur escadre commença le feu sur le Vengeur, qui

était le vaisseau de tête de notre ligne, et sur l'Artésien qui le suivait. A une heure 40 minutes, le Héros, monté par le général, ouvrit son feu à portée de mousqueterie sur l'amiral anglais. L'intention du bailli de Suffren était de rester par le travers de cet amiral; mais les manœuvres de son vaisseau ayant été hachées, il le dépassa malgré lui, et combattit à demi-portée de fusil le vaisseau qui était en avant. A deux heures 40 minutes, le vaisseau anglais qui se trouvait par le travers du général, fut démâté de son mât d'artimon et de son grand mât. Le grément et les manœuvres du Héros étaient dans un si pitoyable état, qu'il ne pouvait plus manœuvrer. Le bailli de Suffren combattit cependant encore contre les vaisseaux de l'avant-garde jusqu'à ce que l'Orient et le Brillant le joignirent et passèrent sous le vent à lui. L'amiral anglais arriva en même temps, et passa sous le vent du vaisseau démâté pour se réunir à son avant-garde. A quatre heures, les anglais ayant reviré, le général français ordonna le même mouvement. Il espérait qu'on pourrait s'emparer du vaisseau démâté; mais un vaisseau anglais le remorqua et le conduisit dans sa ligne, avant qu'il fût possible de le joindre. Après le

revirement de bord, plusieurs vaisseaux combattaient encore. A cinq heures un quart, le Héros perdit son petit mât de hune; le général passa sur l'Ajax qui se trouvait très-près de lui. Il continua à porter sur les ennemis. A six heures, il fit signal de cesser le combat. A sept heures et demie, l'Ajax toucha à diverses reprises. Le Héros, l'Orient et le Brillant, qui étaient très-désemparés, restaient de l'arrière de l'escadre, ce qui engagea le général à faire signal de mouiller. Le Héros qui se trouvait commandé par M. de Moissac, lieutenant de vaisseau, jeta son ancre par six brasses au milieu de l'escadre anglaise. Le temps très-noir et pluvieux déroba aux ennemis la connaissance de ce vaisseau qui profita d'un instant favorable pour couper son cable et venir mouiller près de l'Ajax. La frégate la Fine, qui avait été envoyée pour le remorquer; aborda le vaisseau anglais l'Iris, de 50 canons, dont elle se sépara sans combattre. Au jour, l'escadre du roi se trouva mouillée à la côte de Provediern, île de Ceylan, à deux tiers de lieue des ennemis occupés à réparer leurs dommages.

Le bailli de Suffren fut plutôt en état d'appareiller que l'amiral Hugues; il mit à la

voile le 17 avril, et louvoya jusqu'au 20 devant les ennemis, qui restèrent embossés sans faire aucun mouvement. Leur position avantageuse ne lui permettant pas de les attaquer au mouillage, il fit route vers Batacolo, afin d'y prendre quelques rafraîchissements, et de remettre incessamment en mer pour chercher l'escadre anglaise, si elle sortait de Trinquemale.

Dans le combat, qui dura depuis une heure et demie du matin jusqu'à six heures et demie du soir, nous perdîmes M. de Bourdeilles et le vicomte de Rochemore, lieutenants de vaisseau; Lamuistierna et de Bielche, officiers suédois; Goales de Laureon, enseigne de vaisseau; le Vasseur de Séligny, lieutenant de frégate; de Boissinot, officier auxiliaire, et 106 hommes d'équipage.

M. de Cillart, capitaine de vaisseau, deux officiers auxiliaires et un garde-marine, furent blessés, ainsi que 280 hommes d'équipage.

Il ne manqua au succès du bailli de Suffren, dans la journée du 12, que de pouvoir s'emparer du vaisseau anglais qui fut démâté et qu'il avait si maltraité. Ce vaisseau était le Montmouth, de 68 canons.

Nota. L'armée française était composée

comme au combat du 17 février. (Voyez page 244.)

Le 17 Avril 1782.

Prise de Permacoli, après cinq jours de siège, par les troupes françaises aux ordres de M. Duchemin.

Le 19 Avril.

Une division de l'armée de l'amiral Rodney, aux ordres de l'amiral Hood, composée de dix vaisseaux, s'empare des vaisseaux français le Caton, de 64 canons, commandé par M. le comte de Framond; le Jason, de 64, par M. le chevalier de Villages; de la frégate l'Aimable, et de la corvette la Cérès, commandées par M. le chevalier de Suzannet et le baron de Paroy, lieutenants de vaisseau. Ces quatre vaisseaux allaient de la Guadeloupe à Saint-Domingue, et leur perte fut une suite funeste de la journée du 12.

Le 20 Avril.

Une escadre anglaise de 12 vaisseaux et 4 frégates, aux ordres de l'amiral Barrington, s'empare de 9 bâtiments d'un convoi destiné

pour l'Inde, qui était sorti de Brest le 19 avril, sous la protection du vaisseau le Protecteur, commandé par M. le comte de Soulanges, et du Pégase, commandé par M. de Sillans. Ces deux vaisseaux portaient 74 canons chacun. M. de Soulanges ne put s'opposer à la perte du convoi ; et M. de Sillans, commandant le Pégase, fut pris par le vaisseau le Foudroyant, de 80 canons.

Le 22 Avril 1782.

L'Actionnaire, vaisseau français, armé en flûte, destiné pour l'Inde, et faisant partie de ce même convoi qui avait d'abord eu le bonheur d'échapper à l'ennemi, fut rencontré et pris par un vaisseau de 98 canons et une frégate anglaise.

Le 22 Avril.

Le brick français le Jeune Dauphin, commandé par M. de la Beaume-Pluvinel, lieutenant de vaisseau, s'empare en venant de Démérary, d'un corsaire de sa force, après trois heures de combat.

M. de la Beaume-Pluvinel fut attaqué le même jour par une corvette de 20 canons,

avec laquelle il eut trois engagements, et qu'il força à s'éloigner. Dans ce dernier combat, les valets ayant manqué, l'équipage bourra le canon avec ses vêtements et le feu ne fut point interrompu.

Il y eut à bord du Jeune-Dauphin quatre hommes tués et treize blessés. M. de Chesne, lieutenant au régiment d'Armagnac, fut du nombre des derniers.

Le 8 Mai 1782.

Prise des îles de la Nouvelle-Providence, par les Espagnols aux ordres de D. Jean Manuel de Cagigal, gouverneur de la Havanne.

Le 15 Juin.

Les vaisseaux français le Sphinx, l'Annibal et la frégate la Bellonne, commandés par MM. du Chilleau, de Galles et de Beaulieu, s'emparent de deux bâtiments anglais doublés en cuivre, destinés pour Trinquemale. Un d'eux était la Résolution qui avait fait le tour du monde avec le capitaine Coock.

LE 18 JUIN 1782.

La frégate française la Fine, de 36 canons, commandée par M. Perrier de Salvert, lieutenant de vaisseau, partie de Trinquebar pour Goudelour avec l'escadre de M. de Suffren, s'est emparée, dans la traversée, du Yarmouth, vaisseau de la Compagnie, de 14 canons de 12, chargé en artillerie et poudre à canon, destiné pour Négapatnam.

M. Perrier de Salvert eut de plus le bonheur d'enlever devant Madras la Fortitude, de 24 canons et du port de 800 tonneaux, venant du Bengale chargée de vivres.

LE 25 JUIN.

L'armée combinée de France et d'Espagne aux ordres de D. Louis de Cordova, lieutenant-général des armées navales, et du comte de Guichen, s'empare par les 37 degrés 35 minutes de latitude nord, et les 15 degrés 50 minutes à l'ouest du méridien de Paris, de 18 bâtiments de commerce anglais, faisant partie d'une flotte de 28 voiles destinée pour le Canada et Terre-Neuve, et convoyée par le vaisseau le Portland, de 50 canons; les frégates

frégates l'Oiseau, de 32, la Danaé, de 24, et le brick le Merlin.

Le 26 Juin 1782.

M. de Boubec, lieutenant de vaisseau, commandant la frégate française la Fée, de 32 canons, s'est emparé, sur le cap Lézard, après un combat assez vif, de la corvette *l'Alligator*, de 18 canons de 6.

Il y eut 4 hommes tués et 10 blessés à bord de la Fée. M. de la Tullaye, garde de la marine, fut du nombre des derniers.

Le 1er Juillet.

Expédition contre Red-Héad et la ville de Lunembourg, à 10 lieues d'Hallifax, par six corsaires américains, qui ont enlevé les canons et brûlé les redoutes.

Le 6 Juillet.

Combat rendu près de Négapatnam par l'escadre française aux ordres de M. le bailli de Suffren, lieutenant-général, contre les anglais, commandés par l'amiral Sir Edward Hugues.

Le bailli de Suffren, ayant reçu à Bentacolo

tous les secours qu'il attendait, et ses malades étant en partie rétablis, fit voile le 3 de Juin pour la côte de Coromandel, et mouilla le 5 au soir à Tranquebar, où il trouva trois vaisseaux hollandais, expédiés avec des cargaisons de riz et autres provisions pour ravitailler son escadre. Le général français y reçut des lettres d Hyder Ali-Kan. Ce nabab lui témoignait le plus vif desir d'avoir une entrevue avec lui, et M. de Suffren se détermina, pour le satisfaire, à venir mouiller à Goudelour, où il était d'ailleurs nécessaire qu'il prît 400 européens et 800 cipayes, pour remplacer les pertes qu'avaient éprouvées les équipages de ses vaisseaux, par les combats et maladies,

Le 25, la frégate la Bellonne, commandée par le sieur de Beaulieu, qui avait été envoyé en station sur Négapatnam, vint donner avis au bailli de Suffren qu'elle avait vu l'escadre anglaise à la voile, et qu'elle en avait été chassée jusqu'à midi. Le général hâta l'embarquement des 400 européens et des 800 cipayes. Il prit de plus 300 hommes d'artillerie, dans la vue d'assiéger Négapatnam, s'il en trouvait l'occasion favorable.

Les français appareillèrent de Goudelour

le 3 juillet, et le 5 passèrent devant Trinquebar. On apperçut l'escadre anglaise mouillée à Négapatnam. Le bailli de Suffren fit mettre l'escadre en ligne pour approcher celle des anglais. Il en était encore à 3 lieues, lorsqu'elle appareilla et prit la bordée du large pour se former. Le peu de vent qu'il faisait alors soufflait du sud-ouest; l'escadre du roi était fort sous le vent. Le vaisseau l'Ajax essuya un grain qui le démâta de son grand mât de hune et de son perroquet de fougue. Le bailli de Suffren fit mouiller l'escadre à l'entrée de la nuit; les anglais, qui avaient reviré et pris la bordée de terre, en firent autant. Les deux escadres mirent sous voile à la pointe du jour: l'Ajax n'était point encore réparé.

Le bailli de Suffren fit courir l'escadre française dans l'ordre renversé, les amures à bâbord; les anglais prirent la bordée du nord. Nos vaisseaux revirèrent par la contremarche pour approcher l'ennemi; les deux escadres passèrent à bord opposé. L'amiral Hughes fit revirer la sienne en commençant par la queue, et ce mouvement fini, les anglais arrivèrent en dépendant sur l'escadre du roi. A 10 heures et demie, l'amiral

18.

anglais n'étant plus qu'à un tiers de portée de canon du bailli de Suffren, commença le combat, et les escadres s'approchèrent à la distance de 250 toises : le vent était très-faible, et la fumée très-épaisse. Les ennemis avaient 11 vaisseaux, et nous ne les combattîmes qu'avec le même nombre ; le vaisseau l'Ajax, le 12ᵉ des nôtres, étant resté sous le vent de la ligne et n'ayant point combattu. Le Brillant fut absolument désemparé ; ce vaisseau dériva, et le Héros, vaisseau du général, força de voiles pour le couvrir : les vaisseaux qui étaient de l'avant de M. de Suffren, paraissaient fort maltraités dans leur gréement ; le Sphinx, serre-file du Héros, n'était pas en meilleur état. La brise du large commença alors à se faire sentir et rompit les deux lignes. Les vaisseaux français eurent ordre de virer vent-arrière, pour tâcher de former la ligne à l'autre bord, et couvrir le Brillant qui, ne gouvernant plus, avait pris les amures à bâbord. Le Sévère, qui avait été fort désemparé, ayant été coiffé par le changement de brise, faisait route sur l'escadre et était suivi de près par un vaisseau anglais. Le Sévère avait amené devant les ennemis, par les ordres de

M. de Cillart qui le commandait; mais son état-major s'opposa à ce qu'il se rendît: son pavillon fut rehissé, et par les bonnes manœuvres et le courage de MM. Dieu et la Salles, capitaine de brûlot, le vaisseau fut conservé à la France. Le général s'apperçut de sa détresse, fit route sur lui et lui donna le temps de se ranger sous le vent de l'escadre. Le combat continua encore quelque temps dans cette position; mais les anglais qui étaient aussi très-dégréés, profitèrent de l'avantage du vent pour y mettre fin. M. de Suffren voyant qu'ils se disposaient à gagner le mouillage, serra la côte et mouilla lui-même à Karikal. A 5 heures et demie, un des vaisseaux de l'escadre anglaise fut obligé de mettre à l'ancre à 4 lieues des autres. Il est difficile de savoir laquelle des deux escadres a le plus souffert dans ce combat; mais il est constant que l'amiral Hughes l'a abandonné, étant le maître de le continuer.

Le 7 juillet, les français firent route pour Goudelour, où ils mouillèrent le 8 juillet au matin.

Ce combat avait commencé à 9 heures 55 minutes du matin, et ne fut terminé qu'à près de 3 heures après-midi.

MM. de Reine, capitaine de brûlot; du Vivier, officier d'Austrasie; de Mélicourt, officier de la légion de Lauzun, et 76 hommes d'équipage, y perdirent la vie.

M. du Chilleau, capitaine de vaisseau; Tréouret, lieutenant; la Salle, capitaine de brûlot; Beaulieu, enseigne de vaisseau pour la campagne; Pognat de Bonnerie, et 11 autres officiers, furent blessés, ainsi que 247 hommes d'équipage.

COMBAT

DE M. LE BAILLI DE SUFFREN,

DU 6 JUILLET 1782.

ESCADRE FRANÇAISE.

Le Héros, 74 canons, bailli de Suffren, lieutenant-général.

L'Orient, 74 canons, la Palliere, capitaine de vaisseau.

L'Annibal, 74 canons, Tromelin, *idem*.

Le Brillant, 64 canons, de Saint-Félix, capitaine de vaisseau.

L'Ajax, 64 canons, Bouvet, *idem*.

Le Sévère, 64 canons, Cillart, *idem*.

Le Sphinx, 64 canons, vicomte du Chilleau, *idem*.

L'Artésien, 64 canons, de Maurville, *idem*.

Le Vengeur, 64 canons, comte de Forbin, *id.*

Le Bizarre, 64 canons, la Landelle, *idem*.

Le Flamand, 50 canons, Cuverville, *idem*.

L'Annibal anglais, 50 canons, de Galles, *id.*

La Fine, frégate, 36 canons, de Salvert, lieutenant de vaisseau.

La Bellonne, *idem*, 36 canons, de Beaulieu, *idem*.

La Subtile, corvette, 22 canons, Tromelin, cadet, *idem*.

La Sylphide, *idem*, 18 canons, de Galiffet, *idem*.

Officiers tués.

De Reine, capitaine de brûlot.

Du Vivier, officier d'Austrasie.

Melicourt, de la légion de Lauzun.

76 hommes d'équipage.

OFFICIERS BLESSÉS.

Du Chilleau, capitaine de vaisseau.
Tréouret, lieutenant de vaisseau.
La Salle, capitaine de brûlot.
Beaulieu, enseigne de vaisseau.
La Fond, officier auxiliaire.
Kermellec de la Reyniere, *idem.*
Malherbe, *idem.*
De Genes, *idem.*
D'Ordelin, *idem.*
Daniel, *idem.*
Dorrigny, *idem.*
La Martiniere, de la légion de Lauzun.
Montalembert, *idem.*
De Creux, capitaine des volontaires de B.
Le Juge, officier d'artillerie.
247 hommes d'équipage.

LE 28 JUILLET 1782.

L'Amazonne, frégate française de 32 canons, commandée par M. le vicomte de Montguyot, lieutenant de vaisseau, est prise à la hauteur du cap Henry, après 2 heures d'un combat opiniâtre, par la frégate ennemie la Margarita, de 44 canons. MM. le

vicomte de Montguyot, commandant l'Amazonne; de Gazan, officier auxiliaire, et le chevalier de l'Épine, lieutenant de vaisseau, furent tués, ainsi que 19 hommes de l'équipage, en défendant la frégate du Roi.

MM. Oillic et la Villeberno, officiers auxiliaires; Guilhem, officier au régiment du Cap, et 93 hommes d'équipage, furent blessés.

Le 29 Juillet 1782.

L'escadre aux ordres de M. le marquis de Vaudreuil, a repris l'Amazonne.

Le 11 Aout.

La frégate française la Bellonne, de 35 canons, commandée par M. de Pierrevert, lieutenant de vaisseau, rencontra à la hauteur de Friarshood, île de Ceylan, la frégate le Coventry, de 26 canons, chargée de troupes et allant à Bombay. Cette dernière frégate, se confiant sur la force de sa mousqueterie et sur le grand nombre de ses obusiers, vint bord à bord de la Bellonne, et lui mit, en moins d'une heure, 45 hommes hors de combat. M. de Pierrevert et M. Bouché, son second, ayant été tués, et M. Stephano, le seul officier

qui restait à bord de la Bellonne, et qui était déjà blessé, ne pouvant prétendre au commandement comme étranger, plusieurs subalternes se le disputèrent, l'équipage se révolta et manœuvra de sa propre autorité, de manière à s'éloigner du Coventry, qui continuait de l'écraser de sa mousqueterie.

Indépendamment du capitaine et de son second, nous perdîmes 16 hommes d'équipage dans ce combat, et nous en eûmes 27 autres blessés.

Le 11 Aout 1782.

Les frégates françaises la Friponne et la Résolue, de 32 canons chacune, commandées par MM. de Blachon et de Saint-Jean, lieutenants de vaisseau, s'emparèrent de quatre bâtiments de transport, expédiés par les anglais pour les îles du Vent. Ils se sont aussi rendus maîtres des corvettes le Speédy et le Swift, de 16 canons, et de la Queen, corsaire de 10 canons.

Le 19 Aout 1782.

La corvette française l'Aigle, de 18 canons, commandée par M. le Moyne de Preneuf, l'aîné, lieutenant de frégate, allant du Cap à l'Amérique septentrionale, est prise, après une heure de combat, par le sloop le duc de Chartres, de 16 canons.

Dans le combat très-opiniâtre que soutint cette corvette, M. le Moyne de Preneuf, qui la commandait, fut tué, 12 hommes d'équipage eurent le même sort.

Le frère du commandant, officier auxiliaire, très-jeune encore, et le sieur Boutet, autre auxiliaire, furent blessés. Le premier le fut deux fois et très-dangereusement. 14 hommes d'équipage furent également blessés.

Le 24 Aout.

Expédition dans la baye d'Hudson, par une division aux ordres de M. de la Pérouse, capitaine de vaisseau.

M. de la Pérouse partit du Cap français le 31 mai, commandant le vaisseau le Sceptre, de 74 canons, et suivi des frégates l'Astrée et l'Engageante, de 36 canons chacune, que

commandaient MM. le chevalier de Langle et de la Jaille, lieutenants de vaisseau. Il avait à bord de ces bâtiments 250 hommes, tirés des régiments d'Armagnac et d'Auxerrois, et 40 hommes d'artillerie. L'objet de son expédition était de s'emparer des forts anglais du prince de Walles et d'Yorck, dans la baye d'Hudson, et il avait embarqué en conséquence quatre canons de campagne, deux mortiers et 300 bombes. M. de Rostaing, major du régiment d'Armagnac, commandait le détachement; M. le Certain, capitaine d'artillerie, était chargé de diriger tout ce qui avait rapport à cette partie; M. de Monneron, capitaine du corps royal du Génie, devait conduire les opérations des sièges, et M. de Mansuy, capitaine-ingénieur des colonies, devait lever les plans des côtes et des bayes que l'on allait parcourir.

Le 17 juillet, M. de la Pérouse eut connaissance de l'île de la Résolution. A peine eut-il fait 20 lieues dans le détroit d'Hudson, que les obstacles de tous les genres se multiplièrent. Ses vaisseaux restèrent pris plusieurs jours dans les glaces, et furent considérablement endommagés, les matelots allaient à pied sec de l'un à l'autre.

Le 30 juillet, les français virent le cap de Walsingham, situé à la partie la plus occidentale du détroit; ils n'avaient eu pour les guider jusque-là que quelques points déterminés astronomiquement, insérés dans le *Pratical Navigator*, et d'après lesquels M. de la Pérouse et M. de Mansuy avaient tracé une carte qu'ils corrigeaient à mesure que la brume leur permettait de faire quelques relèvements des terres.

M. de la Perouse commençait à se flatter d'avoir vaincu les plus grandes difficultés et d'arriver promptement au fort du prince de Walles, qu'il se proposait d'attaquer le premier. Il n'avait pas un instant à perdre, la rigueur de la saison obligeant tous les vaisseaux d'abandonner cette mer dans les premiers jours de septembre; mais son impatience fut mise à une nouvelle épreuve, car lorsqu'il commençait à naviguer avec sûreté dans la baye d'Hudson, il fut enveloppé de brumes le 3 août, et se vit bientôt environné de gros glaçons qui le forcèrent à faire signal à sa division de mettre en panne. Lorsque le brouillard se dissipa, les 3 bâtiments se trouvèrent enclavés dans les glaces qui s'étendaient à perte de vue. M. de la Perouse eut

alors la crainte la plus fondée de manquer la saison d'opérer, et il était à peu-près décidé à renvoyer son vaisseau aux îles du Vent avec une frégate, et à hiverner lui-même dans la baye. Il se proposait d'attendre avec la frégate qu'il aurait gardée, et les troupes commandées par M. de Rostaing, le retour de la saison propre à attaquer et à détruire les établissements anglais; mais le 5 août, la banquise dans laquelle il s'était engagé s'éclaircissant un peu, il se détermina à la franchir en forçant de voiles, quelques risques que pussent courir ses bâtiments. Il fut assez heureux pour y parvenir, et le 8 au soir, il découvrit le pavillon du fort du prince Walles. Les bâtiments français s'en approchèrent en sondant jusqu'à une lieue et demie, et mouillèrent par 18 brasses d'eau fond de vase. Un officier qui fut envoyé pour sonder aux approches du fort, rapporta que les bâtiments pourraient s'embosser à très-peu de distance, et M. de la Perouse, sûr que si les ennemis voulaient faire quelque résistance, le Sceptre pourrait facilement les réduire, fit tous ses préparatifs pour effectuer une descente dans la nuit. Il fut contrarié par la marée et l'obscurité de la nuit, et les chaloupes ne purent se mettre

en marche qu'à 2 heures du matin; mais les troupes débarquèrent, sans obstacle, à trois quarts de lieue du fort. M. de Rostaing s'en approcha jusqu'à portée du canon, où il fit halte; et quoique le fort parût en état de faire une vigoureuse résistance, voyant que les ennemis ne se disposaient point à se défendre, il les envoya sommer de se rendre: on ne fit aucune difficulté; les portes lui furent ouvertes, le gouverneur et sa garnison se rendirent à discrétion.

M. de la Perouse n'ayant point un instant à perdre pour terminer ses opérations dans la baye d'Hudson, se détermina à brûler cet établissement.

Le 11 août, il mit à la voile pour atteindre le fort d'Yorck. Il éprouva, pour y parvenir, des difficultés bien plus grandes que celles qu'il avait eues précédemment à vaincre: il naviguait sur une côte parsemée d'écueils, par 6 ou 7 brasses fonds de roche. Enfin, après avoir couru des risques de toute nature et sans nombre, le Sceptre et les deux frégates parvinrent à l'entrée de la rivière de Nelson, où elles mouillèrent le 20 août, à environ 5 lieues de terre

M. de la Perouse avait pris 3 bateaux

portés au fort du prince Walles, dont il confia le commandement à MM. du Bordieu, enseigne de vaisseau, suédois; Dorié, lieutenant de frégate, et Carbonneau, garde de la marine; il y joignit le canot du Sceptre, commandé par le sieur le Febvre, officier auxiliaire. Ces officiers prirent une exacte connaissance de la rivière des Hayes, sur laquelle est situé le fort d'Yorck. Ils firent un relevé exact des sondes, et se mirent en état d'y piloter la division qui les attendait au mouillage à 8 lieues au large hors de vue de terre.

Le 21 août, nos troupes s'embarquèrent sur les chaloupes, et M. de la Pérouse n'ayant rien à craindre par mer du côté des ennemis, crut devoir présider lui-même au débarquement. M. le chevalier de Langle le suivit, et M. de la Jaille resta chargé du commandement de la division.

L'île des Hayes, sur laquelle est situé le fort d'Yorck, est à l'embouchure d'une grande rivière qu'elle divise en deux branches; celle qui est devant le fort s'appelle la rivière des Hayes, l'autre la rivière Nelson. Le commandant français savait que tous les moyens de défense étaient sur la rivière des Hayes.

Il

Il y avait de plus un vaisseau de la compagnie d'Hudson, portant 26 canons de 9, mouillé à l'embouchure; il se décida en conséquence pour la rivière Nelson, sachant bien que ses troupes auraient à faire de ce côté une marche d'environ 4 lieues pour joindre le fort; mais il y gagnait de rendre inutiles toutes les batteries situées sur la rivière des Hayes.

On arriva, le 21 au soir, à l'embouchure de la rivière Nelson, avec 250 hommes de troupes, les mortiers, les canons et huit jours de vivres. Toutes les dispositions étaient faites pour n'avoir plus rien à demander aux vaisseaux avec lesquels il était très-difficile de communiquer. M. de la Pérouse donna ordre aux chaloupes de mouiller par 3 brasses à l'entrée de la rivière, et s'avança dans son canot avec le chevalier de Langle, MM. de Rostaing et de Monneron, afin de sonder la rivière, sur laquelle il craignait que les ennemis n'eussent préparé quelques moyens de défense.

Il trouva, en sondant l'espace d'une lieue, que la rivière Nelson était inabordable; les plus petits canots n'en pouvaient approcher qu'à 100 toises environ, et l'espace qui restait

à parcourir était de la vase mole. Il se détermina en conséquence à attendre le jour et à rester à l'ancre; mais la marée perdant beaucoup plus qu'on ne l'avait présumé, les chaloupes restèrent à sec à 3 heures du matin. Le chevalier de Langle proposa alors à M. de Rostaing de se mettre dans la vase et d'aller tout de suite à terre. Cet avis fut suivi : toutes les troupes débarquèrent, et après avoir fait un quart de lieue dans la boue jusqu'aux genoux, elles arrivèrent enfin sur un pré éloigné du bois d'une demi-lieue. Elles se rangèrent en bataille et marchèrent jusque vers ce bois, où l'on se flattait de trouver un sentier sec qui conduirait au fort; on n'en découvrit aucun, et toute la journée se passa en reconnaissances inutiles de chemins qui n'existaient point. M. de la Pérouse se détermina à en tracer un à la boussole, au milieu du bois et du marais; MM. de Monneron et de Mansuy furent chargés de ce travail extrêmement pénible. La troupe campa auprès du bois, et le soir on annonça qu'il y avait à traverser deux lieues de marais, où l'on enfoncerait souvent jusqu'aux genoux.

Un coup de vent qui survint dans la nuit, força M. de la Pérouse à laisser à M. de

Langle, le commandement des chaloupes, et à rejoindre sa division, qui lui donnait les plus vives inquiétudes. Il se rendit au bord de la mer; mais la tempête continuant encore, il lui fut impossible de s'embarquer. Le lendemain il profita d'un intervalle, et arriva à bord, une heure avant un second coup de vent. M. de Carbonneau, qui était parti avec lui, fit naufrage dans son bateau, et eut le bonheur de se sauver à terre, lui et son équipage. Ils revinrent à bord tous nuds, et ayant vécu de quelques fruits sauvages. L'Engageante perdit deux ancres dans le second coup de vent, et l'Astrée deux; s'il eût duré quelques heures de plus, la frégate de M. de la Jaille se serait perdue, et 300 hommes se seraient noyés sans ressource.

Le vent ayant calmé le 26, on apprit que les troupes étaient arrivées devant le fort, le 24 au matin, et qu'à la première sommation de M. de Rostaing, les portes lui en avaient été ouvertes. M. de la Pérouse écrivit à cet officier de brûler le fort, et de se rembarquer tout de suite.

Ses mesures furent encore déconcertées par un nouveau coup de vent, qui fit courir les plus grands risques à l'Engageante; sa

troisième ancre cassa, ainsi que la barre de son gouvernail, et sa chaloupe se perdit. Le Sceptre perdit aussi la sienne, son canot et une ancre.

Enfin le beau temps revint, et les français virent, le 31 août, le fort d'Yorck en feu, et M. de Rostaing qui rejoignait la division avec sa troupe, dans un grand bateau appartenant à la compagnie, qui avait été pris dans la rivière. Cet officier mouilla la nuit, à une lieue du Sceptre, et le lendemain il s'y embarqua. M. de la Pérouse ayant alors à bord les trois gouverneurs des forts du prince Walles, d'Yorck et de Severn, petit établissement dont il s'était aussi rendu maître, mit à la voile pour s'éloigner des mers orageuses où il venait de remporter, avec tant de soins, de peines et de courage, de si glorieux succès.

M. de Kerguelen avait donné, au ministre Castries, le projet de prendre les forts anglais de la baye d'Hudson; mais il n'avait pas conseillé de faire partir la Pérouse de l'Amérique, pour aller faire une expédition dans les glaces, ni de tenter cette entreprise dans le mois d'août; il avait conseillé de partir de Brest, en avril, pour tâcher, dans

le courant de mai, de se rendre dans la baye d'Hudson. M. de Kerguelen avait aussi fait connaître à ce ministre ignorant, qu'en conservant le fort d'Yorck, il pouvait se ménager les moyens de reprendre Quebec, qui n'en est éloigné que de 30 lieues.

Le 25 Aout 1782.

Le Pandour, cutter français, de 18 canons, commandé par M. le chevalier de la Tullaye, lieutenant de vaisseau, s'empare, après un engagement de quatre heures, du corsaire le Guernesey, de 16 canons.

Le Pandour a eu sept hommes tués et dix blessés.

Le 30 Aout.

Prise de Trinquemalé, par les français aux ordres de M. le bailli de Suffren.

L'escadre française appareilla de Goudelour, et fit route pour Ceylan, le premier août. Le 21, M. d'Aymar la joignit avec un convoi qu'il amenait de l'Ile-de-France. Les 22, 23 et 24 furent employés à se préparer à la descente que le bailli de Suffren se proposait de faire à Trinquemalé, qu'il avait

envoyé reconnaître par un cutter, dont le rapport s'accordait avec ses projets. Le 25, l'escadre mouilla à Back Baye; on débarqua le 26 à trois heures du matin; les troupes aux ordres du baron d'Argoult se portèrent sur-le-champ vers la place. Le bailli de Suffren fut la reconnaître jusqu'à portée de fusil. Le sieur Desrois, ingénieur en chef, fut chargé de diriger l'attaque de la place. Le 27 et le 28 furent employés à travailler aux batteries. Le 29, à sept heures du matin, celles de la gauche ouvrirent leur feu, et firent taire, en peu de temps, celui des ennemis; il y eut environ vingt hommes tués ou blessés. On répara pendant la nuit, et on fortifia les batteries de la gauche, et celles de la droite furent avancées. Le 30, à la pointe du jour, le feu recommença avec la plus grande vivacité. A neuf heures du matin, le bailli de Suffren fit en son nom, et en celui du baron d'Agoult, sommer le gouverneur de rendre la place. Il y eut d'abord quelques difficultés sur les conditions; mais elles furent bientôt levées. La capitulation fut signée le même soir, et les portes livrées aux troupes du roi. Le 31, au matin, on marcha vers le fort d'Ostembourg, qui se rendit aux mêmes conditions

que Trinquemalé. Le premier septembre, les troupes qui n'étaient pas destinées à servir de garde à Trinquemalé et à Ostembourg, se rembarquèrent.

Le 3 Septembre 1782.

Combat rendu près de Trinquemalé par l'escadre française aux ordres de M. le bailli de Suffren.

Le 2 septembre, on découvrit l'escadre anglaise; le bailli de Suffren fit aussi-tôt signal d'appareiller et de se préparer au combat. On reconnut, le 3 à la pointe du jour, que les ennemis étaient à 2 lieues sous le vent de la baye de Trinquemalé; l'escadre du roi mit sous voile en ordre de bataille; le temps était un peu brumeux; nous avions alors 14 vaisseaux, et les ennemis, qui n'en avaient que 12, arrivaient insensiblement et prenaient chasse pour éviter le combat. Ce ne fut qu'à 2 heures après midi que le général français put les joindre avec 2 autres vaisseaux, l'Illustre, commandé par le comte de Bruyeres, et l'Ajax, par M. Beaumont le Maitre, lieutenant de vaisseau. Ces deux vaisseaux

engagèrent l'action à 2 heures et demie après-midi, avec le Héros, que montait M. le bailli de Suffren, et le secondèrent vigoureusement. Le Héros et l'Illustre furent démâtés de leurs grands mâts, petits mâts de hune et mâts d'artimon; l'Ajax ne perdit qu'un de ses mâts de hune. Cet engagement fut partiel et se termina à 6 heures et demie du soir. L'amiral Hughes profita de la nuit pour se retirer, et les français firent route pour Trinquemalé. Le vaisseau l'Orient se perdit pendant la nuit, en courant des bords pour entrer dans la baye : on a sauvé l'équipage et les effets, mais on n'a pu parvenir à relever le bâtiment.

M. de Péan, lieutenant de vaisseau, commandant la Consolante; de Voutron, autre lieutenant, et de Saint-Légier, enseigne, furent tués dans ce combat, ainsi que 92 hommes d'équipage. M. de Bruyeres, capitaine de vaisseau, fut blessé; MM. d'Ankarlor, officier suédois, et de la Grandiere, le furent aussi, et moururent de leurs blessures. Il y eut encore 7 autres officiers blessés et 284 hommes d'équipage.

COMBAT

DE M. LE BAILLI DE SUFFREN,

DU 3 SEPTEMBRE 1782.

ESCADRE FRANÇAISE.

Le Héros, 74 canons, bailli de Suffren, lieutenant-général.

L'Illustre, 74 canons, comte de Bruyeres, capitaine de vaisseau.

L'Orient, 74 canons, la Palliere, *idem.*

L'Annibal, 74 canons, de Tromelin, *idem.*

Le Brillant, 64 canons, de Beaulieu, *idem.*

L'Ajax, 64 canons, Baumont-le-Maitre, *id.*

Le Sévère, 64 canons, de Langle, *idem.*

Le Sphinx, 64 canons, vicomte du Chilleau, *idem.*

L'Artésien, 64 canons, Saint-Félix, *idem.*

Le Vengeur, 64 canons, Cuverville, *idem.*

Le Bizarre, 64 canons, la Landelle, *idem.*

Le Saint-Michel, 60 canons, chevalier d'Aymar, *idem.*

Le Flamand, 50 canons, de Salvert, *idem.*

L'Annibal anglais, 50 canons, de Galles, *id.*

La Consolante, frégate, 40 canons, Pean de la Villehunault, lieutenant de vaisseau.
La Fine, *idem*, 36 canons, la Corne, *idem*.
La Bellonne, *idem*, 36 canons.

Officiers tués.

Pean de la Villehunault, lieutenant de vaisseau.
De Voutron, *idem*.
Saint-Légier de la Houssaye, enseigne.
92 hommes d'équipage.

Officiers blessés.

De Bruyeres, capitaine de vaisseau.
De Cadignan, enseigne de vaisseau.
De Beaupoil, *idem*.
La Grandiere, *idem*.
D'Ankarlor, officier suédois.
Chevalier du Bousquet, officier auxiliaire.
Amielh, *idem*.
Du Lac, *idem*.
La Tour-Hody, officier au régiment de l'Ile-de-France.
Seguin, *idem*.
284 hommes d'équipage.

Le 4 Septembre 1782.

L'Hébé, frégate française de 40 canons, commandée par M. le chevalier de Vigny, capitaine de vaisseau, sortie de Saint-Malo le 3 septembre, est rencontrée le 4 et prise par le vaisseau anglais le Raimbow, de 44 canons, auquel M. de Vigny ne fit nulle résistance. L'anglais tira deux bordées sur la frégate du roi, qui ne blessèrent personne et tuèrent un seul homme, ce fut M. de Landy, enseigne de vaisseau.

Le 5 Septembre.

Combat des frégates françaises l'Aigle et la Gloire, de 40 et 32 canons; la première commandée par M. le comte de la Touche, capitaine de vaisseau, et la seconde par M. de Valongue, lieutenant, contre le vaisseau anglais l'Hector, de 74 canons.

Dans la nuit du 4 au 5 septembre, le comte de la Touche, commandant la frégate l'Aigle, se trouvant par les 39 degrés 10 minutes de latitude, et 67 degrés 53 minutes de longitude, le vent à l'ouest assez frais,

eut connaissance d'un bâtiment sous le vent, gouvernant comme lui, au plus près, les amures à tribord. Il fit porter sur lui pour le mieux reconnaître, et s'en étant approché à demi-portée de canon, il ne tarda pas à juger, par l'élévation du bois, que c'était un vaisseau à deux batteries.

Le chevalier de Vallongue, commandant la Gloire, se trouvait sous le vent de l'Aigle et beaucoup plus près du vaisseau en vue.

Les fanaux qui s'allumèrent dans les batteries de ce bâtiment, firent bientôt connaître au comte de la Touche qu'il était dans l'intention d'engager le combat. L'inégalité des forces et l'importance de la mission dont il était chargé, lui firent d'abord prendre le parti de serrer le vent en faisant de la voile; il espérait que la Gloire ferait le même mouvement, sans qu'il eût besoin de recourir aux signaux de nuit pour le lui indiquer; mais voyant qu'elle n'exécutait point cette manœuvre, il lui fit le signal de ralliement. M. le chevalier de Vallongue, qui se trouvait, lorsqu'il apperçut ce signal, à demi-portée de fusil de l'ennemi qui le hélait, jugeant que s'il exécutait l'ordre qui venait de lui être donné, il offrirait au vaisseau une position

trop avantageuse, dont il profiterait pour lui envoyer sa bordée, ce que le comte de la Touche n'avait pas pu calculer, prit le parti courageux d'arriver sur le bâtiment anglais, et de lui envoyer toute sa bordée par l'avant; le vaisseau la lui rendit, et le combat s'engagea à la portée du pistolet.

Le premier coup de canon fit cesser toutes les réflexions du comte de la Touche, sur la disproportion des forces et les suites du combat, et il arriva vent arrière pour couvrir la Gloire et la seconder.

Lorsque cette frégate eut donné et rendu quelques bordées, le feu cessa entre elle et l'ennemi; ils se reparlèrent et s'interrogèrent réciproquement sur leurs couleurs. L'anglais ayant déclaré la sienne, M. de Vallongue, qui croyait n'avoir affaire encore qu'à une forte frégate, lui fit crier qu'il était français et qu'il eut à amener son pavillon. Le capitaine ennemi répondit ironiquement qu'il allait s'y soumettre, mais se disposa néanmoins à prendre une position avantageuse pour continuer le combat. Le chevalier de Vallongue le prévint, et profitant d'un instant favorable, lui envoya une volée qui dut être très-meurtrière. L'action se rengagea

de nouveau ; ce fut alors que le comte de la Touche vint se placer entre la Gloire et l'ennemi : le feu de sa mousqueterie, soutenu de son artillerie, lui parut faire le plus grand mal à l'ennemi, qui serra le vent et arriva sur lui au point de ne pas lui laisser de doute que son dessein ne fût de l'aborder. Le capitaine de l'Aigle voyant que la chance que son adversaire lui offrait était la plus favorable qu'il pût courir, prit le parti de ne pas la refuser. Il avait à son bord 500 combattants, animés et soutenus par l'exemple de MM. le baron de Viomenil, duc de Lauzun, marquis de Laval, marquis de Champcenets, Mac-Mahon, Sheldon, des comtes de Chabannes, vicomte de Fleury et de Melfort, Bauzon, de Talleyrand, Rice, de Langeron, le fils et le gendre de M. le baron de Viomenil, de Brentano et autres officiers. La haute valeur de partie d'entr'eux était déjà bien éprouvée ; les autres allaient chercher des occasions de marcher sur leurs traces.

Déjà la vergue de civadière de l'ennemi était accrochée dans les haubans de l'Aigle ; le comte de la Touche fit alors lâcher une bordée de toute son artillerie, et crier en même temps : *à l'abordage* et *vive le roi !* Le

baron de Viomenil, à la tête de tous les guerriers d'élite qu'on vient de nommer, se disposait à sauter à bord de l'ennemi, lorsqu'effrayé sans doute de l'audace des chefs et de l'ardeur de l'équipage, il manœuvra pour s'éloigner sans tirer un seul coup de canon. Avant cette séparation, les chargeurs de sa première batterie et ceux de l'Aigle se frappaient avec leurs refouloirs.

Dès que ce vaisseau fut éloigné, le combat recommença à la portée du fusil, mais son feu diminuait sensiblement. Le jour vint, et la Gloire, qui avait pris une position favorable, se mit à le canonner de l'arrière à l'avant; il était dégréé et ne manœuvrait plus qu'avec beaucoup de difficulté. Le comte de la Touche et le chevalier de Vallongue en profitèrent pour lui faire essuyer, pendant trois quarts d'heure, encore des bordées qu'il ne pouvait pas leur rendre. Il eût fini par succomber; mais les vigies de l'Aigle ayant crié qu'elles appercevaient plusieurs voiles, dont une à 3 mâts avait l'apparence d'un vaisseau de guerre, le comte de la Touche craignant avec raison que celui qu'il combattait ne fît partie d'une escadre à laquelle les voiles en vue pouvaient apparrenir

aussi, se détermina à l'abandonner, et fit signal à la Gloire de forcer de voiles et de le suivre. MM. le comte de Segur, prince de Broglie, Lillehorn, colonel suédois, chevalier de Lameth, comte de Vaudreuil, de Lomenie, baron de Montesquieu et comte de Polereski, étaient sur cette dernière frégate, et y donnèrent toutes les preuves du plus brillant courage.

Le calibre des boulets et la construction du vaisseau ennemi firent juger au comte de la Touche qu'il avait eu affaire à l'Hector, de 74 canons, dont les anglais s'étaient emparés pendant la journée du 12.

Le combat dura deux heures cinquante minutes; il n'y eut à bord de l'Aigle que cinq hommes tués, et onze blessés. M. Collinet, lieutenant de frégate, le fut très-dangereusement.

M. le chevalier du Quesne, lieutenant de vaisseau, commandant en second sur ce bâtiment, et M. Camille de la Touche, enseigne, frère du capitaine, se conduisirent, ainsi que tous les autres officiers, de la manière la plus distinguée.

Le

Le 13 Septembre 1782.

Les Espagnols attaquent Gibraltar sans succès.

Depuis que les espagnols avaient entrepris le siège et le blocus de Gibraltar, les anglais, tantôt par force, tantôt par ruse, n'avaient cessé de le secourir et de le ravitailler. On voulut enfin emporter de vive force cette place qu'on désespérait de réduire par la famine. M. d'Arçon, ingénieur français, fut l'inventeur et le guide de cette grande et téméraire entreprise. Il imagina d'établir sur des coques de vaisseaux consolidées, des batteries qui devaient être embossées à une certaine distance du fort, et le foudroyer avec une artillerie nombreuse et formidable. Toutes les ressources de la prévoyance humaine avaient été épuisées pour mettre ces batteries à l'abri des accidents sans nombre auxquels on présumait bien qu'elles seraient exposées par la défense de l'ennemi. Peut-être le génie de M. d'Arçon, qu'on ne peut s'empêcher de révérer, malgré les malheurs de la journée désastreuse à laquelle son invention donna lieu, eut-il triomphé de tous les obstacles que

lui présentaient la nature, l'art et le courage de ses ennemis, si tous les moyens d'attaque qu'il avait combiné eussent été mis à exécution comme il les avait tracés dans son plan.

Pour éviter que les batteries flottantes ne fussent écrasées de tout le feu de la place, il était arrêté que différentes divisions de chaloupes canonnières et de bombardes iraient se poster en face de la place et de la montagne, pour diriger leur feu sur tous les points et sur tous les lieux, et diviser celui de l'ennemi. Mais le 13 septembre, lorsque les dix batteries flottantes sortirent à sept heures du matin de Puente-Mayorca, et se portèrent à leurs destinations respectives, l'extrême violence du vent et l'agitation de la mer ne permirent en aucune manière d'exécuter cette disposition si nécessaire. On ne fit même passer qu'avec beaucoup de peine quelques vaisseaux de la pointe d'Europe, pour faire diversion de leur côté. La première et la seconde batteries étaient commandées par le chef d'escadre don Bonnaventure Moreno et par le prince de Nassau, qui se rendirent et se placèrent à leur poste avec autant d'audace que d'intrépidité, les autres les suivirent et les imitèrent; mais bientôt

écrasées par tout le feu réuni des ennemis, ses bombes, ses grenades, la mitraille, et sur-tout les boulets rouges du calibre de 42, qui les foudroyaient en si grande quantité, qu'il n'était plus possible de les éteindre; les dix batteries flottantes devinrent la proie des flammes, et ceux qui les avaient si bravement défendues périrent, ou coururent, en se sauvant sous le feu des anglais, des risques aussi grands que ceux auxquels ils venaient d'échapper.

Monseigneur comte d'Artois et M. le duc de Bourbon, furent témoins du mauvais succès de cette périlleuse entreprise.

Les régiments français de Lyonnais, de Bretagne, de Bouillon, et une brigade allemande, se trouvèrent à cette expédition.

Le 15 Septembre 1782.

Une division anglaise, composée de deux vaisseaux, une frégate et deux corvettes, poursuit la frégate française l'Aigle, de 40 canons, la force à s'échouer dans la Delaware, et s'en empare.

Le 12 septembre au matin, le comte de la Touche, capitaine de vaisseau, commandant

la frégate l'Aigle, ayant sous ses ordres la Gloire, de 32 canons, commandée par le chevalier de Vallongue, eut connaissance de la terre et de trois bâtiments, dont deux à trois mâts sous le vent à lui, et un troisième au vent, courants tous trois le bord du large. A huit heures, se trouvant près de terre, et sous le vent de la tour du cap James, le comte de la Touche prit les amures à bâbord; un brick, qui était le troisième bâtiment qu'il avait apperçu, reprit alors le bord de terre et lui passa à une demi-portée de canon de l'avant, avec pavillon et flamme anglaise. Il mit au même bord que lui en le tenant au vent pour l'empêcher d'arriver, et quelques coups de canon qu'il lui envoya le forcèrent d'amener.

Au même instant le bâtiment à trois mâts qui restait sous le vent, arriva au sud sud-est, et le comte de la Touche le perdit entièrement de vue. Il sut, en amarinant le Racoon, brick de guerre, de 14 canons, que le vaisseau qu'il avait apperçu était le Warvick, de 50 canons, auquel ce brick servait de découverte. Cette prise faite, il louvoya toute la journée pour s'approcher de la Delaware, en observant de tenir au haut des mâts les signaux dont il

était convenu l'année précédente avec les pilotes de la côte. La nuit survint sans qu'il eût connaissance d'aucune voile à l'horizon, et il prit le parti de mouiller par neuf brasses, à deux lieues dans l'est du cap James. A neuf heures du soir, il envoya son canot chercher des pilotes à Lewis-Town. Ce canot se perdit dans la nuit avec trois hommes.

Le 13, à la pointe du jour, les vents étant au nord nord-est, la Gloire signala cinq voiles restantes au sud-est. Le comte de la Touche lui fit signal d'appareiller; et pour obéir, elle fut obligée de couper son cable; l'Aigle eut le temps de lever le sien, et les deux frégates firent route pour la baye, où elles parvinrent à sept heures et demie; mais n'ayant point de pilotes qui la connussent assez pour donner entre les bancs, elles ne coururent qu'à petites voiles. Un des vaisseaux apperçus les suivait d'assez près. La Gloire envoya son canot à terre pour prendre des pilotes, sans lesquels on ne pouvait se hasarder à aller plus avant. Cependant les ennemis s'approchaient, on reconnaissait distinctement deux vaisseaux à deux batteries et une frégate; la position des nôtres devenait de plus en plus critique.

Sur ces entrefaites, le comte de la Touche

découvrit à son bord que le pilote du Racoon était un bon pratique de la rivière. Il lui promit sur-le-champ 500 louis, s'il voulait se charger de mettre les frégates en sûreté, et lui dit que s'il l'entreprenait, il en répondrait sur sa tête. Ce pilote y consentit, et tout moyen nous étant alors interdit de donner dans la passe du sud du banc de Brown, il fit gouverner pour donner entre les deux bancs nommés les Ciseaux, en assurant que les vaisseaux ennemis n'oseraient pas tenir long-temps la même route. En effet, à dix heures du matin, ils mouillèrent à l'entrée de ces deux bancs. Le comte de la Touche envoya sonder ses bateaux, et sut par eux qu'il pouvait remonter encore près de deux lieues dans ce chenal; mais qu'il n'y avait point de communication avec celui des vaisseaux, les deux bancs se réunissant à leur tête. C'est de-là qu'ils tirent leur nom de *Bancs des Ciseaux*.

A cinq heures du soir, au moment de la pleine mer, les ennemis, qui avaient été joints par deux petites frégates, appareillèrent au nombre de cinq. Le comte de la Touche mit alors sous voiles avec le chevalier de Vallongue, commandant la Gloire, auquel il en

fit le signal; et prévoyant les évènements dont il était menacé, il lui ordonna, dans le cas où il toucherait, de couper ses mâts. et de faire de larges voies d'eau dans la cale de sa frégate. Le même ordre fut donné à son bord. Il fit débarquer ensuite dans sa chaloupe M. le baron de Viomenil, le duc de Lauzun, le marquis de Laval, et la plus grande partie des officiers passagers sur son bâtiment. M. de Vallongue en fit autant. Le commandant de l'Aigle remit au baron de Viomenil tous les paquets dont la cour l'avait chargé, et sa chaloupe ayant tout ce qu'elle pouvait contenir, il attendit son retour pour la renvoyer à terre avec l'argent qu'il avait à son bord.

A six heures et demie du soir, les anglais mouillèrent, les frégates du roi en firent autant; et le comte de la Touche, voulant se mettre en garde contre une attaque de nuit, envoya, ainsi que la Gloire, des canots armés en avant des frégates pour empêcher les ennemis de faire sonder près d'elles.

Le 14, à une heure du matin, il donna ordre à M. de Vallongue d'embarquer dans sa chaloupe les 1,200,000 livres dont il était chargé. Il fit descendre dans la sienne 18 barils d'argent, et en plaça 7 dans son grand

canot. Ces embarcations étaient chargées d'hommes armés pour la protection du trésor. M. Gourg, officier auxiliaire, les commandait, et les rendit à terre précisément à l'instant où deux barges ennemies attaquaient la chaloupe de la Gloire; elles furent contraintes à s'éloigner par le feu de cette chaloupe.

Le 15, au point du jour, les ennemis ne firent aucun mouvement; le commandant de leur division envoya même un officier parlementaire pour proposer un échange de prisonniers. Le comte de la Tonche l'accepta, et fit dire à ce commandant que dès que sa chaloupe serait revenue de terre, il lui enverrait tous les anglais qu'il avait en son pouvoir. Pendant cette négociation, une de leurs corvettes, de 18 canons, s'avançait pour soutenir des canots qui sondaient en avant d'elle. Le commandant français se disposa à mettre à la voile dès qu'il les verrait appareiller, avec d'autant plus de raison, que des pilotes de la côte venus dans le canot de la Gloire, lui assuraient qu'il pouvait remonter encore l'espace d'une lieue, et peut-être même franchir la tête du banc. C'était là son unique espoir et sa dernière ressource; il se détermina donc à en courir les risques. Il parvint

bientôt par trois brasses et demie, et ce fond se soutenant, il touchait déjà à l'extrémité du banc et à la fin de ses peines, lorsque tout-à-coup sa frégate échoua. La Gloire eut le même malheur; mais conservant, ainsi que lui, toutes ses voiles, et tirant un pied d'eau de moins, elle franchit le haut fond, et gagna le grand chenal.

Quelques efforts, quelques sacrifices qu'on fît à bord de l'Aigle, il ne fut pas possible de la remettre à flot. Le comte de la Touche, certain de la perte de sa frégate, voulut la faire payer cher à l'ennemi; mais la marée perdant beaucoup, son bâtiment fut bientôt déjaugé de plus d'un pied, et donna une si forte bande, que le service de sa batterie ne put avoir lieu. Voyant alors qu'il ne lui restait pas même les moyens de se défendre, il ordonna de couper ses mâts et de faire dans la cale trois sabords assez grands, pour que les ennemis ne pussent tirer aucun parti de son bâtiment. A cette époque, une frégate anglaise s'entraversa devant l'Aigle, et l'accabla de tout son feu. Quoique le comte de la Touche ne pût lui riposter que par quelques coups de canon tirés par les sabords de l'arrière, qui ne l'atteignirent point, il essuya

cependant les volées de l'ennemi jusqu'à ce qu'on vînt lui rendre compte que l'eau entrait abondamment dans la cale par les sabords qu'il y avait fait faire. Craignant alors qu'en différent plus long-temps de se rendre, la plus grande partie de son monde ne fût noyée ou ne succombât sous le feu des anglais, il fit détruire les pompes, fit porter les malades et les blessés dans l'entre-pont, et donna ordre qu'on amenât son pavillon. Un moment avant, 30 ou 40 hommes de son bord échappèrent aux ennemis en gagnant la terre dans le grand canot et dans la chaloupe de l'Aigle, dont ils ne se seraient pas rendus maîtres, malgré la supériorité de leurs forces, sans la suite d'évènements malheureux que le comte de la Touche ne pouvait prévoir et qui causèrent sa perte.

Le 4 Octobre 1782.

La Semillante, corvette française, de 18 canons, commandée par M. le chevalier d'Arnaud, lieutenant de vaisseau, s'empare, à 80 lieues de Madère, après un combat d'une heure et demie, de la Molly, armée en guerre, ayant 16 canons et 6 pierriers.

Le 14 Octobre 1782.

La corvette française les Amis, de 14 canons, commandée par M. Lunel du Miny, capitaine de brûlot, escortait un convoi de caboteurs, lorsqu'elle fut rencontrée par la frégate anglaise l'Eurydice, de 24 canons et 6 obusiers. M. Lunel du Miny se battit pendant une heure un quart, et ne se rendit qu'au moment de couler bas d'eau. Par sa vigoureuse défense, il donna à son convoi le temps de se sauver. M. du Fay, enseigne de vaisseau pour la campagne, fut blessé dans cette affaire.

Le 17 Octobre.

Combat du vaisseau français le Scipion, de 74 canons, contre le London, de 98, et le Torbay, de 74.

M. de Grimouard, capitaine de vaisseau, commandant le Scipion, revenant d'escorter, avec la frégate la Sibylle, un convoi sorti du Cap-Français, et se trouvant à l'ouvert du canal de Porto-Ricco, eut connaissance, le 17 octobre, à huit heures du matin, de quatre voiles portant sur lui. A dix heures, elles

furent reconnues pour ennemies, et l'on distingua un vaisseau à trois ponts, un de 74, une corvette et un bateau. Le Scipion et la Sibylle prirent chasse aussi-tôt pour rapprocher la terre de Saint-Domingue. Les anglais les suivirent, et M. de Grimouard voyant que les vaisseaux le gagnaient beaucoup, fit tirer quelques coups de canon de retraite sur le plus gros qui était dans ses eaux ; celui-ci répondit par deux volées entières, et qui ne firent point d'effet. Cette fausse manœuvre l'éloigna un peu du Scipion ; mais il ne tarda pas à continuer de le poursuivre, et l'atteignit entre huit et neuf heures du soir à la distance d'une encablure, dans une position telle que ce vaisseau eût pu facilement écraser le Scipion en donnant de petites arrivées. M. de Grimouard le prévint en arrivant tout d'un coup lui-même, et se trouvant alors par sa joue de stribord ; il lui lâcha, à portée de pistolet, une première bordée très-meurtrière. L'anglais y riposta de toute la sienne un instant après, et l'air qu'avait ce vaisseau le porta si près du Scipion, que M. de Grimouard, craignant d'être brisé par l'impulsion de cette masse énorme, revint au vent, et lui présenta le travers pour ne point se laisser doubler en

avant. Ce mouvement porta les deux vaisseaux l'un sur l'autre, et ils s'abordèrent les canons croisés de long en long. On combattit ainsi pendant quelque temps; mais l'ennemi parvint à se dégager, arriva en dépendant et s'éloigna du Scipion. Cette manœuvre procura au second vaisseau anglais le moyen de diriger sur nous tout son feu, ce qu'il n'avait osé faire pendant l'abordage des deux vaisseaux. M. de Grimouard laissa le temps au vaisseau à trois ponts de s'écarter assez pour arriver lui-même tout-à-fait et présenter le travers à sa pouppe. Cette position qui l'éloignait du second vaisseau, et lui faisait éviter son feu, lui procurait l'avantage d'envoyer plusieurs bordées au premier, qui l'enfilèrent de long en long. Il parvint enfin à éloigner assez ses deux adversaires, pour avoir le temps de réparer ses voiles et son gréement qui se trouvaient hachés. A minuit et demie, les ennemis se remirent à sa poursuite; il continua à porter sur la terre de Saint-Domingue, et la reconnaissant au point du jour à quatre lieues de distance, il fit route pour mouiller dans l'anse du Port-à-l'Anglais, dans la baye de Samana, où son dessein était de s'embosser. Le vaisseeu à trois ponts, qu'on a su être le London, de 98

canons, mit alors en panne. Le vaisseau de 74 (le Torbay) continua la chasse; mais voyant que M. de Grimouard était sur le point d'entrer dans la baye, il regagna le large, en lui envoyant de loin une canonnade qui ne lui fit aucun mal.

Au moment où M. de Grimouard jetait son ancre à fond dans le Port-à-l'Anglais, et se voyait hors de danger, le Scipion toucha et se brisa sur une roche inconnue. Il n'y eut nul moyen de le sauver, et l'équipage l'évacua pendant la nuit. Ainsi périt ce vaisseau, qui venait de lutter contre des forces si supérieures aux siennes. M. de Grimouard, par ses talents et son courage, sut le soustraire au pouvoir de l'ennemi; mais il ne put ni prévoir, ni remédier au malheureux évènement qui causa sa perte.

Il y eut à bord du Scipion 12 hommes tués et 43 blessés; M. de Grimouard, commandant, chevalier de Foucaud, lieutenant de vaisseau, Montgrand de Couteville, enseigne, et Maistral, officier auxiliaire, furent du nombre des derniers.

Le 20 Octobre 1782.

Combat rendu à l'ouvert du détroit de Gibraltar, par l'armée combinée de France et d'Espagne, aux ordres de don Louis de Cordova, contre l'armée anglaise, commandée par l'amiral Howe.

L'armée combinée de France et d'Espagne, qui chassait depuis deux jours celle d'Angleterre, se trouva, le 20 octobre, à cinq heures et demie du soir, à portée d'engager le combat à la sortie du détroit de Gibraltar. Notre ligne, qui avait été formée par rang de vîtesse, était composée de 32 vaisseaux, et celle des ennemis de 34. Douze autres vaisseaux de l'armée combinée ne purent la joindre au moment du combat.

L'Invincible commença le feu à la distance de deux cables; ce vaisseau, que montait le comte de la Motte-Piquet, lieutenant général, était suivi du Guerrier, commandé par M. du Plessis-Parscaud; du Dictateur, par M. de la Clue; du Suffisant, par M. de Castellet; du Robuste, par le marquis de Nieuil; et du San-Isidro, vaisseau espagnol, commandé par don Alvaro Lopez. Le feu soutenu de

cette division obligea le vaisseau de tête de la ligne anglaise à arriver. Le comte de la Motte-Piquet eut alors affaire à trois vaisseaux à trois ponts; mais il fut si bien secondé par le Guerrier et les vaisseaux qui le suivaient, que les ennemis cédèrent insensiblement, et cherchèrent à s'éloigner. Le vaisseau le Majestueux, commandé par le vicomte de Rochechouart, lieutenant-général, se trouva, lorsque le feu s'étendit jusqu'au centre de la ligne, en position de combattre seul trois vaisseaux à trois ponts. Il le fit avec la plus grande vigueur, et les anglais s'éloignèrent dès qu'ils virent qu'il allait être soutenu par plusieurs vaisseaux de l'armée qui venaient à toutes voiles à sa défense.

Le combat dura jusqu'à dix heures et demie. A cette époque, don Louis de Cordova, voyant que les ennemis se repliaient toujours et qu'ils s'éloignaient considérablement, fit cesser le feu. Le lendemain, les vaisseaux ennemis, les plus près des nôtres, en étaient à quatre lieues, et l'on perdit tout espoir de pouvoir les joindre.

Le chevalier de Murat, garde de la marine, fut tué dans cette journée. M. Buor de la Chenaliere, capitaine de vaisseau, fut blessé,

ainsi que M. de la Vilasse, lieutenant de vaisseau, et MM. Brummer, officier suédois, Savignac, enseigne, etc.

La perte des français a été de 31 hommes d'équipage, et celle des espagnols de 54.

Les premiers eurent 137 blessés, et les seconds 133.

COMBAT

RENDU PAR L'ARMÉE COMBINÉE.

ARMÉE COMBINÉE DE FRANCE ET D'ESPAGNE.

L'Invincible, 100 canons, la Motte-Piquet, lieutenant-général.

Le Guerrier, 74 canons, du Plessis-Parscaud, capitaine de vaisseau.

Le Dictateur, 74 canons, de la Clue, *idem.*

Le Robuste, 74 canons, marquis de Nieuil, *idem.*

Le Suffisant, 74 canons, de Castellet, *idem.*

Le Puissant, 74 canons, de Sainneville, capitaine de vaisseau.

L'Arrogante, 70 canons, don Philip. Lopez Carisoa, *idem.*

La Sancta-Isabella, 76 canons, marquis de Médiane, *idem.*

Le San-Isidro, 70 canons, don Alvaro Lopez, *idem.*

L'Actif, 74 canons, Cillart de Suville, *idem.*

Le Zodiaque, 74 canons, Langan, *idem.*

Le Rayo, 80 canons, don Antonio Posoda, chef d'escadre.

Le San-Isidro, 64 canons, don Juan Velasches, capitaine de vaisseau.

Le Firmo, 70 canons, don Antonio Vocanda, *idem.*

Le Terrible, 76 canons, don Francisco Winthinsen, *idem.*

Le San-Vincente, 80 canons, don Ignaco Ponce de Léon, chef d'escadre.

Le Royal-Louis, 110 canons, chevalier de Beausset, *idem.*

Le San-Juachim, 70 canons, don Carlos de Torcés, capitaine de vaisseau.

La Castilla, 58 canons, don Juan Quindos, *id.*

Le San-Joan-Batista, 70 canons, Francisco, Idiaques, *idem.*

Le San-Justo, 70 canons, don Basco Morales, capitaine de vaisseau.

Le Vencedor, 70 canons, Joseph Casligon, *idem.*

L'Espagna, 64 canons, don Francisco Velasques, capitaine de vaisseau.

La Galicia, 70 canons, don Juan de Clavigero, *idem.*

Le Serio, 70 canons, don Philippe Gonzale, *idem.*

La Triomphante, 76 canons, don Jeron. Flaviero, *idem.*

Le Brillante, 70 canons, don Oustarès, *idem.*

Le Septentrion, 64 canons, don Juan Laudecho, *idem.*

Le Majestueux, 110 canons, vicomte de Rochechouart, lieutenant-général.

L'Indien, 64 canons, marquis de l'Aubepin, capitaine de vaisseau.

Le S. Raphael, 64 canons.

La Sanctissima-Trinidad, 120 canons, don Louis Cordova, lieutenant-général-commandant.

L'Atlante, 70 canons, don Diego Quevedo, capitaine de vaisseau.

La Bretagne, 110 canons, commandeur de Dampierre, *idem.*

Le Migno, 54 canons.

Le Terrible, 110 canons, comte de Guichen, lieutenant-général.

Le Lion, 64 canons, Fournoue, capitaine de vaisseau.

La Purissima Conceptio, 96 canons, don Juan Bonnet, lieutenant-général.

Le San-Fernando, 80 canons, don Juan Miquel Gaston, *idem.*

L'Affrica, 70 canons, marquis de Cazeres, *idem.*

Le Bien-Aimé, 74 canons, de Cacqueray, *idem.*

L'Astuto, 60 canons.

L'Oriente, 70 canons, don Domingo Portes, *idem.*

Le San-Julian, 66 canons.

Nota. Les douze derniers vaisseaux n'étaient point au combat.

T U É S.

Chevalier de Murat, garde marine.

31 hommes d'équipage français.

51 espagnols.

BLESSÉS.

Buore de la Chanaliere, capitaine de vaisseau.
La Vilasse, lieutenant.
Brummer, officier suédois.
Savignac, enseigne de vaisseau.
Niolan, officier auxiliaire.
Cotton, général du pavillon.
Belleville, général de la marine.
137 hommes d'équipage français.
143 espagnols.

LE 31 OCTOBRE 1782.

Le Chasseur, lougre français, de 10 canons, commandé par M. le chevalier de Saint-Pern, enseigne de vaisseau, a combattu pendant trois heures un bâtiment ennemi de 14 canons, qui a été forcé de l'abandonner.

LE 6 DÉCEMBRE.

Prise du vaisseau français le Solitaire, de 64 canons, par une escadre composée de huit vaisseaux ennemis.

Le chevalier de Borda, capitaine de vaisseau, commandant le Solitaire, ayant sous

ses ordres le vaisseau le Triton, les frégates la Résolue et la Nymphe, et la corvette le Speédy, était parti de Saint-Pierre, île Martinique, le 24 novembre, pour établir une croisière qui lui avait été prescrite par M. le marquis de Bouillé.

Le 1er. décembre, étant à 50 lieues à-peu-près à l'est de la Barbade, il vit deux bâtiments ennemis auxquels il donna chasse, mais qu'il ne put atteindre. Le lendemain il ne les apperçut plus, et présumant qu'ils avaient été à la Barbade pour y donner avis de leur rencontre, il résolut de porter sa croisière trente ou quarante lieues plus loin, afin de n'être pas rencontré par les vaisseaux de l'escadre anglaise, qui seraient détachés pour le poursuivre. Cette précaution lui fut précisément contraire et le fit tomber dans une escadre ennemie, composée de huit vaisseaux qui venaient de Gibraltar, et faisaient route dans la partie du sud de la Barbade. La division française découvrit ces bâtiments de l'avant à elle au point du jour; elle n'était alors qu'à une lieue environ des vaisseaux les plus proches. Le chevalier de Borda fit donner vent devant pour prendre chasse, et fit signal à sa division de faire route au nord-ouest pour

indiquer la relâche de la Guadelouppe. Il manqua à virer, ce qui le rapprocha un peu de l'ennemi; mais pendant quelque temps, la marche des vaisseaux anglais ne parut pas supérieure à celle du Solitaire; d'eux d'entre eux s'étaient principalement attachés à le chasser; celui qui était le plus avancé le gagna d'abord; mais le chevalier de Borda ayant trouvé le moyen d'accélérer sa marche, il arriva pour lui donner sa bordée, espérant l'arrêter en lui coupant quelques manœuvres. Sa tentative n'eut aucun succès, et l'éloigna encore davantage du Solitaire; mais le vaisseau qui le suivait s'en approchait si rapidement, que le chevalier de Borda vit bientôt qu'il ne pouvait éviter le combat; alors il chercha à l'engager de manière à ne pas laisser ce vaisseau maître de chasser le Triton, après l'avoir dégréé. En conséquence il arriva sous le vent du nord-ouest, afin de l'y faire tomber avec lui, et à midi et demi le combat commença. Les deux premières bordées de l'ennemi mirent d'abord beaucoup de désordre dans la seconde batterie du Solitaire, dans laquelle il y avait beaucoup de novices, et le chevalier de Borda fut obligé d'y faire descendre une partie des gens du gaillard d'arrière;

mais malgré ce renfort, cette batterie fut mal servie pendant tout le temps que dura le combat. L'action était engagée depuis une heure et demie, et le Solitaire, déjà fort maltraité, ne pouvait presque plus manœuvrer, lorsqu'il fut approché par un second vaisseau anglais, dont les bordées achevèrent de le désemparer. Le chevalier de Borda, voyant alors qu'une plus longue défense était absolument inutile, et s'étant bien assuré que les anglais avaient passé trop de temps à les combattre pour pouvoir chasser le Triton, prit le parti d'amener son pavillon. Son mât d'artimon tomba presque aussi-tôt, et son grand mât menaçait d'en faire autant. Le chevalier de Borda, qui avait su reculer long-temps sa perte par ses habiles manœuvres, aurait sûrement échappé à l'ennemi, si le Solitaire n'eût pas été découvert à la pointe du jour; ce qui donna aux anglais le temps nécessaire pour le chasser et l'atteindre.

Prise de la corvette le Speédy.

La corvette le Speédy fut jointe par l'escadre anglaise, peu après la prise du Solitaire, et subit le même sort.

M. de Ribiers, capitaine de vaisseau, et

20 hommes d'équipage, furent tués sur ce vaisseau.

MM. de Saint-Felix, enseigne de vaisseau, et de la Chaumonterie, lieutenant au régiment de Limosin, furent blessés, ainsi que 12 hommes d'équipage.

Le 12 Décembre 1782.

La flûte française la Ménagère, commandée par M. de Folligné, capitaine de brûlot, chargée de munitions de guerre et de marchandises, est prise à 5 milles du Férol, par la frégate anglaise le Médiator, de 44 canons, après 2 heures de combat.

M. d'Arminiac, passager, et 3 hommes d'équipage, furent tués à bord de la Ménagère.

8 autres ont été blessés.

Le ..... Décembre.

Les frégates françaises la Nymphe et la Concorde, de 40 et 32 canons, commandées par MM. le vicomte de Mortemart, capitaine de vaisseau, et le chevalier du Clesmeur, lieutenant, s'emparent, dans le débouquement de Sombrero, de 2 navires négriers, et reprènent la corvette la Cérès, dont l'escadre de l'amiral Hood s'était emparé le 19 avril 1782.

ANNÉE 1783.

LE 2 JANVIER 1783.

Combat de la frégate française la Sibylle, de 32 canons, contre la Magicienne, de pareille force.

LE chevalier de Kergariou-Loemaria, capitaine de vaisseau, commandant la frégate la Sibylle, était parti de Saint-Domingue le 27 décembre, ayant sous son escorte un convoi de 16 voiles, destiné pour l'Amérique septentrionale. Le 2 janvier 1783, la flotte étant en dehors des débouquements, il apperçut, à 8 heures du matin, deux bâtiments qui lui donnaient chasse. Il se décida sur-le-champ à aller à leur rencontre, et se fit suivre par la corvette le Railleur, qu'il avait sous ses ordres; mais il ne put empêcher l'ennemi de s'emparer du navire la Célérité, qui avait eu l'imprudence de se tenir trop éloigné des autres bâtiments du convoi. Lorsque le comte de Kergariou fut plus rapproché des bâtiments ennemis, il vit qu'il avait affaire à un

vaisseau et à une frégate de guerre, et après avoir fait signal à sa flotte de se rallier et de continuer sa route, il prit chasse lui-même, suivi de sa corvette, dans une direction qui éloignait les ennemis du convoi. La frégate anglaise (la Magicienne, de 32 canons) joignit cette corvette à midi et demi, et lui tira une volée. M. de Kergariou se porta aussi-tôt à son secours, et lui donna, en la couvrant, le temps de s'élever au vent. Les 2 frégates se trouvèrent alors très-près l'une de l'autre; mais le comte de Kergariou voyant le Railleur en sûreté, reprit la route qu'il venait de quitter, et combattit en retraite. A 2 heures après midi, la frégate anglaise s'étant séparé du vaisseau, le comte de Kergariou prit le parti de l'attaquer, et engagea le combat bord à bord avec elle; le feu fut très-vivement soutenu de part et d'autre. La Magicienne avait déjà perdu son mât d'artimon, lorsqu'une volée tirée à mitraille porta toute entière sur le gaillard de la Sibylle, tua 11 hommes et renversa le comte de Kergariou, que l'on crut mort pendant quelque temps. M. Morel-d'Escures, lieutenant de vaisseau, son second, prit le commandement, et continuant de combattre avec la même vigueur,

il démâta la Magicienne de son mât de misaine et de son grand mât. Il était alors trois heures et demie, le vaisseau anglais s'était beaucoup rapproché des frégates pendant le combat. M. d'Escures sentant que la partie ne serait pas égale, mit toutes voiles au vent pour s'éloigner, et laissant la Magicienne dans la plus grande détresse, il prit chasse, et fut poursuivi vainement jusqu'à 8 heures du soir par ce vaisseau, qu'on a su depuis être l'Endimion, de 50 canons.

M. de Riek, officier auxiliaire, fut tué dans ce combat, ainsi que 13 hommes d'équipage.

M. le chevalier de Kergariou, commandant, fut blessé; MM. d'Escures, son second; le Neuf de Boisneuf de la Porterie, enseigne de vaisseau; la Baronnais, officier auxiliaire, et Dumenez de Lezurec, volontaire, eurent le même sort.

37 hommes furent aussi blessés, et la plus grande partie, très-dangereusement.

Le 3 Janvier 1783.

Le brick français le Tarleton, de 14 canons, commandé par M. le Camus, lieutenant de

vaisseau, a combattu un brick de 18 canons, qui ne lui a échappé que par la supériorité de sa marche, et qu'il a forcé d'abandonner une prise espagnole. M. d'Entrechaux, garde de la marine, fut blessé dans cette action.

LE 10 JANVIER 1783.

L'escadre française aux ordres de M. le bailli de Suffren s'empare, à la hauteur d'Achem, du Cowentri, frégate anglaise de 26 canons, et du Blanford, bâtiment de la compagnie.

LE 15 JANVIER.

La corvette française le Chasseur, commandée par M. de Boisgelin, enseigne de vaisseau, a été prise sur la côte de Coromandel, après un combat de 2 heures, par la Médée, frégate anglaise de 36 canons.

MM. Martin et Dunois, officiers auxiliaires, ont été tués sur la corvette française; M. le chevalier de Boisgelin, enseigne de vaisseau, commandant, a été blessé, ainsi que M. Trevenec, autre enseigne de vaisseau; 25 hommes d'équipage ont été mis hors de combat. La corvette le Chasseur portait 18 canons.

Le 22 Janvier 1783.

Prise de la frégate française la Sibylle, de 32 canons.

Le chevalier de Kergariou, capitaine de vaisseau, commandant cette frégate, avait à peine réparé les dommages qu'elle avait reçus dans son combat avec la Magicienne, lorsque le 6 de janvier il perdit tous ses mâts dans un coup de vent très-violent. Il dirigeait sa route sur le continent de l'Amérique, avec des mâts de hune de rechange qu'il avait fait substituer au sien; il eût été bien à desirer que la Sibylle, dans cet état de détresse, n'eût rencontré aucun ennemi; mais le 22 janvier, elle eut connaissance de plusieurs bâtiments, dont un à 3 mâts, qui faisaient route sur elle. Le chevalier de Kergariou mit un pavillon anglais sur le sien, dans l'intention de tromper l'ennemi, et de passer pour une prise à ses yeux. Cette ruse n'eut aucun succès, car la frégate anglaise le Hussard, de 22 canons, se porta jusque sur sa pouppe pour le mieux reconnaître. Le commandant français voyant alors qu'il était inutile de se masquer plus long-temps, arbora son

pavillon et fit feu sur le Hussard. Cette frégate riposta de sa bordée en s'éloignant, et cette bordée, que la Sibylle reçut toute entière au-dessous de la flottaison, noya ses poudres et remplit d'eau ses soutes. Cependant le vaisseau anglais le Centurion, de 50 canons, s'approchait vivement; le comte de Kergariou, qui avait été forcé de jeter 12 canons à la mer, n'avait d'autre ressource que de l'aborder; mais l'anglais ne lui permit pas de courir cette chance, et se tenant toujours par sa hanche au vent, il le contraignit bientôt d'amener son pavillon.

Le 22 Janvier 1783.

La corvette franaçise le Dragon, de 16 canons, commandée par M. le chevalier de l'Épine, enseigne de vaisseau, se trouvant sur la côte de Montechristo, est attaquée par une division de bâtiments anglais, qui formaient une chaîne depuis la pointe de la Grange, sur cette côte, jusqu'à la pointe Pabelique. Le chevalier de l'Épine n'ayant ni les moyens ni l'espoir de se sauver, s'échoua, fit descendre son équipage à terre, et mit le feu à la corvette, qui sauta peu après.

Le 4 Février 1783.

Naufrage du vaisseau français la Bourgogne, de 74 canons, commandé par M. de Champmartin, capitaine de vaisseau, sur des roches, à une lieue et demie de terre, devant la pointe d'Ubero, près le golfe de de Venezuela.

10 officiers furent noyés et 150 hommes de l'équipage.

Le 9 Février.

Le brick français le Tarleton, de 14 canons, commandé par M. de Camus, lieutenant de vaisseau, fut rencontré, à la sortie du Port-au-Prince, par une frégate et un brick ennemi. Le Tarleton s'échoua dans une anse, et M. de Camus y ayant trouvé 2 canons, en fit une batterie avec 4 des siens, et força l'ennemi à s'éloigner.

Le 11 Février.

Les frégates françaises la Nymphe, de 40 canons, et l'Amphitrite, de pareille force, s'emparent, à la hauteur de Tortola, du vaisseau

vaisseau l'Argo, de 52 canons. Ce vaisseau fut repris le même jour par deux vaisseaux ennemis, de 74 canons chacun; mais les deux frégates françaises, commandées par M. le vicomte de Mortemart, capitaine de vaisseau, et de Saint-Ours, lieutenant, parvinrent à leur échapper. Elles eurent 4 hommes tués et 23 blessés.

Le 12 Février 1783.

Prise des îles Turques sur les anglais.

Le chevalier de Grasse-Briançon, lieutenant de vaisseau, commandant la corvette la Coquette, de 18 canons, ayant sous ses ordres le Cornwalis, brick de 16, et un bateau du domaine, s'empare, sans trouver de résistance, des îles Turques, avec quatre détachements de divers régiments, commandés par M. de Coujolles, ingénieur des colonies.

Le 17 Février.

Engagement du vaisseau français le Pluton, de 74 canons, commandé par M. d'Albert de Rioms, capitaine de vaisseau, avec le

Léandre, de 50 canons, qui le voyant très-délabré, crut pouvoir l'attaquer.

M. d'Abbadie-Saint-Germain, lieutenant de vaisseau, et 4 hommes d'équipage, furent tués à bord du Pluton.

11 hommes d'équipage furent blessés.

Le ..... Février 1783.

La frégate française la Concorde, de 32 canons, commandée par M. le chevalier du Clesmeur, lieutenant de vaisseau, est prise à la hauteur de Sandy-Point, par la chaloupe de guerre la Barbade, et le vaisseau le Magnifique, de 74 canons, après s'être bravement défendue.

Le 4 Mars.

Expédition tentée sans succès par les anglais, sous les ordres du capitaine Dixon, commandant une division de 5 bâtiments, pour reprendre les îles Turques.

Le 18 Avril.

Les anglais, commandés par le colonel Deveaux, reprènent sur les espagnols l'île de New-Providence.

LE 20 JUIN 1783.

Combat rendu à la vue de Goudelour, par l'armée française aux ordres de M. le bailli de Suffren, contre l'armée anglaise commandée par l'amirel Hughes.

Ce combat, le dernier de la guerre, n'a pas été très-chaud. Il se donna à la vue de Goudelour, commença à 6 heures et demie du soir, et finit à 6 heures 20 minutes. Les anglais se retirèrent les premiers, quoiqu'ils eussent 18 vaisseaux, dont 1 de 80 canons, 7 de 74, 7 de 64, et 1 de 50, contre 15 vaisseaux, dont 5 de 75, 8 de 64, et 2 de 50, dont l'escadre française était composée. Nous avions l'avantage du vent, et plusieurs des vaisseaux ennemis furent démâtés de leurs mâts de hunes.

22.



PRÉCIS
DES PRINCIPAUX EVENEMENTS
DE LA
GUERRE PRÉSENTE;
DES CAUSES DE LA DESTRUCTION
DE LA
MARINE FRANÇAISE,
ET
DES MOYENS DE LA RETABLIR.

Parcere personis, dicere de vitiis.

Tous les français ne pourront apprendre sans douleur que notre marine, qui a balancé, dans la dernière guerre, la marine de l'Angleterre, qui avait en 1789 plus de 60 vaisseaux de ligne bien entretenus, autant de frégates ou corvettes, et dont les magasins et arsenaux étaient pourvus de tout ce qui est nécessaire à l'entretien d'une grande marine; tous les français, dis-je, ne pourront

apprendre, sans être pénétrés d'amertume, qu'environ 35 de ces vaisseaux sont pris ou ont péri; qu'une grande partie de nos frégates est aussi au pouvoir des ennemis; que tous les magasins sont dénués; que les prises, dont le nombre était de plus de 700 bâtiments, ont été en partie dilapidées; que les marins ou matelots qui ont fait ces prises, n'ont presque rien touché du fruit de leurs peines, de leurs fatigues, de leur valeur; que le désespoir en a fait déserter un grand nombre; et enfin que presque toutes nos colonies, qui devaient être protégées par notre marine, sont ou désorganisées ou soumises à l'Angleterre. Ce tableau est sans doute triste et déchirant, mais il est malheureusement fidèle et vrai. Je vais faire connaître les causes de ces malheurs, afin de prévenir le retour de pareils évènements.

Il ne s'agit point ici de discuter si la France doit avoir une marine militaire; l'expérience a démontré qu'il faut établir sur les mers l'équilibre des pouvoirs entre les différentes puissances maritimes; que si un seul peuple y domine, il sera tyran et les autres esclaves, puisque, maître du commerce maritime et possesseur exclusif des colonies, il les forcera

d'acheter de lui seul les aliments de tous ces besoins factices et dispendieux, qui sont devenus pour toute l'Europe des besoins de première nécessité. Un grand état ne peut exister sans commerce, et il ne peut soutenir et protéger le commerce sans une marine militaire. La nature nous a donné tout ce qui peut contribuer à former et à entretenir une marine formidable. Nous avons sur l'océan et la méditerranée les plus beaux ports de l'Europe, et dans l'intérieur de la France, des forêts, des mines et tout ce qui peut servir à la construction. Avec tous ces éléments, la France aurait triomphé de ses ennemis maritimes, si des mains habiles avaient employé tous ses moyens avec ordre, intelligence et économie. Nous n'avions pas, en 1775, plus de 30 vaisseaux en bon état, et dès 1779, nous avons balancé les forces navales de l'Angleterre. Nous avions, en 1789, une marine puissante; et en ce moment elle est, pour ainsi dire, anéantie.

J'ai tracé, en 1792, le plan qu'il fallait suivre pour prévenir cet anéantissement. La société populaire de Brest envoya ce plan au ministre Monge : « Nous avons, disais-je, » de grandes et superbes citadelles flottantes;

» mais par l'émigration des chefs de la ma-
» rine, il ne nous reste que des mains faibles
» et inhabiles à manier ces masses terribles,
» et à les aligner vis-à-vis celles de la Grande-
» Bretagne, qui en a un plus grand nombre
» que nous, et dont les amiraux s'exercent
» depuis deux cents ans. Nous formerons de
» bons officiers de tout grade avec le temps;
» mais il est un moyen d'éluder dès-à-présent
» l'adresse des anglais, de paralyser leurs
» gros vaisseaux, et de les forcer à nous
» demander la paix. Ce moyen est simple:
» réunissons à Brest, en rade, 20 à 25 vais-
» seaux, et à Toulon, 12 à 15 vaisseaux seule-
» ment. Ces deux armées, sans sortir du port,
» causeront une dépense infinie à l'Angle-
» terre, qui ignorant les endroits où chacune
» d'elles peut se porter, sera obligée d'en-
» tretenir toujours à la mer 50 vaisseaux de
» ligne pour garder tous les points susceptibles
» d'attaque. Ces deux noyaux d'armée na-
» vale étant formés sur les deux mers, doivent
» être exercés continuellement à la mous-
» queterie, au canon, à la manœuvre, et
» fournir à des divisions légères qu'on pourra
» détacher, soit pour escorter un convoi na-
» tional, soit pour intercepter un convoi

» ennemi. Armons en même temps 50 fré-
» gates, corvettes, ou corsaires, qu'il faudra
» toujours tenir en mer, avec la mission
» expresse de détruire le commerce des en-
» nemis par tous les moyens. Le peuple an-
» glais aime mieux perdre 20 bâtiments de
» guerre que 20 navires marchands, parce
» que le roi est censé entretenir la marine
» militaire, et que la perte de 20 navires du
» commerce ruine cent riches particuliers;
» or les particuliers ruinés ou lésés refusent
» les subsides pour continuer la guerre. Atta-
» quons donc sur tous les points le commerce
» d'Angleterre. Avec des divisions légères,
» des frégates, des corvettes, des corsaires
» bien stationnés, aucun bâtiment ennemi
» du commerce ne pourra passer sans être
» pris, soit en allant dans les colonies, soit
» en en revenant. Ayant la guerre contre plu-
» sieurs puissances maritimes, nous sommes
» certains d'acquérir des richesses immenses
» sans courir les risques de perdre, puisque
» nous n'avons plus de commerce (1). Nous
» avons (en 1792) 20 bâtiments marchands

(1) « Je répète ici ce que j'ai dit dans l'*Adresse aux Marins*.
» Ce sont des vérités bien senties, et qu'on ne peut trop
» prononcer. »

» à la mer, et les ennemis en ont 20 mille.
» C'est la position d'un joueur qui n'ayant
» que 20 louis à perdre, joue contre des
» joueurs qui ont 20 mille louis à risquer. On
» dira : mais les ennemis nous prendront des
» frégates, des corvettes, des corsaires. Sans
» doute; mais ces frégates, ces corvettes, ces
» corsaires, avant de tomber au pouvoir des
» ennemis, auront gagné 30 fois leur valeur,
» et ne seront pour les ennemis que des masses
» inutiles, puisqu'ils ne manquent pas de
» bâtiments légers. Les français, les anglais,
» les espagnols, toutes les nations maritimes
» évitent la guerre avec les saltins, les algé-
» riens, les maroquins, etc. qui n'ont que
» de faibles et mauvaises barques, parce que
» ces pirates n'ont rien à perdre, et qu'ils
» troublent cepandant le commerce des na-
» tions maritimes les plus puissantes. »

Il est donc vrai de dire que le système que je proposais aurait fait couler, dans le sein de la république française, une source abondante de richesses. Cette manière de faire la guerre, la seule qui convenait à une marine naissante, n'empêchait pas de faire des coups de mains brillants, des expéditions lucratives avec des divisions détachées, comme de

prendre Rio-Janeiro aux portugais, la Vera-Crux, Carthagène, Manille aux espagnols, Saint-Hélène, Bancau, Bender-Abassy, etc. aux anglais. Ces coups de mains, dignes de la bravoure et de la vivacité française, (et dont j'offrais de tracer les plans) auraient produit chacun 80 à 100 millions en numéraire. Au lieu de suivre mon systême, fondé sur la raison et l'expérience, on a suivi des projets désastreux, et on n'a mis aucune suite dans les plans et les opérations.

Au commencement de 1792, Bertrand, ancien intendant de la province de Bretagne, était ministre de la marine. Esclave d'une cour corrompue, personne n'était plus propre à seconder ses vues criminelles, en contrariant la marche de la révolution et en paralysant le courage et les efforts des amis de la liberté. Loin de mettre la marine sur un pied respectable, il a facilité l'émigration des généraux et des officiers, et n'a donné que le tableau stérile d'un corps de marine, dont tous les individus étaient à Coblentz, et cependant payés à Toulon, Brest, Rochefort et Paris. La Coste lui a succédé, il voulait faire le bien; mais presque tous les administrateurs de ses bureaux étaient imbus des principes du royalisme. Monge fut

nommé ministre; sa probité et son patriotisme l'avaient porté à cette place. Il avait pour adjoint le citoyen Taillevis. Le ministre Monge m'écrivit à Brest, à la fin de mars, an II, de me rendre à Paris promptement, pour concerter avec lui les opérations de la campagne. A mon arrivée à Paris, Taillevis écrivit à Monge la lettre ci-jointe, qu'il fit imprimer.

Paris, 7 avril, l'an II de la République.

» Vous connaissez le zèle infatigable avec lequel je n'ai cessé de travailler au bonheur de la république. Votre estime et votre amitié sont pour moi une flatteuse récompense ; je veux la mériter par un nouveau titre, et vous prouver que le salut de la république a toujours été tout pour moi. La guerre maritime va reprendre une tournure très-active ; il faudra, pour résister à la coalition des tyrans de la mer, un génie et une expérience que je n'ai pas. Il est de mon devoir de vous en avertir. Vous avez appelé auprès de vous le capitaine de vaisséau Kerguelen, ancien marin, persécuté par les ci-devant du corps de la marine, homme très-expérimenté, jouissant

d'une grande réputation, fort aimé à Brest. Il est plus que moi en état de remplir le poste d'adjoint de la première division, puisqu'il possède toutes les parties de la marine, et qu'il en a une longue expérience. Je serai son chef de bureau, je travaillerai sous lui, j'y mettrai le même zèle et plus d'ardeur encore, s'il est possible, et vous aurez de plus les lumières, les talents et le travail de Kerguelen. Je vous fais cette proposition avec d'autant plus de satisfaction, que ma conscience m'assure que nous ne pouvons sauver la république que par le concours de toutes les vertus.

Signé TAILLEVIS.

Le ministre m'écrivit le lendemain la lettre suivante:

Paris, 2 avril 1793, l'an II de la République.

Le ministre de la marine au citoyen Kergulen, capitaine de vaisseau.

» Je vous préviens, citoyen, que d'après la renonciation volontaire du citoyen Taillevis, aux fonctions d'adjoint de la première division, au ministère de la marine, et sur les

témoignages qui m'ont été donnés de vos talents, de vos connaissances et de votre expérience consommée dans la marine, et surtout de votre patriotisme, je vous ai nommé pour le remplacer. Je me flatte que trouvant, dans cette nomination, une marque particulière de mon estime et de ma confiance, vous ne refuserez pas cet emploi, dans lequel vous pouvez être si utile et rendre d'importants services à la république. J'ai rendu compte au conseil exécutif du choix que j'avais fait de vous; il l'a confirmé. Le citoyen Taillevis s'est offert à travailler sous votre direction en qualité de chef de bureau. J'ai accepté sa proposition. Je puis vous assurer que vous trouverez en lui un coopérateur zélé, un travailleur ardent et un aide sûr, auquel vous pouvez, sans crainte, accorder une confiance entière.

Signé Monge.

J'étais premier adjoint depuis huit jours, et chargé des mouvements de l'armée navale; j'avais donné au comité de salut public des plans importants, lorsque Cambon fit nommer le capitaine de vaisseau d'Albarade à la place de Monge. D'Albarade était marin; mais il

n'avait point assez de génie pour remplir cette place importante. Nous avions, en ce moment, deux armées, l'une dans la méditerranée, commandée par le général Truguet, qui, sous le ministère de Bertrand, avait été élevé rapidement au grade de contr'amiral; l'autre, dans l'océan, qui croisait entre Croix et Belle-Ile, sous les ordres de Morard de Galles, vice-amiral, dont le mérite est généralement reconnu. Pour m'éloigner, d'Albarade, qui est méfiant et jaloux des talents d'autrui, me chargea d'une opération délicate dont j'avais donné le plan. Je me rendis à Brest, où je me disposai à exécuter l'entreprise que j'avais tracée; mais au moment de partir, d'Albarade m'écrivit : » C'est avec » peine que je retarde la mission dont vous » êtes chargé; mais les circonstances impé» rieuses où nous nous trouvons, exigent que » l'armée aux ordres du vice-amiral Morard » de Galles, soit renforcée. » Je fus désespéré de voir échapper l'occasion de rendre un grand service à ma patrie; mais craignant que l'armée qui croisait entre les îles de Groix et Belle-Ile ne fût attaquée avant mon arrivée, je partis sur-le-champ avec trois vaisseaux de ligne qui étaient en rade. La station

donnée à notre armée était mauvaise politiquement et militairement. L'armée navale de la république ne pouvait y faire aucune prise. Elle pouvait au contraire être assaillie par des forces supérieures, qu'aucune retraite ne pouvait lui faire éviter, vu que la côte forme un golfe, sans la ressource d'aucun port; que celui de l'Orient ne peut recevoir dix vaisseaux de ligne, et que d'ailleurs on ne peut y entrer qu'à l'heure de la pleine mer, ce qui est un grand inconvénient et dans un combat et dans une tempête. Il était donc absurde de tenir dans cette position périlleuse, pour la marine et pour l'état, toutes nos forces navales de l'océan. J'écrivis plusieurs lettres à d'Albarade; je lui marquais les dangers de la position, l'inutilité de la station, et les avantages qu'il y aurait à croiser sur les côtes d'Angleterre où l'on ferait des prises, ou à envoyer quelques vaisseaux protéger nos colonies. Toutes mes représentations furent inutiles; le ministre disait qu'il craignait une descente sur nos côtes. Il ignorait donc que le meilleur moyen d'empêcher l'ennemi de nous venir attaquer, était d'aller l'attaquer lui-même, en croisant sur ses côtes, et que c'était tout risquer de l'attendre sur

le

les nôtres, en lui offrant le double avantage de nous battre (comme il l'a fait il y a un an, avec des forces supérieures) et d'effectuer ensuite la descente.

Les équipages qui composaient notre armée, ennuyés de tenir la mer, sans faire de prises, sans se battre, et de naviguer ainsi, sans aucun avantage, depuis quatre mois, sans souliers, sans chemises, nourris presque toujours de salaisons, (car le port de l'Orient, malgré tous les soins de l'agent maritime, Gautier, ne pouvait suffire à tout) voulurent retourner à Brest. La trahison de Toulon fut un prétexte; ils craignaient, disaient-ils, que le port de Brest ne fût livré avec la même infamie. Ces braves marins ne connaissaient pas le civisme, le courage et les vertus des Brestois. Ces bons marins oublièrent un instant leur devoir, et sommèrent, en quelque sorte, le général de Galles de se rendre à Brest. La situation de l'armée devenait critique. On hissa les huniers dans plusieurs vaisseaux, pour appareiller, et si l'armée s'était séparée, elle pouvait être prise partiellement. Le général en chef assembla à son bord les généraux et les capitaines de l'armée, et permit aux équipages de chaque vaisseau, de députer

un homme pour écouter la lecture des ordres du comité de salut public, qui voulait que l'on continuât à tenir la croisière. Les équipages insurgés rentrèrent dans le devoir; mais comme la saison s'avançait, et qu'il n'y avait plus de vivres pour l'armée, on se décida à relâcher à Brest. On trouva en route, sur une frégate, le représentant Trehouart, qui se rendait à l'armée. Il approuva le parti que l'on avait pris, et l'on entra à Brest, où l'intrigue, la cabale, la malveillance se déchaînèrent. Les représentants du peuple n'y étaient entourés que de charlatans et d'ignorants hardis, qu'ils ne connaissaient pas sans doute. Le vrai mérite est timide et modeste. On destitua les généraux et plusieurs chefs. On choisit Villaret, l'un des capitaines de l'armée, pour en faire un amiral. Quelques vaisseaux furent confiés à des capitaines sans expérience, et on publia que la marine était purgée et régénérée.

Bientôt les agents de Robespierre établirent un tribunal révolutionnaire à Brest; et pour pouvoir égorger avec plus de facilité, on éloigna les troupes de la marine que l'on supposait attachées aux brestois, pour leur substituer des troupes révolutionnaires. Cette

cruelle précaution priva la marine de ses meilleurs canonniers, qui furent envoyés dans la Vendée, où il ne fallait que des baïonnettes, et l'on substitua aux bons canonniers des vaisseaux, des paysans de réquisition. On faisait ces opérations désastreuses; on retirait à la marine ses artilleurs, lorsque l'Angleterre augmentait les siens de 8000 hommes, en portant à 32,000 hommes ses troupes de mer, qui ne montaient qu'à 24,000. On ne se contenta pas de ces mesures préjudiciables au salut de la république; on résolut de faire périr les généraux et les chefs qui avaient été destitués; on imagina une conspiration, que l'on supposait avoir existé dans l'armée navale pendant son séjour à Quiberon. On arrêta deux généraux et plusieurs officiers et matelots, ainsi qu'un grand nombre d'habitants de Brest. C'était un moyen de prouver la légitimité de la destitution des chefs, et de répandre beaucoup de sang. J'étais un des généraux arrêtés, et l'on voulait me faire périr comme conspirateur. Je n'avais commis d'autres crimes que d'écrire des lettres pressantes au commissaire d'Albarade, afin de l'engager, pour le salut de la patrie, à retirer l'armée navale de la station vaine et oiseuse

de Belle-Ile : ce que le tribunal comptait faire passer pour une preuve de la conspiration de Quiberon. Loin de conspirer contre la république, je ne m'occupais dans ma prison même que de ce qui pouvait être utile au bien du service.

Nous avions en rade, dans ce moment, une armée de vingt-cinq vaisseaux de ligne. J'appris qu'elle allait incessamment mettre à la voile pour protéger l'arrivée d'un convoi considérable de farines et autres denrées, attendues depuis long-temps de l'Amérique septentrionale. J'écrivis à Jean-Bon Saint-André, l'un des représentants en mission à Brest, que je croyais nécessaire d'enseigner aux officiers de l'armée, avant de sortir, les principaux mouvements de la tactique, comme de se mettre en ligne de bataille, de serrer la ligne, de former une ligne de vîtesse, d'empêcher les ennemis de couper, de gagner le vent, ou de le conserver, etc. J'ajoutai qu'il était un moyen facile d'apprendre promptement aux officiers les évolutions, par des chaloupes qui, représentant des vaisseaux, feraient en rade les mouvements que les vaisseaux exécutent en pleine mer. L'évènement a prouvé que mon idée était bonne. Cela ne

fut point exécuté, et l'armée appareilla quelques jours après. Le 9 prairial, an II, elle rencontra celle d'Angleterre. Les deux armées étaient d'égale force; l'escadre légère de l'ennemi attaqua notre arrière-garde. Le général français fit signal à son avant-garde de forcer de voiles; le corps de bataille la suivit par une suite nécessaire; la nuit vint, et le vaisseau le Révolutionnaire qui était à l'arrière-garde, et que les ennemis avaient maltraité, fut obligé, par le mauvais état de ses voiles, de se séparer de l'armée française qu'il ne pouvait suivre. Cette manœuvre de forcer de voiles à un nombre égal de vaisseaux, faisait un mauvais effet. Elle intimidait les équipages français et enhardissait les ennemis. Si, au contraire, on avait coupé et attaqué avec vigueur l'escadre légère des ennemis, on aurait pu la réduire avant l'arrivée du corps d'armée. L'expérience a prouvé qu'il faut toujours attaquer lorsque les forces sont à-peu-près égales.

Le lendemain, 10 prairial, on vit l'armée ennemie sous le vent. Le général français fit signal qu'il voulait une action décisive. Il fallait donc faire arriver son armée tout ensemble *en dépendant* sur celle des ennemis,

afin de déployer en même temps nos forces totales, et d'empêcher les ennemis, en les serrant, de manœuvrer pour gagner le vent. On fit seulement à l'avant-garde signal de serrer l'ennemi au feu. Elle fut désemparée. Alors le général français demanda, par un autre signal, à cette avant-garde si elle pouvait virer vent devant. La réponse à cette question inutile, fut longue et négative. Le général se décida alors à faire virer son armée en même temps; c'est ce qu'il aurait dû faire plutôt, mais les ennemis nous primèrent de manœuvres; ils avaient déjà reviré. Ils vinrent combattre notre arrière-garde, et nous gagnèrent le vent. Une brume épaisse masqua ensuite les deux armées; elle se dissipa le 13 prairial. On vit les ennemis au vent, et arrivant sur nous en dépendant, comme nous aurions dû arriver sur eux le 10. Le combat s'engagea très-vivement de part et d'autre. Les capitaines anglais, plus accoutumés que les nôtres à manier des vaisseaux de guerre, coupèrent notre ligne en plusieurs points. Cependant les républicains se battirent avec un courage infini. Plusieurs vaisseaux furent dématés ou désemparés dans les deux armées, et le combat cessa sans que la victoire se

décidât. Un de nos vaisseaux seulement, le Vergeur, désemparé et coulant bas, avait été amariné par les ennemis. Mais ce qui est incompréhensible, c'est l'abandon que nous fîmes sur le champ de bataille, de six vaisseaux français désemparés, mais non vaincus, qui formant un groupe, faisaient briller le pavillon tricolore, en tendant les bras, pour ainsi dire, à l'armée, pour la prier de les secourir. Il suffisait, pour les rallier et pour prendre deux vaisseaux anglais démâtés, qui étaient peu éloignés de nos six vaisseaux; il suffisait, dis-je, de virer simplement de bord.... Il serait à desirer que l'on pût passer l'éponge sur un si honteux évènement. Notre armée fit route pour gagner le port de Brest. Elle rencontra sur l'île d'Ouessant une escadre anglaise de douze vaisseaux, qu'elle poursuivit un instant, et elle vint mouiller à Bertheaume, où elle resta plusieurs jours. Elle y trouva une escadre toute fraîche qui venait de Cancale. L'armée française, qui n'était sortie de Brest que pour protéger l'entrée d'une flotte que l'on attendait de l'Amérique, devait craindre que les douze vaisseaux anglais, qu'elle avait rencontrés, ne s'emparassent de ce convoi; et dans cette crainte,

elle devait, avec les vaisseaux de Cancale et les vaisseaux les plus en état, former une escadre de quinze vaisseaux, pour aller chercher les douze vaisseaux anglais qu'elle avait rencontrés, les combattre où les éloigner de la côte, afin d'ouvrir un passage libre à la flotte attendue. Rien de cela ne fut fait. On resta à Berthaume, parce qu'on rougissait d'entrer à Brest avec un déficit de sept vaisseaux, de cinq mille hommes faits prisonniers, et de plus de deux mille hommes tués ou morts de leurs blessures par le séjour à Bertheaume et l'éloignement des hôpitaux de Brest. Ces pauvres blessés furent la victime de l'amour-propre et de l'imprudence; car il faut savoir que des vaisseaux désemparés sont en danger à Bertheaume, lorsque les vents soufflent du sud au sud sud-ouest. On a vu plusieurs fois des vaisseaux mouillés dans cette rade, dont le fond est un sable sec, obligés de couper leurs cables pour entrer à Brest, et s'il est vrai, comme on le dit, que l'on ait envoyé de Bertheaume à Brest, le gouvernail du vaisseau la Montagne, pour le réparer, on a commis une grande imprudence.

Je vais maintenant prouver que le combat

du 13 prairial a été donné contre les principes de la marine et de la politique. Une république ne doit pas imiter les tyrans qui combattent pour leur seule gloire. Le sang du citoyen est précieux, et il ne faut le verser que pour soutenir ses droits, conserver son honneur et défendre ses propriétés. L'armée française a combattu sans aucun motif, puisqu'elle ne la pas fait à la vue de la flotte américaine qu'elle attendait, et pour protéger son passage. L'armée française devait aller au-devant de cette flotte sur les îles Corves et Flores, lieu du rendez-vous, évoluer et manœuvrer dans cette station pour exercer les vaisseaux, et aussi-tôt que la flotte eût paru, la ranger sous son escorte pour la conduire en bon ordre à Brest. Si elle avait rencontré l'armée anglaise sur son passage, elle l'aurait alors combattue; et, pendant le combat, la flotte aurait continué sa route avec les deux vaisseaux qui l'accompagnaient. Voilà les règles de la tactique et les principes de la marine. Huit jours avant le départ de l'armée, j'étais, comme je l'ai dit, en arrestation avec d'autres bons citoyens, qui ont depuis tombé sous la hache des décemvirs. J'écrivis à l'accusateur public près le tribunal

révolutionnaire à Brest, le nommé Verteuil, ex-jésuite, avec lequel seul je pouvais communiquer, pour lui tracer la conduite que l'armée devait tenir pour sauver la flotte. On me donna pour réponse une sentinelle de plus, et on mit des cadenats à mes fenêtres. Au lieu de suivre mon plan, on a combattu pour combattre; et si après le combat, ou lorsque notre armée était à Berthaume, la flotte avait rencontré trois vaisseaux ennemis seulement, comme elle n'était escortée que de deux vaisseaux, le Jean Bart et le Tigre, qui avaient chacun 300 malades sur les cadres, elle était entièrement prise et tous les ports de l'océan livrés à la famine. On a donc sacrifié inutilement des hommes, des vaisseaux et les intérêts de la république. Mais l'ignorance et la présomption présidaient alors à ses destinées sur l'océan; et la plus honteuse défaite fut transformée en un véritable triomphe. En effet, on annonça une victoire après avoir perdu sept beaux vaisseaux qui avaient plus de 500 pièces de canons. On donna au commandant en chef le grade de vice-amiral, et l'on jeta des fleurs sur le passage du représentant embarqué dans l'armée, à son retour à Brest.

On ne se conduisait pas mieux dans la méditerranée que sur l'océan. De mauvaises opérations étaient ordonnées sur la Sardaigne et devant Naples, et ces opérations étaient confiées contre la saison et le bon sens, au général Truguet, jeune homme sans expérience, et élevé à un grade prématuré.

Je n'entrerai dans aucun détail, parce que je ne connais point assez les circonstances; mais si l'on juge des opérations par leur résultat, on conviendra que toute la partie de l'histoire des évènements maritimes de la méditerranée, ne présente qu'un long enchaînement de pertes et de malheurs, à compter de l'expédition manquée de Cagliari, qui en fut comme le signal.

J'ajouterai qu'il est inconcevable que l'on n'ait pas pris plus de précautions pour empêcher la prise de Toulon, car le ministère de la marine était de bonne heure instruit par une note envoyée d'Angleterre, que Toulon et Dunkerque devaient être attaqués. Cette note était dans les bureaux; je l'y ai vue, étant adjoint au ministère, trois ou quatre mois avant que l'infâme trahison des Toulonnais eût éclaté. On pouvait facilement prévenir le malheur, en y envoyant d'autres

chefs militaires, en augmentant la garnison du port, et en renouvelant les autorités constituées.

Je l'ai déjà dit; quand un peuple est en révolution, son gouvernement ne doit pas laisser le commandement de la force armée long-temps dans les mêmes mains, sur-tout dans la partie maritime, lorsque les premiers pas des chefs sont déjà marqués par des fautes ou des revers.

Je ne dirai qu'un mot des évènements subséquents; les journées des 22, 23 et 24 ventôse, an III, sont peu glorieuses. Je ne blâme personne; mais j'avoue que je ne puis comprendre pourquoi le commandant de l'escadre, qui a combattu dans ces fatales journées, a quitté le vaisseau le Sans-Culotte, qu'il montait, pour passer sur une frégate, avant d'être en ligne pour combattre: pourquoi le Sans-Culotte se sépare de l'escadre dont il est une partie essentielle: pourquoi il se trouve dans le port de Gênes, où il a couru les risques de se perdre en entrant, puisqu'il a talonné plusieurs fois: pourquoi l'on n'a pas donné du secours aux vaisseaux le Censeur, et le Çà ira, démâté et entouré de trois vaisseaux ennemis: et pourquoi,

enfin, l'escadre française étant au vent, ne s'est pas formée, sur ces deux vaisseaux, en ligne de bataille. Mais vous qui commandiez ces deux vaisseaux, citoyens Benoist et Coudé, que je n'ai pas l'avantage de connaître, recevez ici le tribut d'estime que tous les bons français vous doivent pour votre conduite, votre fermeté et votre valeur.

Nous n'avons point été plus heureux sur les mers loitaines. Nous avons perdu dans l'Inde toutes nos possessions, aux côtes de Malabar et de Coromandel, ainsi que dans le Bengale. Je n'ai cessé de répéter » qu'il » fallait les protéger et sauver l'Ile-de-» France ; qu'il y avait pour plus de 150 » millions, valeur métallique, de prises en » cette île ; qu'il y avait à l'île de la Réunion, » ci-devant Bourbon, plusieurs récoltes de » café ; que si nous perdions l'Ile-de-France, » nous perdions non seulement cette île, » celle de la Réunion et Madagascar, mais » que nous devions, en outre, renoncer à » tout espoir de reprendre nos possessions » envahies dans les mers des Indes ; que » nous serions chassés de l'Asie ; que nous » ne pourrions plus passer le cap de Bonne-» Espérance, et que la France ne serait

» plus comptée parmi les puissances mari-
» times. »

Je viens de parler de Madagascar ; les avantages que peut nous procurer cette île ne sont point assez connus. Madagascar est une île aussi grande que la France. Elle offre des rivières et des rades superbes, où l'on peut mouiller 50 vaisseaux de ligne. Cette île a 29 provinces et 6 millions d'habitants, doux et hospitaliers. On trouve à Madagascar des mines de toutes espèces, et sur-tout de fer et d'acier; des bois de construction et de marqueterie ; du crystal de roche blanc et rose; des gommes précieuses; de l'encens, des parfums, de l'ambre, des pierres fines de toutes espèces; le coton, la canne de sucre, le café, l'indigo y croissent naturellement; des troupeaux de bœufs et de vaches, d'une grandeur prodigieuse, paissent jour et nuit dans des prairies sans cesse renaissantes. On voit par-tout des cochons, des canards, des dindons, des poules, et tous les animaux qui servent à la vie. On y trouve les arbres odoriférants qui produisent les épiceries, le raven-sara, épicerie trop peu connue. On y trouve enfin une soie très-belle et très-forte ; de sorte que l'on y peut réunir le commerce

de l'Amérique, de l'Inde, de la Chine et des Moluques.

A force d'élever ma faible voix pour la conservation de tous ces avantages, on se décida enfin à envoyer dans l'Inde une division de six vaisseaux avec des troupes. Libre enfin, après huit mois de la détention la plus injuste et la plus arbitraire, j'avais repris l'exercice de mes fonctions, et j'étais à Paris lorsque cette expédition fut concertée. Le commissaire d'Albarade avait destiné pour l'effectuer trois vaisseaux de 74 canons, et trois vaisseaux rasés. Ceux-ci n'étaient point propres à cette mission; ils étaient pouris, ne sortaient jamais du port sans faire de l'eau, et ils n'auraient jamais pu doubler le cap de Bonne-Espérance. Comme je devais commander ces forces navales dans les Indes, je demandai trois vaisseaux de guerre en flûtes à la place des trois vaisseaux rasés. Mais le commissaire d'Albarade ne voulut point changer ses mesures. Il assurait que tout était bon pour l'expédition. Je me rendis à Brest, ainsi que le représentant Harmand, pour activer les préparatifs; quelle fut notre surprise de ne trouver presqu'aucune disposition faite!

En arrivant à Brest, le commandant des armes Thirat, nous communiqua l'état des bâtiments destinés, tant pour l'expédition des Indes orientales, que pour celle des Indes occidentales, que le comité de salut public projetait à la même époque. Les vaisseaux le Watigny et le Redoutable, tous deux de 74 canons, qui faisaient partie de ma division, étaient déjà en rade. Le vaisseau les Droits de l Homme, de la même force et de la même division, était sur le point de s'y rendre. Il y avait aussi quelques flûtes; mais les vaisseaux rasés, le surplus des flûtes et les frégates n'étaient pas encore prêts. Au reste, toutes ces dispositions se fussent completées avec le temps; mais il y en avait une bien essentielle à prendre, dont on aurait dû s'occuper de longue-main, et sans l'exécution de laquelle on ne pouvait se livrer à aucune expédition : je veux parler de l'approvisionnement des vivres. Nous demandâmes à l'agent maritime Rédon, à connaître la situation des magasins en cette partie. Nous apprîmes, avec autant de surprise que de douleur, que le port était, à cet égard, dans une pénurie extrême, qu'on y vivait au jour la journée, malgré les efforts des représentants du peuple occupés

occupés sans cesse à activer les approvisionnements ; qu'on avait tous les jours 72 mille bouches à nourrir, et que cette consommation extraordinaire mettait l'administration dans l'impossibilité absolue de faire aucune réserve de farines et de biscuits pour les expéditions projetées.

Quelle était donc la cause de cette pénurie sans exemple, qui a tout paralysé ? Je la trouve principalement dans la fatale sortie de l'armée navale de 35 vaisseaux, partie de Brest le 10 nivôse, an III, sous le commandement du vice-amiral Villaret, et sous la direction du représentant du peuple Trehouart. Les désastres que cette armée a essuyés sur l'océan, désastres qui l'ont forcée de rentrer totalement désemparée, n'ont plus permis au gouvernement de faire sortir de vaisseaux pour protéger les arrivages de subsistances et autres approvisionnements. Une population maritime immense est restée oisive dans le port, consommant infructueusement le peu de denrées qu'on pouvait se procurer, dans les environs, à force d'argent et d'efforts. Sous ce rapport, et sous plusieurs autres, la sortie de notre armée navale, au 10 nivôse, est un des évènements maritimes

les plus funestes qui ayent, jusqu'à présent, caractérisé notre guerre de mer. J'en dois dire un mot pour la vérité de l'histoire, et l'utile leçon de l'expérience.

Les fautes du 13 prairial ne nous avaient pas rendu sages. On imagina de faire sortir dans le milieu de l'hiver, et de l'hiver le plus âpre, l'armée qui était mouillée dans la rade de Brest, au nombre de 30 à 35 vaisseaux. On doit dire que plusieurs de ces vaisseaux avaient leurs mâts jumelés depuis le combat du 13 prairial, et que plusieurs autres faisaient de l'eau ou étaient hors d'état d'aller à la mer. On assure même que la plupart des vaisseaux n'avaient pas été délestés, ni visités depuis deux ans, c'est-à-dire, depuis l'origine du gouvernement révolutionnaire, et les nominations faites aux différentes places du port à cette époque fameuse. (1) J'écrivis à d'Albarade une lettre que je communiquai à quelques capitaines, qui étaient comme moi en arrestation, et malades à Brest, à l'hospice militaire. Je lui marquais : » Si l'armée » met en mer, vous perdrez des vaisseaux; » toute votre armée rentrera délabrée; vous

(1) Un ex-moine, frère de l'accusateur près le tribunal révolutionnaire, était inspecteur-général du port.

» n'avez rien dans les magasins pour la
» réparer ; vous n'aurez point d'armée au
» printemps; les ennemis insulteront nos côtes
» impunément, et la république sera com-
» promise. » Point de réponse. A cette époque,
le nommé Duras, secrétaire des représentants
en mission près les Côtes de Brest, ordonne
de transférer à Paris le vice-amiral Morard
de Galles, et moi, comme compliqués dans
la prétendue conspiration de Quiberon, dont
le comité de salut public voulait lui-même
prendre connaissance; il reconnut notre par-
faite innocence, après un mûr examen.

Me trouvant à Paris, j'insistai vivement
auprès de ce même comité pour que l'armée
ne sortit pas, et le représentant Bréard me
dit qu'on avait envoyé un courier pour em-
pêcher l'armée de mettre à la voile; mais la
commission de marine n'ayant point expédié
promptement le courier, et le courier ayant
employé onze jours à se rendre à Brest, dans
un temps où cette route était parfaitement
libre, les ordres arrivèrent trop tard et l'armée
était partie depuis 24 heures. Quelques per-
sonnes disent que le courier arriva avant le dé-
part de l'armée; mais qu'on passa sous silence
les ordres qu'il avait apportés. Il n'est pas

permis de croire une pareille assertion. Quoi qu'il en soit, l'armée partit; on lui fit signal d'appareiller imprudemment au commencement d'un coup de vent. Le Républicain, vaisseau à trois ponts, fit naufrage au milieu du goulet. Le Redoutable pensa aussi périr. Le capitaine Moncousu, homme instruit, qui le commandait, pensa aussi périr, et fut obligé d'abandonner sa chaloupe et ses ancres pour sauver le vaisseau, en faisant route. Il faut convenir que l'armée ne pouvait appareiller sous de plus sinistres auspices.

Il y avait une belle opération à faire, puisqu'on voulait absolument sortir. Je l'indiquai, mais inutilement. Je proposai de conduire l'armée navale de la république à Lisbonne, de mouiller l'armée devant cette capitale, à une portée de fusil de la ville et du palais du roi; de la faire précéder par une frégate parlementaire, qui annoncerait que l'armée de la république ne vient pas pour nuire aux portugais, quoiqu'alliés et esclaves de l'Angleterre; mais qu'elle vient pour exiger que tous les magasins et vaisseaux anglais lui soient livrés sur-le-champ, sous peine de raser la ville de fond en comble. Cette opération procurait à la France 200 millions en numéraire ou en

marchandises anglaises; l'Angleterre recevait un échec terrible, qui y causait et des banqueroutes et une désolation générale. Notre armée, sans être fatiguée de la mer, revenait à Brest, comblée de richesses, couverte de gloire, et la France étonnait encore l'Europe par un nouveau triomphe.

On alléguait pour motif secret de cette sortie que l'on voulait protéger le passage de 6 vaisseaux, qui allaient à Toulon renforcer l'armée de la méditerranée; mais on sera étonné d'apprendre que tout était si mal combiné, que les 6 vaisseaux destinés pour Toulon, bien loin d'aller à leur destination, ont été obligés de rentrer à Brest avec l'armée navale, parce que ces 6 vaisseaux, qui avaient six mois de vivres, ont été obligés de les partager entre plusieurs vaisseaux de l'armée, qui étaient sortis de Brest avec moins de 15 jours de vivres et de bois à brûler. Peut-on voir un désordre plus complet! Enfin il arriva des évènements affreux : 3 beaux vaisseaux, le Neuf-Thermidor, le Scipion, le Superbe, de 80 et 74 canons, périrent en pleine mer et s'engloutirent dans l'abyme avec leurs apparaux, leur artillerie et une partie de leurs équipages. D'autres vaisseaux se

jettèrent sur les côtes : le Neptune se perdit à Peros, le Téméraire et la Convention arrivèrent avec bien des peines, le premier à Port-Malo, le second à l'Orient. Il serait à desirer que l'on pût oublier de telles fautes et de telles calamités.

Lorsque ces tristes et funestes évènements furent annoncés à Paris, le représentant Marec, qui venait d'être nommé membre du comité de salut public, et dont les talents pour l'administration sont reconnus, assembla sur-le-champ, chez le commissaire d'Albarade, un comité composé de deux généraux de la marine, Morard de Galles et moi, des administrateurs Jullou, le Febvre, Cavellier, d'un ancien ingénienr-constructeur, Gautier, pour examiner avec les représentants Marec et Boissier, avec le commissaire d'Albarade et les adjoints David et Chapatte, les moyens de porter remède aux maux que la marine venait d'éprouver. On prit des mesures sages; mais les ressources étaient épuisées. Il faut remarquer d'ailleurs qu'à cette époque l'administration centrale de la république était partagée entre douze commissions exécutives, qui s'entendaient fort mal dans la direction générale des opérations. Quand l'une avait

donné des ordres, par exemple, pour la délivrance des objets d'artillerie à retirer des fonderies, c'était à une autre à les faire transporter; quand l'une était prête, l'autre ne l'était pas. Les ordres étaient expédiés le plus souvent sans concert et sans intelligence. Le char du gouvernement était ainsi traîné tous les jours en sens contraire; et l'inertie la plus fatale était le résultat nécessaire de l'impulsion de ces forces opposées.

Cependant, on avait fait quelques mouvements à Brest pour préparer l'expédition de l'Inde et celle de Saint-Domingue. Je devais, comme je l'ai dit, commander la première, et j'avais arboré mon pavillon sur le vaisseau le Redoutable. Voyant l'impossibilité de faire l'expédition en grand, c'est-à-dire, de partir avec 6 vaisseaux, 4 frégates, 4 corvettes, et des bâtiments de transport portant six mille hommes, et sentant combien il était important par les raisons mentionnées plus haut, de mettre l'Ile-de-France en état de défense, je proposai à d'Albarade de partir avec 2 vaisseaux seulement, l'un armé en guerre, et l'autre ayant sa première batterie dans la cale, afin de porter six ou huit cents hommes de troupes,

des canons, des mortiers à l'Ile-de-France. Le représentant Harmand goûta et appuya cette proposition, à laquelle le commissaire de la marine ne répondit pas. Cependant, le représentant Cambacerès, président du comité de salut public, auquel j'avais communiqué également ma proposition, voulut bien me répondre la lettre la plus flatteuse, et me dire qu'il presserait le rapport qui devait être fait sur ma proposition.

C'est ici l'occasion de raconter un nouvel évènement fatal à notre marine, contre laquelle les éléments, l'inexpérience et l'entêtement le plus aveugle semblaient s'être coalisés.

Trois de nos vaisseaux, commandés par le contre-amiral Vence, étaient, disait-on, bloqués à Belle-Ile par une division anglaise de 5 vaisseaux. Les représentants Champaux, de Palasne et Topsent, décidèrent avec le général Villaret, qu'il fallait sortir avec les 9 vaisseaux qui étaient mouillés à Brest, pour aller dégager la division de Vence. Trouvant cette sortie contraire au bien du service, j'écrivis au représentant Harmand, et je lui marquai : » que cette sortie ne pouvait avoir aucun but utile. 1°. Que

la division de Vence pouvait, malgré toutes les forces de l'Angleterre, se rendre de Belle-Ile à l'Orient, en combinant l'heure de la marée, pour se trouver, au point du jour, à mi-flot devant l'Orient. 2°. Que la division anglaise n'attendrait pas à l'ancre l'escadre française; qu'avertie de son arrivée par ses frégates en vedette, elle appareillerait, prendrait chasse et nous conduirait au milieu de son armée. 3°. Qu'il y avait lieu de croire que les ennemis, qui savaient que toutes nos forces à Brest ne consistaient, en ce moment, qu'en 9 vaisseaux, dont plusieurs avaient des destinations importantes, les uns pour les Indes, les autres pour la mission du représentant Bourdon (de l'Oise), à Saint-Domingue, tentaient d'attirer nos vaisseaux en mer pour leur couper la rentrée de Brest, et faire échouer les expéditions projetées. »
Le représentant Harmand communiqua ma lettre à ses collègues et au général Villaret; on persista néanmoins dans le projet de sortir, et de sortir avec 15 jours de vivres; ce qui était très-imprudent, dans une saison où les ennemis pouvaient venir nous attendre, à notre retour de Belle-Ile, à la porte de Brest, nous en fermer le passage, et nous obliger

à fuir au large. Enfin, on nous ordonna de nous tenir prêts à partir au premier signal, et je donnai sur-le-champ les ordres à la division que je commandais On alléguait aussi pour raison qu'il fallait se montrer. Je répondis sur ce motif : « Si l'on n'avait pas » voulu sortir pendant l'hiver, nous pour- » rions nous montrer avec gloire; mais s'il » faut nous montrer avec nos débris, mon- » trons-nous sans donner dans le piège. N'al- » lons pas vers Belle-Ile, où l'on nous attend; » allons nous montrer sur les côtes d'Angle- » terre, où l'on ne nous attend pas. Là, » nous prendrons quelques vaisseaux de » guerre; nous intercepterons quelque flotte, » et nous reviendrons à Brest avec nos prises, » après avoir éludé, avec 9 vaisseaux, toutes » les forces anglaises. »

L'évènement a prouvé que j'avais bien prophétisé, ainsi que l'a dit le journal de Brest (l'Ami des principes). Le contre-amiral Vence était parti de Belle-Ile; nous le joignîmes à quelques lieues de Groix, et nous rencontrâmes la division anglaise composée de 5 vaisseaux, dont un à trois ponts, et de 2 frégates. Nous lui donnâmes chasse. Elle manœuvra comme je l'avais prévu, de façon

à nous conduire au large. Nos vaisseaux chasseurs donnèrent et reçurent quelques coups de canons, et à l'entrée de la nuit, le général français fit lever la chasse. Il s'est plaint de la conduite de quelques capitaines de son escadre, qui ne manœuvrèrent pas bien ; mais il est très-vrai de dire que si nous avions pris les 5 vaisseaux, les ennemis auraient semé pour recueillir, car nous aurions été tous pris le lendemain ou le surlendemain. Cela n'est pas douteux : 1°. ces 5 vaisseaux marchaient bien, manœuvraient bien, et nous auraient conduits très-loin. 2°. Ces vaisseaux nous auraient causé bien des avaries dans nos mâts, nos voiles et nos agrès avant de se rendre. 3°. Il nous eût fallu beaucoup de temps pour les amariner, et nous aurions été assaillis et pris par l'armée anglaise qui nous a combattus le 5 messidor.

Nous allons voir cette autre catastrophe.

Après la chasse dont je viens de parler, nous essuyâmes, sur la côte de Pennemarck, un coup de vent violent du nord-est, qui sépara dans la nuit notre escadre. Je me trouvai au point du jour avec 4 vaisseaux, y compris celui que je montais, et avec 8 ou

10 frégates ou corvettes, je fis rallier tous les bâtiments; je fis chasser à différents airs de vent, pour découvrir l'armée, et je parvins à la rejoindre, ce qui était très-important. On découvrit ensuite l'armée ennemie à trois petites lieues de distance. On prit chasse; le vent était faible, et les anglais, qui apportaient le premier vent, approchaient insensiblement.

Le 4 messidor, à l'entrée de la nuit, les ennemis étaient à une lieue de nous. Le général Villaret fit signal à l'escadre de se former en ordre de marche de front; cette manœuvre, à mon avis, n'était pas celle qui convenait. Il fallait, je crois, ordonner de former l'angle obtus de retraite, de 135 degrés, les deux côtés de l'angle formés par les deux lignes du plus près, et le vaisseau du général au sommet de l'angle. Dans cet ordre, la moitié de l'armée est toujours prête à combattre ou à présenter le travers à l'ennemi. Aussi, les anglais, voyant notre position, formèrent deux colonnes au point du jour, pour attaquer les deux vaisseaux d'aîle de notre ligne de front, ou pour nous prendre en flanc tribord et bâbord de notre ligne. Le général ordonna ensuite d'autres manœuvres

pendant le combat, qui commença à 5 heures du matin, comme de se former sur l'Alexandre, qui par la lenteur de sa marche était arriéré, et fut attaqué le premier. Toutes les manœuvres ordonnées furent mal exécutées, et l'embarras augmentait avec le nombre des ennemis. Chacun pensait à se couvrir de voiles pour gagner la terre, qui n'était pas éloignée. D'ailleurs il était inutile d'ordonner des manœuvres à une escadre en déroute, qui fuit devant des forces supérieures, parce que la confusion et l'exécution même de ces mouvements ralentissent la marche et nuisent au salut d'une escadre, qui n'a de ressources qu'en gagnant la terre. Trois de nos vaisseaux furent pris, l'Alexandre, le Formidable et le Tigre. Les capitaines qui les commandaient méritent des éloges, pour le courage opiniâtre avec lequel ils ont, ainsi que les braves équipages sous leurs ordres, défendu le pavillon national et retardé leur défaite. Le combat cessa avant 9 heures du matin; nous étions à une demi-lieue de Groix, lorsque les ennemis levèrent la chasse. S'ils avaient bien manœuvré, ils auraient pu, ou prendre tous nos vaisseaux, ou les faire périr à la côte.

Lorsque l'armée anglaise eut cessé de nous

poursuivre, le général Villaret me fit signal de venir conférer avec lui. En entrant à bord de la frégate la Proserpine, où était ce général, je le vis venir au-devant de moi ; il me dit : « Tu connais, mon cher Kerguelen, toutes » les côtes. Je te prie de me dire sur quelle » partie de celle-ci je dois m'embosser. » Je lui répondis : « sur aucune, général. Si vous » prenez ce parti, toute votre escadre est » perdue. Le mouillage est mauvais par-tout ; » vos cables se couperont ; les anglais viendront » tous les jours vous canonner en passant ; ils » pourront même vous envoyer des brûlots. » Vos équipages s'ennuieront de cette posi- » tion périlleuse et fatigante, déserteront, » iront la nuit, à la nage, à terre, et les » vaisseaux resteront sans défenseurs. Vous » n'avez d'autre parti à prendre que d'entrer » à l'Orient, et de profiter de la marée, qui » vous laisse encore le temps de faire vos dis- » positions. » Le major-général Bruix fut de mon avis et l'appuya ; le général se rendit à ces raisons solides, et l'escadre de la république fut sauvée.

Le comité de salut public et la commission de marine, sur le simple rapport du général Villaret, approuvèrent sa conduite, qui,

après un si funeste évènement, devait être examinée par un conseil de guerre, ainsi que la mienne et celle des autres chefs. On lui donna des louanges, et on lui accorda toutes les grâces qu'il demanda. Je suis bien éloigné de condamner Villaret, dont je connais le zèle, le mérite et les vertus militaires. Je ne desire pas occuper sa place. Il ne sera jamais aussi heureux que je le souhaite. Mais je parle ici pour le bien du service, sans considérer qui commande; et je dis que je crois très-impolitique dans une république, sur-tout en temps de révolution, de continuer le commandement d'une armée navale toujours au même général, parce que ce général indique continuellement les sujets qu'il faut avancer, ou à qui il faut donner des commandements, et qu'il peut se faire tant de partisans par la reconnaissance, que l'armée deviène enfin, pour ainsi dire, l'armée du général qui la commande depuis long-temps, plutôt que l'armée de la république.

Nos vaisseaux étant entrés à l'Orient, la pénuerie des vivres força de congédier la majeure partie des équipages. Il était bien malheureux qu'on fût réduit à ces extrémités, dans un moment où les ennemis étaient

aux portes de l'Orient. C'est dans ce temps qu'ils descendirent à Quiberon, se rendirent maîtres du fort Penthièvre, et exercèrent impunément mille brigandages sur nos côtes. Le combat du 13 prairial, la croisière d'hiver, et cette dernière sortie, nous avaient ôté tous les moyens de les prévenir ou de les punir.

Voilà où le système de tout révolutionner, où l'inexpérience, l'entêtement, la présomption des chefs et la mauvaise direction des opérations ont réduit, en moins de trois ans, la marine française. Pour administrer cette marine délabrée, on avait fait succéder le citoyen Rédon au contre-amiral d'Albarade. Rédon, habile administrateur, était digne d'être ministre de la Marine. Pendant qu'il en a rempli la place, il a approvisionné les ports, il a établi de bonnes croisières, et fait par-tout de bonnes dispositions. Il répondait à tout le monde avec autant d'honnêteté que d'exactitude. Après la perte que nous venions de faire de trois vaisseaux devant l'Orient, je lui écrivis une lettre détaillée sur l'emploi que le gouvernement pouvait faire des tristes restes de nos forces navales. Parmi les observations que je lui faisais, je le priais d'examiner s'il ne convenait pas, dans la situation présente

présente de notre marine, d'abandonner les vaines opérations de la méditerranée, qui nous coûtaient de l'argent et des hommes, et ne produisaient que de la fumée, pour ne faire que des expéditions solides et lucratives. Je lui marquais qu'il me paraissait avantageux de renforcer l'armée navale de Brest, qui est le port le plus voisin de l'Angleterre; et que, si l'on prenait le parti de faire partir six ou huit vaissseaux de Toulon, pour aller à Brest, je croyais utile au bien de l'état d'envoyer ces six ou huit vaisseaux promptement à la nouvelle Angleterre, avec trois mois de vivres, 1°. pour prendre ou chasser loin de ces côtes une escadre anglaise de trois vaisseaux et de quatre frégates qui croisaient en ces mers pour empêcher les américains de porter des farines ou autres marchandises en France. 2°. Pour s'y charger eux-mêmes de farines, et pour convoyer en même temps tous les bâtiments américains qui voudraient porter des vivres et autres articles de commerce à la république française. Ces six ou huit vaisseaux de Toulon seraient arrivés à la nouvelle Angleterre vers la fin de fructidor, et ils eussent été de retour à Brest avec une flotte américaine en nivôse.

Le ministre Rédon me fit une réponse dont voici l'extrait :

Paris, 30 messidor, an III de la république, une et indivisible.

» J'ai vu, et je n'en doutais pas, général, par votre lettre du 9 de ce mois, et les détails qu'elle contient, que votre zèle pour le bien public est toujours aussi éclairé qu'actif. Vos vues relatives aux mouvements de nos forces navales sont justes et du plus grand intérêt. C'est pour moi un devoir et un plaisir d'en mettre le développement sous les yeux du comité de salut public. Vous pensez sur le passé, le présent et l'avenir comme pensent tous les gens sages. Personne ne desire plus que moi que de pareils raisonnements soient mis à profit, etc. »

Salut et fraternité.

Signé RÉDON.

On conviendra que cette manière de répondre est encourageante et satisfaisante. L'intrigue a malheureusement déplacé Rédon. Le général Truguet lui a succédé. J'ignore ce qui l'occupe ; mais il ne répond jamais, même pour les choses importantes. Je lui ai

écrit de Brest, aussi-tôt mon arrivée en ce port, où j'avais ramené de l'Orient 2 vaisseaux et 2 frégates, que j'avais à lui proposer une expédition facile, qui obligerait les anglais à nous demander la paix avant trois mois. Il y a plus de trois mois que je lui écrivis cette lettre, et j'en attends encore la réponse. (1)

(1) J'ai cependant reçu de lui une lettre relative à la défense de l'Ile-de-France; elle est écrite toute de sa main: mais alors il n'était pas encore ministre; il était simple et modeste conseil des derniers représentants chargés du département de la marine et des colonies au comité de salut public. Je la présente ici telle qu'elle a été écrite.

Réponse du général Truguet au général Kerguelen.

Paris 16. vendimiaire an 4

Jai recu citoyen general la lettre que vous maves fait lamittié de mecrire le 5 jour complementaire je pense bien comme vous sur lurgence des secours quil faut envoyer aux isles de France et de Bourbon et sur l'importance de leur conservation. J'ai fait sur cet objet plusieurs rapports qui tous dans ce sens présentent la necessité indispensable de faire partir une division. Différentes circonstances ont retarde lenvoy de ces forces et lon paroit decidé a laccellerer par tous les moyens possibles. Mon opinion etoit d'envoyer deux vaisseaus mais jai du me soumettre aux decissions superieures. Je ne puis citoyen general que deployer ainsi quę vous le zele le plus ardent pour le succes de cette expédition dont depend nos richesses nationales et lexistence ultérieure de notre commercce.

Je vous remercie citoyen general de tout ce que vous me dites dobligeant. Je m'efforcerai toujours de justifier lopinion de mes cammarades

Salut et fraternité

Signé Truguet

Je lui ai écrit deux fois depuis mon séjour à Paris, pour lui proposer de faire une tournée sur les côtes, pour faire rentrer au service huit à dix mille marins qui ont déserté, ou qui, ayant eu des congés, ne veulent plus rejoindre. Aimé de tous les marins, et parlant très-bien la langue en usage sur les côtes de l'Ouest, je me flattais de ramener des hommes précieux que la malveillance a égarés. Je n'ai pas reçu de réponse à ces deux lettres qui méritaient un remercîment. C'est ainsi que la passion et l'entêtement d'un seul homme nuisent au bonheur de 20 millions d'hommes. Quelles opérations a fait ce ministre? Il a envoyé une division dans l'Inde; deux autres à Saint-Domingue, et d'autres en croisière. Il n'a composé ces divisions que de frégates, et il en a absolument dégarni les ports de l'océan; elles sont cependant nécessaires pour les convois, pour éloigner les frégates anglaises de la côte et de l'entrée de Brest, où elles viènent enlever les bâtiments qui y portent des vivres et des matériaux pour la marine. Je crois que le ministre aurait dû employer, pour les missions de l'Inde et de Saint-Domingue, des vaisseaux de guerre en flûtes, c'est-à-dire, des vaisseaux qui,

mettant leur première batterie dans la cale, pour servir de lest, peuvent porter beaucoup de troupes, des canons, des boulets, des mortiers et des vivres. Ces vaisseaux en flûtes en imposent en route, marchent bien, ne prolongent pas les traversées, comme les bâtiments ordinaires de transport; et arrivés à leur destination, ces vaisseaux retirent leur première batterie de la cale, et sont prêts à s'embosser devant un port ou une passe, pour en défendre ou en forcer l'entrée, d'une manière plus vigoureuse que des frégates. Il se présente une réflexion inquiétante au sujet de la division de frégates, que Truguet a envoyées à l'Ile-de-France. Si, en arrivant dans cette île, la division de frégates trouve cette colonie au pouvoir des ennemis, que feront nos frégates après une traversée d'environ quatre mois, n'ayant plus de vivres ni d'eau, et ayant des passagers, des troupes, des malades, sans la ressource d'aucun port? Si Truguet n'avait pas pris une demi-mesure, s'il avait envoyé une division plus forte, composée de vaisseaux de ligne, les généraux de terre et de mer auraient pu se concerter, et dire : Puisque l'île est prise, puisque nous n'avons aucun autre port, ni aucune

ressource; puisque nous ne pouvons retourner en Europe avec des malades et sans vivres, il faut vaincre ou mourir. Puisqu'enfin l'Isle-de-France est prise, il faut la reprendre. Or, quand on a pour alternative la victoire ou la mort, on est presqu'assuré du triomphe. *Una salus victis nullam sperare salutem.* Mais avec des frégates, un pareil projet est difficile, et le ministre Truguet, quoique marin, a fait, selon moi, une mauvaise opération. Le sort de la marine française fut presque toujours d'être mal administré. Truguet a voulu organiser la marine à sa manière; il l'a désorganisée. Il avait proposé un systême erroné, celui de faire administrer les ports par des militaires. Cette idée extravagante a été repoussée par tous ceux qui avaient des notions saines sur la marine. Alors la tête du ministre s'est montée, et il s'est dit : Puisqu'on ne veut pas faire ce que je veux, je ne ferai pas ce que l'on veut; et pour éluder la loi du 3 brumaire, il a choisi pour commissaires-ordonnateurs des ingénieurs - constructeurs, étrangers à l'administration, aux détails des recettes et de la comptabilité. Il a déplacé, détourné de leurs méditations une classe d'artistes dont tous les moments sont remplis

par leur état; car dans l'architecture navale, il faut calculer continuellement pour trouver le centre de gravité d'un vaisseau, son métacentre, son déplacement d'eau, la résistance du fluide sur la proue, comparée à celle qu'éprouverait le maître-couple, le point vélique, le centre réuni des efforts des voiles, etc. Sous prétexte de détruire ce qu'il appèle l'esprit de corporation dans l'administration de la marine, mais au fond dans la vue de rendre inefficace l'utile et sage loi du 2 brumaire, maintenue malgré les attaques et les intrigues de Truguet et de ses partisans, le général-ministre a fait ces innovations et d'autres dans un instant où l'on ne doit pas faire d'essais, et où il n'y a pas une minute à perdre pour résister aux efforts du gouvernement britannique.

Quant à l'exécution de la loi du 3 brumaire, sur l'organisation du corps militaire de la marine, il a commencé par se placer lui-même sur la liste le troisième vice-amiral, c'est-à-dire, *le premier*, puisque ses deux anciens, qui sont des hommes de mérite, ne peuvent, par l'état de leur santé, aller à la mer. Il a ensuite, sous les plus frivoles prétextes, écarté, tant de la tête que du corps

de cette liste, plusieurs généraux habiles et un grand nombre de chefs de division et de capitaines braves et expérimentés; les uns parce qu'ils lui faisaient ombrage, les autres parce qu'ils n'étaient pas ses admirateurs ou ses amis, ou les amis de ses amis; de sorte qu'au lieu d'avoir organisé la marine, je crains qu'une funeste expérience ne nous apprène, mais trop tard, que Truguet l'a de plus fort désorganisée. Je ne parle pas par récrimination ou par passion; et si le ministre m'a écarté, j'en suis bien dédommagé par l'intérêt et l'estime que me marquent tous les patriotes, tous les marins et tous mes concitoyens. Je n'ai aucun ressentiment contre Truguet. (1) Je sais qu'à son âge on est souvent ébloui par une place éminente; que l'on ne fait pas attention que, dégagé tôt ou tard des prestiges qui environnent cette place, on est obligé de rentrer au milieu de

(1) Truguet m'a fait cependant un tort infini, en nommant un autre général pour aller à l'Ile de-France. Choisi pour cette mission par le comité de salut public, j'avais fait de grandes provisions pour ma table, ayant trois représentants et plusieurs généraux à passer. Ces provisions sont tombées en putréfaction, et m'ont causé une perte de plus de 20 mille livres en numéraire. Pour m'indemniser, Truguet m'écarte du service. On conviendra que ce n'est pas la conduite d'un homme d'état....

ses concitoyens avec le bien ou le mal qu'on a fait; que si l'on a mal usé du pouvoir dont on était revêtu, l'on tombe sous le glaive de l'opinion, lequel est plus terrible que le glaive de la loi, parce que le dernier ne donne qu'une fois la mort, et que le premier la donne mille fois par jour. Non, je n'en veux ni à Truguet, ni à personne. J'ai défendu à mon esprit d'être méchant; je ne connais la médisance que par le mal qu'elle m'a fait, et il est impossible à mon cœur d'être envieux. Je dis plus: je puis assurer, avec la franchise qui me caractérise, que je ne voudrais ni commander une armée, ni être placé au ministère; mais que je servirai toujours avec zèle ma patrie, dans tel poste subalterne qu'il lui plaira m'assigner. Je n'écris au reste que pour exposer des vérités utiles, et c'est avec déplaisir, mais avec courage, que j'en dirai encore une, en annotant une négligence du ministère de Truguet; négligence qui a eu les suites les plus funestes. Dans les derniers temps de son administration, le citoyen Rédon avait fait rassembler, dans les ports de la Manche et du golfe, des approvisionnements considérables de munitions de guerre et de bouche,

destinées pour les ports de Brest et de l'Orient. Rédon avait donné de tels ordres pour le transport de ces approvisionnements, que les bâtiments qui en étaient chargés, au nombre de plus de 50, devaient arriver à leur destination en temps utile, c'est-à-dire, avant que la saison permît aux ennemis de reparaître sur nos côtes. Eh bien! qu'est-il arrivé? Truguet, imitant les ministres de l'ancien régime, qui, le plus souvent, dédaignaient de suivre les errements de leurs prédécesseurs, a paru ne tenir aucun compte des mesures prises par Rédon, et des ordres donnés par lui pour le prompt départ des bâtiments dont il s'agit. Ces bâtiments n'ont été expédiés que *trois mois* après qu'ils auraient dû l'être, et la plupart sont tombés au pouvoir de l'ennemi. C'est une perte irréparable dans les circonstances où se trouve aujourd'hui la marine de la république.

Je ne parlerai pas du séjour long et fâcheux de la division du contre-amiral Richery dans la rade de Cadix, après y avoir conduit les 40 bâtiments de commerce anglais qu'il avait pris comme par miracle et sans s'attendre à les rencontrer; séjour que des ordres pressants et impératifs du ministre auraient pu faire

abréger; séjour qui, par son inconcevable durée, a fait perdre au contre-amiral Richery, 1°. l'occasion de remplir la mission importante pour laquelle il était parti de Toulon avec la fleur de notre armée; 2°. le produit immense de ses prises; produit qu'on dit avoir été consommé en frais à Cadix, sans profit pour les équipages capteurs, et sans utilité pour le gouvernement qui aurait pu trouver, dans la négociation des fonds provenant de ces prises, un moyen efficace de restaurer ses finances en relevant son crédit dans l'étranger.

On a vu comment on est parvenu à détruire une marine formidable; on voit comment on travaille à en détruire les tristes restes, on va voir en peu de mots comment on peut la rétablir.

Pour constituer une marine puissante et digne de la république française, il faut d'abord s'attacher fortement aux bases posées, d'après l'expérience de plus d'un siècle et les principes de l'éternelle raison, dans les lois des 2 et 3 brumaire dernier, sur l'organisation du service militaire et civil de la marine. Il faut aussi, et je le dirai avec franchise, mettre à la tête de ce département un

ministre instruit et laborieux, avantageusement connu dans la révolution, qui ayant la confiance de la majorité des représentants du peuple et du directoire exécutif, soit censé avoir celle de la nation, et qui, par cela seul, imprime à toutes ses opérations ce caractère de justice et de sagesse qui en assure les succès. Il faut enfin, à l'instar de ce qui a lieu dans plusieurs gouvernements étrangers, et de ce que le ministre de l'intérieur a fort sagement réalisé chez nous pour son immense département, il faut, dis-je, former près le ministre de la marine, un conseil d'amirauté, composé d'un officier-général expérimenté, ayant sa retraite, et qui n'aura rien à demander pour lui, d'un ex-commissaire-général, ayant aussi sa retraite, d'un ingénieur-constructeur en chef, d'un officier-général de l'artillerie de la marine, d'un agent en chef des subsistances, et d'un négociant connu et expérimenté. Ce conseil ou ce collége d'amirauté, tel qu'on voudra le nommer, sera présidé par le ministre, qui n'aura que sa voix dans les délibérations. Par ce moyen, on mettra de la suite et de l'ensemble dans les opérations. On n'en fera plus de fausses et d'inconséquentes. On suivra les plans tracés,

et les ministres de la marine pourront être changés ou se retirer, sans qu'il y ait aucune variation dans les projets et dans les expéditions. Il n'y a que ce moyen d'assurer la bonté des opérations navales; car ce qui a toujours causé les malheurs de la marine française, c'est l'instabilité des plans et des projets, et la facilité qu'ont eue les ministres de combiner, au gré de leurs caprices, des dispositions, ou d'entraîner le gouvernement à des innovations presque toujours préjudiciables.

Quant à la formation du corps militaire de cette marine, je pense qu'un ministre qui ne connaît souvent que le département où il a servi, ou qui n'en connaît aucun, et qui, comme tout homme, est sujet à des préventions ou à des erreurs, ne peut seul nommer aux places d'un corps si nombreux, ni juger, sur-tout s'il est jeune, du mérite des généraux. Nous avons un gouvernement sage, éclairé, et qui mérite à juste titre la confiance de la nation. Je crois, 1°. que ce gouvernement doit nommer les huit vice-amiraux comme il nomme les ministres. 2°. Que chacun de ces huit vice-amiraux doit en particulier nommer seize contre-amiraux,

et en envoyer la liste au ministre, qui présentera les huit listes au directoire, afin de choisir les seize contre-amiraux qui réuniront le plus de suffrages. 3°. Les officiers généraux étant nommés, pourront faire passer au ministre des apostilles sur tous les officiers qui ont servi sous leurs ordres, et le ministre peut, d'après ces données, constituer une bonne marine militaire.

Il s'agit aussi d'instruire ce corps, de le former aux évolutions navales. En temps de guerre, on ne peut le faire que dans les rades, par les chaloupes de vaisseaux, comme je l'ai dit plus haut, lesquelles représentant des vaisseaux, feront en rade ce que les vaisseaux font en mer. Mais lorsque la république aura fait la paix générale, il faut armer, chaque année, neuf vaisseaux et quelques frégates, ou neuf frégates et quelques corvettes pour évoluer sur l'océan, et le même nombre de vaisseaux, frégates et corvettes à Toulon, pour évoluer sur la méditerranée; les évolutions navales sont aux marins ce que les camps sont aux troupes de terre.

Je termine ce précis par une réflexion sur la multiplicité des petits ports militaires. Je crois que tous ces ports du second ordre

nuisent aux grands ports, en accaparant, dans tous les lieux qui les environnent, les bois, les suifs, les chanvres, etc. qui seraient portés aux grands ports, si ces petits ports n'existaient pas. Tous ces petits ports détournent les ruisseaux qui doivent couler vers les grands ports, et coûtent immensément par l'entretien des états-majors, leurs logements, leurs traitements, leurs rations, etc. Il ne faut que des officiers civils dans les ports du second ordre. On a vu dans les ports de la Manche 50 ou 60 corvettes échouées pendant plusieurs mois, pour attendre les ordres des commandants. Un capitaine de vaisseau, instruit, et cependant oublié, le capitaine Obet, qui a fait plusieurs tournées sur les côtes, m'a dit qu'il y avait plus de cinq mille marins employés à ce service inutile, tandis que les escadres manquent d'équipages dans les grands ports, etc.

Ce même capitaine, qui a conduit les convois avec succès pendant la dernière guerre, qui a, plus que personne, les connaissances relatives à cette partie difficile du service, et qui en a donné des preuves dans la guerre présente, n'a pas été compris dans l'organisation. On dira peut-être ce que l'on

a dit de quelques autres officiers oubliés, *qu'il est trop vieux*. Le système d'écarter la vieillesse dans un métier à talents, et qui exige la plus longue expérience, est un système vicieux, destructeur, décourageant. Quel est le citoyen qui entreprendra un métier si difficile, s'il a la crainte d'être indignement renvoyé, et de mourir de faim après de travaux longs et pénibles qui épuisent la vie et avancent la vieillesse? D'ailleurs, ce n'est pas dans la chaleur active d'une guerre maritime où les anglais nous pressent vivement, que l'on peut renvoyer des marins expérimentés. Je conviens que les jeunes officiers, lorsqu'ils sont instruits, sont plus propres à l'exécution. Mais je soutiens que dans mille occasions les vieux marins ont su allier le sang-froid de la vieillesse à la vivacité, à l'impétuosité du jeune âge, et que c'est à la tête des escadres sur-tout, comme dans les conseils, que la prudence et la saine politique ont marqué la place des vieux officiers de mer.

Pourquoi la marine d'Angleterre est-elle si bien établie, si bien conduite et si heureuse dans ses expéditions? C'est que ses vaisseaux et ses flottes sont le plus souvent conduits

par

par de vieux officiers expérimentés, et son conseil ou collège d'amirauté, composé de vieux amiraux. *Anson* et *Olbwne*, après avoir rempli le monde de l'éclat de leur renommée, et fait briller le pavillon de l'Angleterre dans les quatre parties du globe, et jusque dans les régions les plus inconnues, étaient à soixante-dix-huit et à quatre-vingt-deux ans membres de l'amirauté.

Je finis ces réflexions et ce précis par une considération importante. C'est à la marine qu'est réservée la gloire de terminer la guerre impie, suscitée contre l'indépendance et la liberté du peuple français. Après avoir forcé dans leurs derniers retranchements les armées autrichiennes, comment renverserons-nous le seul ennemi qui nous restera à vaincre ? En profitant des moyens maritimes qui nous restent pour transporter jusque sur les côtes d'Angleterre l'une ou l'autre de ces armées républicaines, qui sur le continent ont terrassé tant de fois les nombreux satellites de la coalition. Oui, réalisons bientôt ce projet de descente dont on a tant parlé, en faveur duquel l'opinion publique se prononce d'une extrémité de la France à l'autre, pour l'exécution duquel tous les français seront, s'il

le faut, matelots et soldats, quelle qu'ait été jusqu'à présent la nuance ou la diversité de leurs principes politiques. Oui, portons enfin l'étendard tricolor dans le sein de cette île orgueilleuse qui a causé tous nos maux, qui a dévasté, incendié, ensanglanté notre malheureuse patrie. Que le gouvernement britannique, machinateur de tous les crimes qui ont désolé la France, expie enfin la peine due à tant de forfaits, en subissant lui-même les lois qu'il voulait nous imposer, en baissant un front humilié devant la gloire et la majesté du peuple français.

Les forces maritimes qui nous restent, et qui ont échappé à la faulx des institutions révolutionnaires et aux erreurs ou aux fautes sans nombre que je viens d'esquisser, ces forces, dis-je, suffisent pour tenter et pour assurer cette descente, seul moyen de forcer à une paix honorable et avantageuse pour nous, le plus redoutable et le plus implacable de nos ennemis.

Je puis démontrer au directoire exécutif la possibilité, la facilité de cette descente; et, s'il daigne me consulter, je m'empresserai de lui faire hommage, à cet égard, de mes vues et de mes plans, d'autant plus infaillibles,

qu'ils ont été formés sur le territoire ennemi même, et que toute la puissance anglaise ne saurait en entraver l'exécution.

FIN.

